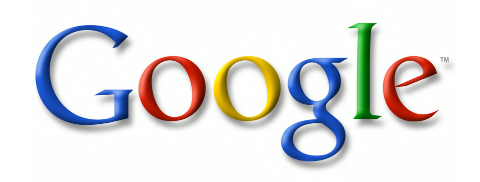
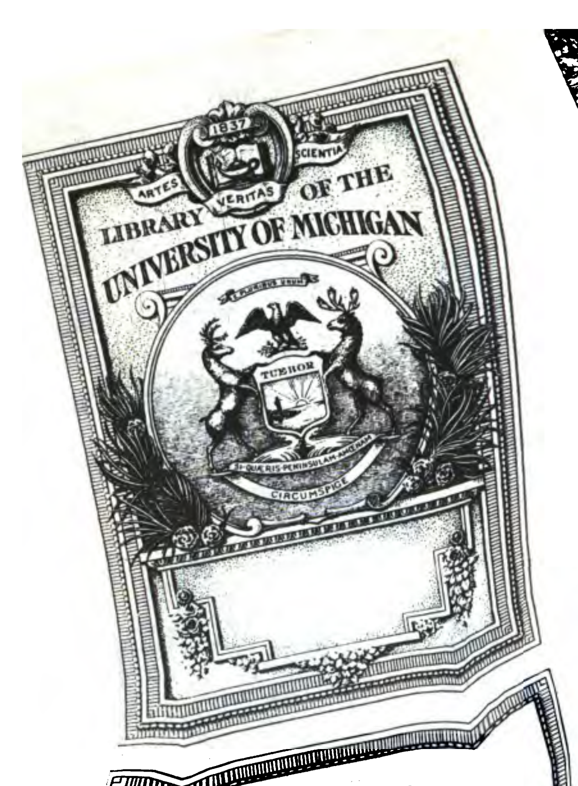
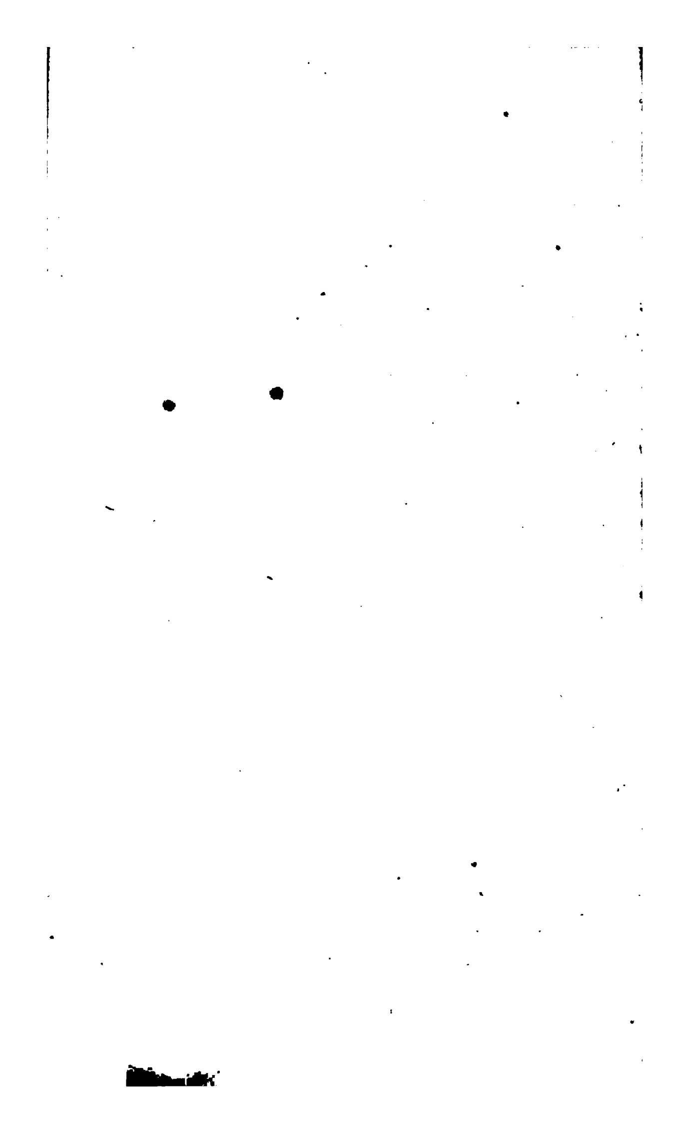



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



PROSPER LAZARD.



ŒUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

TOME X.

L'HOMME

DES CHAMPS,

OU

LES GÉORGIQUES FRANÇAISES

PAR JACQUES DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE,

RUE DE CLÉRY, N°. 13.

M. DCCC. XX.

PRÉFACE.

Un des hommes de France qui a le plus d'esprit, qui a rempli avec succès de grandes places, et qui a écrit sur divers objets avec autant d'intérêt que d'élégance, a dit dans des Considérations sur l'état de la France : « M. l'abbé Delille « jouirait de la plus haute réputation, s'il eût « composé de lui-même au lieu de traduire, et « s'il eût traité des sujets plus intéressans. »

Il faut recevoir les éloges avec modestie, et réfuter avec calme les critiques injustes. Peut-être ma réponse à M. de Mestre, en me disculpant des reproches qu'il me fait, pourra-t-elle établir quelques principes de goût, ou trop oubliés, ou trop peu connus, et détruire un préjugé véritablement funeste à notre littérature.

D'abord, pourquoi M. de Mestre regarde-t-il l'art d'embellir les paysages comme un sujet peu intéressant? Il est bon de remonter un peu plus haut pour apprendre au public, et peut-être à

M. de Mestre lui-même, la source de cette erreur; et cette discussion peut avoir son utilité.

Il n'est que trop vrai que quelques genres privilégiés, la tragédie et la comédie, les romans et les poésies nommées fugitives, ont long-temps exercé presque exclusivement tous nos poëtes; les gens du monde, de leur côté, ne se sont guère occupés d'aucun autre genre de poésie. Aussi, tandis que nos voisins se glorifiaient d'une foule de poëmes étrangers au théâtre et à la poésie légère, notre indigence en ce genre était extrême, et quelques épîtres de Voltaire sur des sujets de morale ne nous avaient pas suffisamment vengés.

Cette réflexion, déjà si importante sous le rapport littéraire, l'est encore davantage sous ses rapports moraux et politiques : ce goût prédominant pour les poésies légères et fugitives ne peut que mourir, dans un peuple accusé trop justement peut-être de frivolité, cette légèreté qui s'est conservée au milieu des plus terribles circonstances. C'est pour elle qu'il n'y a point eu de révolution : on nous a vus plaisanter sur des crimes atroces dont nous n'aurions dû que frémir; on a mis du ridicule

à la place du courage; et ce peuple malheureux, et si obstinément gai, aurait pu dire aussi :

« J'ai ri, me voilà désarmé. »

A l'égard des romans et des ouvrages de théâtre, l'amour exclusif de ce genre de littérature est peut-être plus dangereux encore. Ils accoutument l'âme à ces sensations violentes, si opposées à cette heureuse habitude des sentimens doux et modérés, d'où résultent ces émotions paisibles, également nécessaires au bonheur et à la vertu; et si, à travers cette habitude et ce besoin des impressions fortes et des mouvemens désordonnés, que cherchent à exciter les représentations théâtrales et les narrations romanesques, arrivait une révolution inattendue, toute modération en serait probablement bannie : on verrait souvent les assemblées publiques dégénérer en représentations théâtrales, les discours en déclamations, les tribunes en loges où les huées et les applaudissemens seraient prodigués avec fureur par les partis opposés; les rues même auraient leurs tréteaux, leurs représentations et leurs acteurs : le même besoin de nouveautés se montrerait dans ce nouveau genre de spectacles; des scènes se suc-

céderaient, chaque jour plus violentes, et les excès de la veille rendraient nécessaires les crimes du lendemain; tant l'âme, accoutumée aux impressions immodérées, ne sait plus s'arrêter, et ne connaît plus que les excès pour échapper à l'ennui!

Il est donc utile d'encourager d'autres genres de poésie; de ne pas rebuter par un dédain injuste ceux qui, sans cet appareil et tous ces mouvemens passionnés, tâchent d'embellir des couleurs poétiques les objets de la nature et les procédés des arts, les préceptes de la morale ou les douces occupations de la vie champêtre. Telles sont les Géorgiques de Virgile: tels sont, avec la double infériorité et de notre langue et du talent de l'auteur, le poëme des Jardins et les Géorgiques françaises. La personne éclairée que je prends la liberté de réfuter regarde le sujet du premier de ces deux ouvrages comme peu intéressant. Veut-elle dire qu'il ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poésie, je suis de son avis. Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux, le plus naturel et le plus vertueux de

tous; cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poëtes eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme; ce doux et brillant emploi des richesses des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, serait sans intérêt! Milton, Le Tasse, Homère, ne pensaient pas ainsi, lorsque, dans leurs poëmes immortels, ils épuisaient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux, lorsqu'on les relit, retrouvent ou réveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs simples et naturels. Virgile, dans ses Géorgiques, a fait, d'un vieillard qui cultive au bord du Galèse le plus modeste des Jardins, un épisode charmant qui ne manque jamais son effet sur les bons esprits et les âmes sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt, celui du sujet et

celui de la composition. C'est dans les poëmes du genre de celui que je donne au public que doit se trouver au plus haut degré l'intérêt de la composition. Là vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'âme. Il faut donc suppléer cet intérêt par les détails les plus soignés et la perfection du style le plus brillant et le plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie enchanteresse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur. Mais ce mérite demande l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, et le travail le plus opiniâtre. Aussi les chefs-d'œuvre en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies : les Géorgiques et le poëme de Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monumens du second genre; et tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux poëmes; et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire en nous conservant ces chefs-d'œuvre. Parmi les

modernes nous ne connaissons guère que les deux poëmes des Saisons, anglais et français, l'Art poétique de Boileau, et l'admirable Essai sur l'Homme, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de poésie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-temps après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition : il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche et sa chasse. Quel rapport, bon Dieu ! entre la chanson informe de ce sauvage et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les rendre avec la palette brillante de l'imagination; les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches, tantôt avec les nuances les plus fines; saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et les ouvrages d'un dieu; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élèvent jusqu'à l'intérêt de la tragé-

die, ou jusqu'à la majesté de l'épopée! C'est ici le lieu de répondre à quelques critiques, au moins rigoureuses, qu'on a faites du poëme des Jardins. Peut-être est-il permis, après quinze ans de silence, de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord qu'il était impossible de présenter un plan parfaitement régulier en traçant des jardins dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter, dans les quatre chants qui le composent, 1°. les fleurs, 2°. les vergers, 3°. les eaux, 4°. les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parce qu'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble; où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'excite en nous la vue de la nature embellie et non pas tourmentée par l'art; où il a fallu exclure les alignemens, les distributions symétriques, les beautés compassées, un autre plan était nécessaire. L'auteur a donc montré

dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches matériaux de la composition pittoresque des jardins irréguliers, de changer les paysages en tableaux; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvéniens; ce qui dans la nature se prête ou résiste à l'imitation; enfin la distinction des différens genres du jardin et des paysages, des jardins libres et des jardins réguliers. Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins: ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage. Le troisième renferme les objets dont chacun n'aurait pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie; tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux.

Le quatrième chant enfin contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes; l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent; enfin ce que les autres arts, et particulièrement l'ar-

chitecture et la sculpture, peuvent ajouter à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sans que l'auteur se le soit proposé, ce plan, accusé de désordre, se trouve être parfaitement le même que celui de l'Art poétique, si vanté pour sa régularité. En effet, Boileau, dans son premier chant, traite des talens du poëte et des règles générales de la poésie; dans le second et le troisième, des différens genres de poésie, de l'idylle, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, etc., en donnant, comme j'ai eu soin de le faire, à chaque objet une étendue proportionnée à son importance: enfin le quatrième chant a pour objet la conduite et les mœurs du poëte, et le but moral de la poésie.

Des critiques plus sévères encore ont reproché à ce poëme le defaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poëtes ont été cités comme sensibles pour en avoir imité différens morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poëte a donnés à la destruction de l'ancien parc de Versailles, auquel il a attaché des souvenirs de tout ce qu'offrait de plus touchant et de plus majestueux un siècle à ja-

mais mémorable; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines: morceau alors absolument neuf dans la póésie française, et plusieurs fois imité depuis en prose et en vers. Elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par celle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne. Elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres jusqu'alors sans vie, et pour ainsi dire sans mémoire, des monumens d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils; idée également neuve à l'époque où le poëme des Jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains.

Elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu à la mémoire du célèbre et malheureux Cook. Elles en ont trouvé enfin dans l'épisode touchant de cet Indien qui, regrettant au milieu des pompes de Paris les beautés simples des lieux qui l'avaient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout à coup à ses yeux dans le jardin du Roi, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et, par

une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans son pays.

D'ailleurs, il est deux espèces de sensibilité. L'une nous attendrit sur les malheurs de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes. Voilà la seule sensibilité que veulent reconnaître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse : c'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage; qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangères à l'homme; qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante; aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs; à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspirait Virgile lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnait tous les animaux, il nous attendrit presque également, et sur le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail, et sur le laboureur qui laisse en sou-

pirant ses travaux imparfaits : c'est elle encore qui l'inspire, lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grâce au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parce qu'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourrait écrire six lignes de ce genre.

Enfin vingt éditions de ce poëme, des traductions allemandes, polonaises, italiennes, deux traductions anglaises en vers, répondent peut-être suffisamment aux critiques les plus sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites; il a corrigé ces défauts dans une édition toute prête à paraître, et augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes qui donneront un nouveau prix à l'ouvrage [1]. C'est surtout pour annoncer cette édition avec

---

[1] Cette édition a paru depuis.

quelque avantage qu'il à tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses qu'on a faites de ce poëme. Plusieurs personnes ont affecté de le mettre fort au-dessous de la traduction des Géorgiques : cela est tout simple; cet ouvrage était de son invention, et on a préféré lui céder les honneurs de la traduction. Ce genre de composition, qui demande des auteurs d'un grand talent, veut aussi des lecteurs d'un goût exquis. Les prolétaires de Rome pouvaient pleurer à la représentation d'Oreste et de Pilade; mais il n'appartenait qu'à Horace, à Tucca, à Pollion, à Varrus, d'apprécier les Géorgiques de Virgile : eux seuls et leurs pareils pouvaient saisir ces innombrables beautés de détail sans cesse renaissantes, cette continuité d'élégance et d'harmonie, ces difficultés heureusement vaincues, ces expressions pleines de force, de hardiesse ou de grâce, cet art de peindre par les sons, enfin ce secret inimitable du style qui a su donner de l'intérêt à la formation d'un sillon ou à la construction d'une charrue.

Aussi ai-je peut-être un nouveau droit de me plaindre de l'homme estimable dont j'ai parlé plus haut, lorsqu'il a dit que je me suis

trop occupé à traduire, sans parler du genre de traduction. Il est étrange que M. de Mestre n'ait pas daigné distinguer la traduction en vers des traductions en prose. Il n'y a pas un homme de lettres qui, sous le rapport de la difficulté vaincue, n'en connaisse l'extrême différence. Avec un peu plus d'attention, M. de Mestre se serait souvenu qu'au moment où cette traduction a paru, il n'existait encore dans notre langue aucune traduction en vers des anciens poëtes, et qu'à cet égard notre littérature éprouvait un vide inconnu dans la littérature étrangère, et particulièrement dans la littérature anglaise; il se serait souvenu que la traduction d'Homère était de tous les ouvrages de Pope celui qui avait le plus contribué à sa réputation et à sa fortune : il ne pouvait pas ignorer non plus qu'indépendamment des difficultés que présente une traduction en vers, celle des Géorgiques en avait de particulières qui ne permettent à aucun homme de goût de la confondre avec aucune autre. L'époque où l'auteur a commencé sa traduction ajoutait encore à la difficulté. Personne alors, excepté les agriculteurs de profession, ne s'occupait d'agriculture; nulle société, nulle académie ne s'é-

tait consacrée à la théorie de ce premier des arts; aucun livre encore ou presque aucun n'en avait traité; les mots de râteau, de herse, d'engrais, de fumier, paraissaient exclus de la poésie noble : enfin l'agriculture était alors en pleine roture. Aussi un auteur qui entreprendrait aujourd'hui une nouvelle traduction des Géorgiques, trouvant la route déjà frayée, le préjugé affaibli, les formes de ce genre de style multipliées, l'art de l'agriculture ennobli, pourrait, en faisant mieux, avoir moins de mérite, puisqu'il aurait moins de difficultés à vaincre, et ne travaillerait point avec cette hésitation qui refroidit la composition et affaiblit la verve poétique.

Ajoutez à cela qu'il y a cent fois plus de difficultés à vaincre dans notre versificasion que dans toutes les langues du monde, et qu'il n'était pas facile de porter avec aisance et avec grâce ces entraves multipliées. Aussi doit-il être permis, ce me semble, à ceux qui ont essayé de vaincre ces obstacles, de se prévaloir des témoignages illustres qui peuvent les payer des efforts qu'ils ont faits, ou les consoler des critiques qu'ils ont essuyées. Qu'on me permette

donc de citer une anecdote qui peut-être montrera quelle idée les esprits les plus distingués en vers ont eue d'une traduction des Géorgiques.

Lorsque, presque enfant encore, j'eus traduit quelques livres de ce poëme, j'allai trouver le fils du grand Racine. Son poëme sur la religion, dont la poésie est toujours élégante et naturelle, et quelquefois sublime, me donnait la plus haute idée de son goût comme de ses talens. J'allai le trouver, et lui demandai la permission de le consulter sur une traduction en vers des Géorgiques. « Les Géorgiques! me dit-il « d'un ton sévère; c'est la plus téméraire des « entreprises. Mon ami M. Lefranc, dont j'ho- « nore le talent, l'a tentée, et je lui ai prédit « qu'il échouerait [1]. » Cependant le fils du grand Racine voulut bien me donner un rendez-vous dans une petite maison où il se mettait en retraite deux fois par semaine pour offrir à Dieu les larmes qu'il versait sur la mort d'un fils unique, jeune homme de la plus haute espérance, et l'une des malheureuses victimes

[1] La traduction de Lefranc fut imprimée en 1784.

du tremblement de terre de Lisbonne. Je me rendis dans cette retraite : je le trouvai dans un cabinet au fond du jardin, seul avec son chien, qu'il paraissait aimer extrêmement. Il me répète plusieurs fois combien mon entreprise lui paraissait audacieuse. Je lis avec une grande timidité une trentaine de vers. Il m'arrête, et me dit : « Non seulement je ne vous détourne plus « de votre projet, mais je vous exhorte à le « poursuivre. » J'ai senti peu de plaisirs aussi vifs en ma vie. Cette entrevue, cette retraite modeste, ce cabinet où ma jeune imagination croyait voir rassemblées la piété tendre, la poésie chaste et religieuse, la philosophie sans faste, la paternité malheureuse, mais résignée, enfin le reste vénérable d'une illustre famille prête à s'éteindre faute d'héritiers, mais dont le nom ne mourra jamais, m'ont laissé une impression forte et durable. Je partis plein d'ardeur et de joie, croyant avoir entendu non seulement la voix du chantre de la religion, mais quelques accens de l'auteur d'Athalie, et je suivis ma pénible entreprise, qui m'a valu des éloges dont je suis flatté, et des critiques dont j'ai profité.

A l'opinion de Racine je puis joindre celle

de Voltaire et du grand Frédéric. Les réputations inférieures, quand on les attaque, ont sans doute le droit de se mettre à l'abri des grandes renommées qui veulent bien les protéger. Frédéric, qui avait trop de goût pour ne pas sentir qu'il n'existait alors dans notre langue aucun modèle de ce genre d'ouvrage, dit, après l'avoir lu, ce mot charmant : « Cette traduction « est l'ouvrage le plus original qui ait paru en « France depuis long temps. »

Quant à Voltaire, tout le monde a lu, dans son discours de réception à l'académie française, ces mots remarquables : « Qui oserait « parmi nous entreprendre une traduction des « Géorgiques de Virgile? » Je passe sous silence les passages de ses lettres où l'éloge souvent répété de cette traduction me paraît à moi-même trop au-dessus de l'ouvrage, et n'a pas un rapport immédiat avec la difficulté de traduire en vers un ouvrage aussi étranger à notre langue que les Géorgiques. On verra combien il était frappé de cette difficulté dans les phrases suivantes : « Je regarde la traduc- « tion des Géorgiques de Virgile par M. l'abbé « Delille comme un des ouvrages qui font le

« plus d'honneur à la langue française; et je ne
« sais si Boileau lui-même eût osé traduire les
« Géorgiques. » (*Let. à Chabanon.*) « Rempli
« de la lecture des Géorgiques de l'abbé Delille,
« je sens tout le mérite de la difficulté si heu-
« reusement surmontée, et je pense qu'on ne
« peut faire plus d'honneur à Virgile et à la na-
« tion. » (*Let. à l'acad.*) On voit combien ce grand homme était loin de confondre cette traduction avec celle d'un roman, d'une histoire, ou même de tout autre poëme, quel qu'il puisse être : c'est qu'il sentait mieux qu'un autre combien était indigente dans ce genre cette langue dont il disait avec tant d'esprit : « C'est une
« gueuse fière, à qui il faut faire l'aumône mal-
« gré elle. »

Ce qui peut servir encore à prouver combien cette traduction était difficile, c'est que M. de Pompignan, comme me l'avait prédit l'illustre fils de Racine, y a complétement échoué. La version qu'il en a publiée est imprimée depuis plusieurs années, et à peine en connaît-on l'existence. Cependant il s'en faut de beaucoup que ce poëte mérite le mépris que lui a prodigué M. de Voltaire; sa tragédie de Didon, et

plusieurs de ses odes sacrées, sont au nombre de nos plus beaux monumens littéraires : mais celui qui avait heureusement rendu les amours de Didon a échoué dans la description d'une charrue.

Maintenant qu'il me soit permis de remercier M. de Mestre des éloges si flatteurs qu'il me donne, et des observations rigoureuses qu'il a faites, puisqu'elle m'ont valu l'occasion de me parer de suffrages aussi illustres, ce que je n'aurais osé faire s'il n'eût déprécié le genre de travail dont je me suis occupé, qui a de si grands rapports avec l'ouvrage que je publie aujourd'hui, et dont il est temps de développer le plan et l'intention.

Ces nouvelles Géorgiques n'ont rien de commun avec celles qui ont paru jusqu'à ce jour; et le nom de Géorgiques, ainsi que dans d'autres poëmes français, et particulièrement dans le poëme des Saisons du cardinal de Bernis, est employé ici dans un sens plus étendu que son acception ordinaire. Ce poëme est divisé en quatre chants, qui, tous relatifs aux jouissances champêtres, ont pourtant chacun leur objet particulier.

Dans le premier, c'est le sage qui, avec des sens plus délicats, des yeux plus exercés que le vulgaire, parcourt dans leurs innombrables variétés les riches décorations des scènes champêtres, et multiplie ses jouissances en multipliant ses sensations; qui, sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, travaille à répandre autour de lui son bonheur, d'autant plus doux qu'il est plus partagé. L'exemple de la bienfaisance lui est donné par la nature même, qui n'est à ses yeux qu'un échange éternel de secours et de bienfaits. Il s'associe à ce concert sublime, appelle au secours de ses vues bienfaisantes toutes les autorités du hameau qu'il habite, et, par ce concours de bienveillance et de soin, assure le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'enfance. Cette partie du poëme a été lue plusieurs fois à l'académie française, et particulièrement à la réception du malheureux M. de Malesherbes. Je dois dire que toutes les maximes de bienfaisance et d'amour du peuple étaient vivement applaudies par tout ce qu'il y avait alors de plus considérable dans la nation. Je n'ai rien retranché de la recommandation que je faisais alors de la pauvreté à la fortune,

et de la faiblesse à la puissance; malgré les excès que le peuple s'est quelquefois permis, j'aurais été désavoué même par ses victimes.

Il se trouve aussi dans ce chant une soixantaine de vers empruntés de différens poëtes anglais; mais, en les imitant, j'ai tâché de me les approprier par les images et l'expression. D'ailleurs ils ont presque tous dans mon poëme un but tout-à-fait différent. Il y a particulièrement dans la chasse du cerf une imitation dans laquelle je me suis rencontré avec M. de Saint-Lambert [1].

Le second chant peint les plaisirs utiles du cultivateur. Mais ce n'est pas ici l'agriculture ordinaire, qui sème ou recueille dans leurs saisons les productions de la nature, obéit à ses vieilles lois, et suit ses anciennes habitudes: c'est l'agriculture merveilleuse, qui ne se con-

[1] Tels sont les vers qui commencent par ces mots,

Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire.

Ayant travaillé sans livre, je ne puis pas répondre qu'il n'y ait dans ce poëme quelques traces de réminiscence. J'en préviens d'avance ceux qui font un grand crime de ces petits tours.

tente pas de mettre à profit les bienfaits de la nature, mais qui triomphe des obstacles, perfectionne les productions et les races indigènes, naturalise les races et les productions étrangères; force les rochers à céder la place à la vigne, les torrens à dévider la soie ou à dompter les métaux; sait créer ou corriger les terrains; creuse des canaux pour l'agriculture et le commerce; fertilise par des arrosemens les lieux les plus arides; réprime ou met à profit les ravages et les usurpations des rivières; enfin parcourt les campagnes, tantôt comme une déesse qui sème des bienfaits, tantôt comme une fée qui prodigue des enchantemens.

Le troisième chant est consacré à l'observateur naturaliste, qui, environné des ouvrages et des merveilles de la nature, s'attache à les connaître, et donne ainsi plus d'intérêt à ses promenades, de charmes à son domicile, et d'occupations à ses loisirs; se forme un cabinet d'histoire naturelle orné non de merveilles étrangères, mais de celles qui l'environnent, et qui, nées dans son propre sol, lui deviennent plus intéressantes encore. Le sujet de ce chant est le plus fécond de tous, et jamais une car-

rière et plus vaste et plus neuve ne fut ouverte à la poésie.

Enfin le quatrième apprend au poëte des champs à célébrer, en vers dignes de la nature, ses phénomènes et ses richesses. En enseignant l'art de peindre les beautés champêtres, l'auteur a tâché d'en saisir lui-même les traits les plus majestueux et les plus touchans.

Le traducteur des Géorgiques de Virgile, en composant les siennes, s'est affligé souvent d'avoir avec son modèle la plus triste des ressemblances. Comme Virgile, il a écrit sur les plaisirs et les travaux champêtres pendant que les campagnes étaient désolées par la guerre civile et la guerre étrangère : comme lui il détournait ses yeux de ces amas de cadavres et de ruines, pour les rejeter sur les douces images du premier art de l'homme et des innocentes délices des champs. Auguste, paisible possesseur de Rome encore sanglante, s'occupa de ranimer l'agriculture et les bonnes mœurs qui marchent à sa suite; il engagea Virgile à publier ses Géorgiques : elles parurent avec la paix et en augmentèrent les charmes. C'est un heureux augure pour son imitateur. Puisse ce poëme porter

dans les âmes effarouchées par de longues craintes, ulcérées par de longues souffrances, des sentimens doux et des affections vertueuses ! L'indulgence du lecteur jugera moins rigoureusement un ouvrage composé dans des temps si malheureux : il eût été plus soigné et moins imparfait s'il eût été composé avec un esprit libre et un cœur plus tranquille, et si, dans cette terrible révolution, l'auteur n'eût perdu que sa fortune !

Je finis cette Préface par désavouer plusieurs morceaux de mes ouvrages non imprimés, qui se trouvent épars dans des journaux ou des recueils, morceaux dans lesquels j'ai trouvé avec peine des passages insérés par des mains étrangères : il est juste qu'on ne soit chargé que de ses propres fautes.

L'HOMME DES CHAMPS.

PREMIER CHANT.

ARGUMENT.

Le Sage. — L'art de se rendre heureux à la campagne et de répandre le bonheur autour de soi. — Tous ne savent pas goûter ce bonheur. — Il ne faut pas transporter la ville aux champs. — Théâtre de société. — Réunions à la campagne. — Agrémens de la campagne dans diverses saisons et à diverses heures du jour, entre autres les charmes de la rêverie au clair de la lune. — Ivresse avec laquelle l'auteur se livre à la contemplation de la nature. — Plaisirs accessoires que présentent la société, la chasse, l'étude des beaux-arts, l'amitié, les affections morales. — Usage touchant en Suisse dans les lieux de sépulture. — Monument que la princesse Czartoriska a élevé à l'auteur et aux poëtes champêtres. — Le bonheur dans les champs devient plus touchant par l'exercice de la bienfaisance. — Portraits d'un curé de campagne et de son maître d'école. — Jeux villageois.

Combien l'œil, fatigué des pompes du Soleil,
Aime à voir de la nuit la modeſte courrière
Revêtir mollement de ſa pâle lumiere
Et le ſein des vallons, et le front des coteaux,
Se glisser dans les bois et trembler dans les eaux!

Chant I.



L'HOMME DES CHAMPS.

PREMIER CHANT.

BOILEAU jadis a su, d'une imposante voix,
Dicter de l'art des vers les rigoureuses lois;
Le chantre de Mantoue a su des champs dociles
Hâter les dons tardifs par des leçons utiles :
Mais quoi! l'art de jouir, et de jouir des champs,
Se peut-il enseigner? Non sans doute; et mes chants,
Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
Viennent de la nature offrir la douce image,
Inviter les mortels à s'en laisser charmer :
Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.
Ainsi, qu'après Vanière et le bon Hésiode
Du régime rural d'autres riment le code;
D'un pinceau moins usé, dans un cadre nouveau,
Des champêtres plaisirs je trace le tableau,
Et d'un riant séjour le possesseur tranquille,
Le maître bienfaisant, l'agriculteur habile,
L'observateur des champs, leur peintre harmonieux,
Tour à tour dans mes vers vont paraître à vos yeux.

Sujet digne en effet du chantre de Mantoue :
A son style divin tout cède, je l'avoue;
Mais dans ce fond heureux par sa fécondité
J'ai pour moi la richesse et la variété.
Inspirez donc mes chants, beaux lieux, frais paysages,
Où la vie est plus pure, où les mortels plus sages
Ne se reprochent point le plaisir qu'ils ont eu.
Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu :
Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante.

Mais peu savent goûter leur volupté touchante :
Pour les bien savourer c'est trop peu que des sens;
Il faut un cœur paisible et des goûts innocens.
Toutefois n'allons pas, déclamateurs stériles,
Affliger de conseils tristement inutiles
Nos riches d'autrefois, nos pauvres Lucullus,
Errans sur les débris d'un luxe qui n'est plus.
On a trop parmi nous réformé l'opulence.
Mais je ne parle pas seulement à la France;
Ainsi que tous les temps j'embrasse tous les lieux.
O vous! qui dans les champs prétendez vivre heureux,
N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres.
Héritier corrompu de ses simples ancêtres,

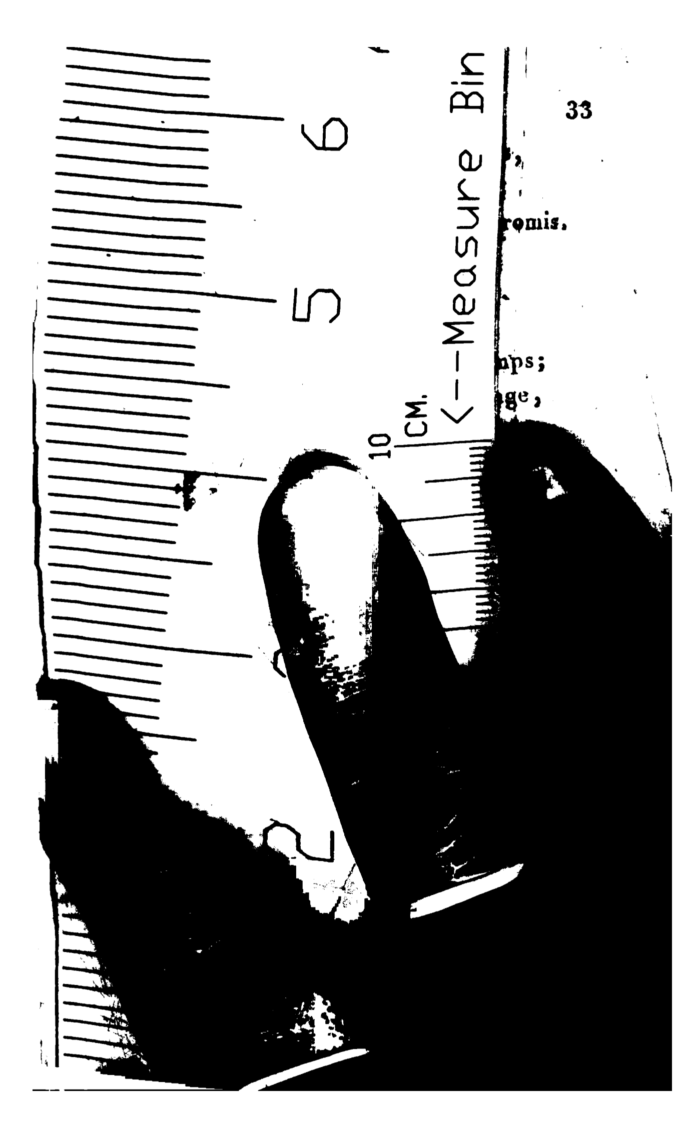
Ce riche qui, d'avance usant tous ses plaisirs,
Ainsi que son argent tourmente ses désirs,
S'écrie à son lever : « Que la ville m'ennuie!
« Volons aux champs; c'est là qu'on jouit de la vie,
« Qu'on est heureux. » Il part, vole, arrive; l'ennui[1]
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui.
A peine il a de l'œil parcouru son parterre,
Et son nouveau kiosk, et sa nouvelle serre,
Les relais sont mandés : lassé de son château,
Il part, et court bâiller à l'opéra nouveau.
Ainsi, changeant toujours de dégoûts et d'asile,
Il accuse les champs, il accuse la ville;
Tous deux sont innocens : le tort est à son cœur;
Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.

Le calme heureux des champs craint une pompe vaine :
L'orgueil produit le faste, et le faste la gêne.
Tel est l'homme; il corrompt et dénature tout.
Qu'au milieu des cités son superbe dégoût
Ait amené les bois, les fleurs et la verdure;
Je lui pardonne encor : j'aime à voir la nature,
Toujours chassée en vain, vengeant toujours ses droits,
Rentrer à force d'art chez les grands et les rois.

Mais je vois en pitié le Crésus imbécile
Qui jusque dans les champs me transporte la ville :
Avec pompe on le couche, on l'habille, on le sert ;
Et Mondor au village est à son grand couvert.

Bien plus à plaindre encor les jeunes téméraires
Qui, lassés tout à coup du manoir de leurs pères,
Vont sur le grand théâtre, ennuyés à grands frais,
Étaler leurs champarts, leurs moulins, leurs forêts ;
Des puissances du jour assiégent la demeure,
Pour qu'un regard distrait en passant les effleure,
Ou que par l'homme en place un mot dit de côté
D'un faux air de crédit flatte leur vanité.
Malheureux ! qui bientôt reviendront, moins superbes,
Et vendanger leur vigne et recueillir leurs gerbes,
Et sauront qu'il vaut mieux, sous leurs humbles lambris,
Vivre heureux au hameau qu'intrigant à Paris.

Et vous qui de la cour affrontez les tempêtes,
Qu'ont de commun les champs et le trouble où vous êtes ?
Vous y paraissez peu ; c'est un gîte étranger,
De votre inquiétude hospice passager.
Qu'un jour vous gémirez de vos erreurs cruelles !



omis,

ps;
ge,

Et les haines naissant de la rivalité ;
C'est à qui sera jeune, amant, prince, ou princesse ;
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importans,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps ?
Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères ;
Je vois une Mérope, et ne vois point de mères :
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon.
Néron, bourreau de Rome, en était l'histrion :
Tant l'homme se corrompt alors qu'il se déplace !
Laissez donc à Molé, cet acteur plein de grâce,
Aux Fleuri, aux Sainval, ces artistes chéris,
L'art d'embellir la scène et de charmer Paris ;
Charmer est leur devoir : vous, pour qu'on vous estime,
Soyez l'homme des champs ; votre rôle est sublime.

Et quel charme touchant ne promettent-ils pas
A des yeux exercés, à des sens délicats !
Insensible habitant des champêtres demeures,
Sans distinguer les lieux, les saisons et les heures,
Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté :
Le sage veut choisir. Tantôt la nouveauté
Prête aux objets naissans sa grâce enchanteresse,

Tantôt de leur déclin l'aspect nous intéresse.
Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit.
Ainsi l'âme jouit, soit qu'une fraîche aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore,
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.
Tel, quand des fiers combats Homère se repose,
Il aime à colorer l'Aurore aux doigts de rose :
Tel le brillant Lorrain, de son pinceau touchant,
Souvent dore un beau ciel des rayons du couchant.

Étudiez aussi les momens de l'année :
L'année a son aurore ainsi que la journée.
Ah! malheureux qui perd un spectacle si beau!
Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissans, qui sur les fleurs nouvelles,
S'envole frais, brillant, épanoui comme elles,
Jouit moins au sortir de sa triste prison
Que le sage au retour de la jeune saison,
Lorsque sur les coteaux, sur les monts, dans les plaines,
Tout est gazon, zéphire, ou ruisseaux, ou fontaines,
Ah! les beaux jours vont donc me rendre les beaux vers!

Le chêne s'est éteint dans mes foyers déserts.
Adieu des paravents l'ennuyeuse clôture,
Adieu livres poudreux, adieu triste lecture!
Le grand livre des champs vient de s'ouvrir : je cours
Du ruisseau libre enfin reconnaître le cours,
Du premier rossignol entendre le ramage,
Voir le premier bouton, voir le premier feuillage,
Et renaître moi-même avec l'ombre et les fleurs.

Si du printemps nouveau l'on chérit les faveurs,
Les beaux jours expirans ont aussi leurs délices :
Au printemps de l'année on bénit les prémices;
Dans l'automne ces bois, ces soleils pâlissans,
Intéressent notre âme en attristant nos sens :
Le printemps nous inspire une aimable folie;
L'automne, les douceurs de la mélancolie.
On revoit les beaux jours avec ce vif transport
Qu'inspire un tendre ami dont on pleurait la mort;
Leur départ, quoique triste, à jouir nous invite :
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte;
Chaque instant qu'il accorde, on aime à le saisir,
Et le regret lui-même augmente le plaisir.

Majestueux été, pardonne à mon silence!

J'admire ton éclat, mais crains ta violence,
Et je n'aime à te voir qu'en de plus doux instans,
Avec l'air de l'automne, ou les traits du printemps.
Que dis-je? ah! si tes jours fatiguent la nature,
Que tes nuits ont de charme! et quelle fraîcheur pure
Vient remplacer des cieux le brûlant appareil!
Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière
Et le sein des vallons, et le front des coteaux;
Se glisser dans les bois, et trembler dans les eaux!

L'hiver, je l'avoûrai, je suis l'ami des villes:
Là des charmes ravis aux campagnes fertiles,
Grâce au pinceau flatteur, aux sons harmonieux,
L'image frappe encor mon oreille et mes yeux;
Et j'aime à comparer, dans ce portrait fidèle,
Le peintre à la nature et l'image au modèle.
Si pourtant dans les champs l'hiver retient mes pas,
L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimas
L'éclatante blancheur, et la glace brillante
En lustres azurés à la roche pendante!
Et quel plaisir encor, lorsqu'échappé dans l'air

Un rayon du printemps vient embellir l'hiver,
Et, tel qu'un doux souris qui naît parmi des larmes,
A la campagne en deuil rend un moment ses charmes!
Qu'on goûte avec transport cette faveur des cieux!
Quel beau jour peut valoir ce rayon précieux
Qui du moins un instant console la nature!
Et si mon œil rencontre un reste de verdure
Dans les champs dépouillés, combien j'aime à le voir!
Aux plus doux souvenirs il mêle un doux espoir,
Et je jouis, malgré la froidure cruelle,
Des beaux jours qu'il promet, des beaux jours qu'il rappelle.

Le ciel devient-il sombre, eh bien! dans ce salon
Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'aquilon;
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrégent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide;
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore

Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire :
Long-temps des camps rivaux le succès est égal;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite;
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.
Ailleurs c'est le piquet des graves douairières;
Le lotto du grand-oncle, et le whist des grands-pères.
Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi.
Mais trois coups de marteau font retentir la porte :
C'est la poste du soir; le courrier qui l'apporte,
Ainsi que son cheval, bien morfondu, bien las,
Revient glacé de givre et poudré de frimas,

Portant, sans le savoir, le destin de la terre,
Le sort de Pétersbourg, celui de l'Angleterre,
L'état des fonds publics, les nouvelles de cour,
Billets de mariage, et messages d'amour.
Tout cela, grâce au ciel, faiblement l'intéresse;
Mais chaque curieux autour de lui s'empresse :
Qu'est-ce qui s'est passé dans ce pauvre univers,
Et quels travers nouveaux remplacent nos travers?
Va-t-on des trois pouvoirs établir l'équilibre?
Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre?
Quel ami des Français sous leurs coups est tombé?
Voyons, depuis deux jours, quel trône est renversé.
Chacun a son courrier et chacun sa gazette.
L'un affecte en lisant une mine discrète,
L'autre rit aux éclats, l'autre cache des pleurs.
Ah! nous sommes vaincus! non, nous sommes vainqueurs,
Dit l'autre. Où donc eut lieu cette affaire fameuse?
Eh! mais, c'est sur la Sambre. Eh! non, c'est sur la Meuse,
Dit l'autre au coin du feu. Vains discours, bruit perdu!
Car on saura demain qu'on ne s'est point battu.
Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
Rejoint les deux partis : un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,

Et, comme son bouchon, fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire,
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Tantôt un bon roman charme le coin du feu;
Hélas! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier; il lit, l'ennui circule:
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battemens de mains se réveille en sursaut.
On rit; on se remet de la triste lecture;
On tourne un madrigal, on conte une aventure.
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.
Ainsi dans l'hiver même on connaît l'allégresse.
Ce n'est plus ce dieu sombre, amant de la tristesse;
C'est un riant vieillard qui, sous le faix des ans,
Connaît encor la joie, et plaît en cheveux blancs.

En tableaux variés les beaux jours plus fertiles
Ont des plaisirs plus vifs, des scènes moins tranquilles.
Eh! qui de ses loisirs peut mettre alors l'espoir
Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir?
L'homme veut des plaisirs; mais leurs pures délices

Ont besoin de santé, la santé d'exercices.
Laissez donc à l'hiver, laissez à la cité,
Tous ces jeux où la sombre et morne oisiveté,
Pour assoupir l'ennui réveillant l'avarice,
Se plaît dans un tourment et s'amuse d'un vice.
Loin ces tristes tapis! Les eaux et les forêts
De leurs jeux innocens vous offrent les attraits,
Et la guerre des bois, et les piéges des ondes.
Compagne des Sylvains, des Nymphes vagabondes,
Muse, viens, conduis-moi dans leurs sentiers déserts :
Le spectacle des champs dicta les premiers vers.

Sous ces saules touffus dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée errant en longs anneaux,

Où le brochet glouton qui dépeuple les eaux [2] ?

Au peuple ailé des airs faut-il livrer la guerre ?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit ;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière ?
C'est le vanneau plaintif errant sur la bruyère ;
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.

Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruits, et ces combats sans gloire ?
O Muse, qui souvent d'une si douce voix
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah ! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux et celui des moissons,
Mais quoi ! du cor bruyant j'entends déjà les sons ;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance long-temps.

Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant ou de ses pieds légers
A qui se fira-t-il dans ces pressans dangers?
Il flotte irrésolu : la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête;
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant de son pied qui les guide
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,

Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais hélas! chacun fuit sa présence importune
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux il fuit, il erre abandonné :
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les monts, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un faible appui,
D'un cerf qu'il fait partir l'involontaire audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place :
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas en sautant il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et porte à l'entour ses regards effrayés,
Se relève, repart, croise et confond sa route.

Quelquefois il s'arrête; il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, d'écume dégoûtante,
Brûlante de fureur, et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent,
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?

Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Superbe il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds suspendus sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs [3].

Permettez-vous ces jeux sans en être idolâtre :
N'imitez point ce fou, chasseur opiniâtre,
Qui ne parle jamais que meute, que chevaux;
Qui croirait avilir l'honneur de ses châteaux
Si de cinquante cerfs les cornes menaçantes
N'ornaient pompeusement ses portes triomphantes;
Vous conte longuement sa chasse, ses exploits,
Et met comme le cerf l'auditeur aux abois.

Êtes-vous de retour sous vos lambris tranquilles,

Là des jeux moins bruyans, des plaisirs plus utiles
Vous attendent encore. Aux délices des champs
Associez les arts et leurs plaisirs touchans.
Beaux-arts! eh! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire ?
Est-il à votre joie une joie étrangère?
Non; le sage vous doit ses momens les plus doux :
Il s'endort dans vos bras; il s'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur.
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.
Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oubliait Rome ingrate; ou tel, son digne émule,
Dans Frênes-d'Aguesseau goûtait tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement :
Tels de leur noble exil tous deux charmaient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux âmes vaines
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur!
Les beaux-arts à leur tour, dans les temps du malheur,

Les livrent sans ressource à leur vile infortune :
Mais, avec leurs amis ils font prison commune,
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Amusent leur exil et chantent leur retour 4.

Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours, de l'étude;
Je veux que l'amitié, peuplant ma solitude,
Me donne ses plaisirs et partage les miens.
O jours de ma jeunesse! hélas! je m'en souviens;
Épris de la campagne, et l'aimant en poëte,
Je ne lui demandais qu'un désert pour retraite,
Pour compagnons, des bois, des oiseaux, et des fleurs.
Je l'aimais, je l'aimais jusque dans ses horreurs;
Je me plaisais à voir, battus par les tempêtes,
Les sapins abaisser et redresser leurs têtes;
J'allais sur les frimas graver mes pas errans,
Et de loin j'écoutais la course des torrens.
Mais tout passe; aujourd'hui qu'un sang moins vif m'enflamme,
Que les besoins des sens font place à ceux de l'âme,
S'il est long-temps désert, le plus aimable lieu
Ne me plaît pas long-temps : les arbres parlent peu,
Dit le bon La Fontaine; et ce qu'un bois m'inspire,
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.

Ainsi fermant la porte au sot qui de Paris
Vient troubler votre joie et tuer vos perdrix,
De ceux qu'unit à vous une amitié sincère,
Préparez, décorez la chambre hospitalière.
Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfans,
Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans :
C'est un père adoré qui vient dans sa vieillesse
Reconnaître les bois qu'a plantés sa jeunesse;
La ferme à son aspect semble se réjouir,
Les bosquets s'égayer, les fleurs s'épanouir.
Tantôt c'est votre ami, votre ami de l'enfance,
Qui de vos simples goûts partage l'innocence.
Chacun retrouve là ses passe-temps chéris,
Son meuble accoutumé, ses livres favoris [5].
Tantôt Robert arrive, et ses riches images
Doublent en les peignant vos plus beaux paysages;
Et tantôt son pinceau, dans de plus doux portraits,
De ceux que vous aimez vous reproduit les traits.
Ainsi, plein des objets que votre cœur adore,
De vos amis absens vous jouissez encore.

Ces lieux chers aux vivans sont aussi chers aux morts.
Qui vous empêchera de placer sur ces bords,

Près d'un ruisseau plaintif, sous un saule qui pleure,
D'un ami regretté la dernière demeure?
Est-il un lieu plus propre à ce doux monument,
Où des mânes chéris dorment plus mollement?
Du bon Helvétien qui ne connaît l'usage?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
Il place les tombeaux; il les couvre de fleurs:
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose [6].

Ne pouvez-vous encore y consacrer les traits
De ceux par qui fleurit l'art fécond de Cérès?
Pouvez-vous à Berghem refuser un asile,
Un marbre à Théocrite, un bosquet à Virgile?
Hélas! je n'ai point droit d'avoir place auprès d'eux;
Mais si de l'art des vers quelque ami généreux
Daigne un jour m'accorder de modestes hommages,
Ah! qu'il ne place pas le chantre des bocages
Dans le fracas des cours ou le bruit des cités.
Vallons que j'ai chéris, coteaux que j'ai chantés,
Souffrez que parmi vous ce monument repose;
Qu'un peuplier le couvre et qu'un ruisseau l'arrose!

Mes vœux sont exaucés : du sein de leur repos
Un essaim glorieux de belles, de héros,
Qui, successeurs polis des Sarmates sauvages,
De l'antique Vistule honorent les rivages,
Auprès de Saint-Lambert, de Pope, de Thomson,
Offre dans ses jardins une place à mon nom.
Que dis-je? tant d'honneur n'est pas fait pour ma muse:
La gloire de ces noms du mien serait confuse.
Mais si, dans un bosquet obscur et retiré,
Il est un coin désert, un réduit ignoré,
Au-dessous de Gesner, et bien loin de Virgile,
Hôtes de ces beaux lieux, gardez-moi cet asile.
Content, je vous verrai, dans vos rians vallons,
De l'art que je chantai pratiquer les leçons,
Enrichir vos hameaux, parer leur solitude,
Des partis turbulens calmer l'inquiétude.
Heureux si quelquefois, sous vos ombrages verts,
L'écho redit mon nom, mon hommage, et mes vers [7]!

Mais, ne l'oubliez pas, à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui;
Il ne vit qu'à moitié s'il ne vit que pour lui.

Vous donc à qui des champs la joie est étrangère,
Ah! faites-y le bien, et les champs vont vous plaire.
Le bonheur dans les champs a besoin de bonté.
Tout se perd dans le bruit d'une vaste cité;
Mais au sein des hameaux, le château, la chaumière,
Et l'oisive opulence et l'active misère,
Nous offrent de plus près leur contraste affligeant,
Et contre l'homme heureux soulèvent l'indigent.
Alors vient la bonté qui désarme l'envie,
Rend ses droits au malheur, l'équilibre à la vie,
Corrige les saisons, laisse à l'infortuné
Quelques épis du champ par ses mains sillonné,
Comble enfin par ses dons cet utile intervalle
Que met entre les rangs la fortune inégale.

Eh! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchans?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde.
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée;
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée:

Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert.
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.

L'un, si du dé fatal la chance fut perfide,
Parcourt tout son domaine en exacteur avide;
Sans sécher une larme épuisant son trésor,
L'autre, comme d'un poids, se défait de son or.
Quoi! ton or t'importune? ô richesse impudente!
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain?

Oh! d'un simple hameau si le ciel m'eût fait maître,
Je saurais en jouir : heureux, digne de l'être,
Je voudrais m'entourer de fleurs, de riches plants,
De beaux fruits, et surtout de visages rians;
Et ne souffrirais pas qu'attristant ma fortune
La faim vînt m'étaler sa pâleur importune.
Mais je hais l'homme oisif : la bêche, les rateaux,
Le soc, tout l'arsenal des rustiques travaux,
Attendrait l'indigent sûr d'un juste salaire,
Et chez moi le travail bannirait la misère.

Enfin des maux cruels affligent-ils ses jours,

Au vieil âge, aux douleurs, nous devons des secours.
Dans les appartemens du logis le moins vaste
Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
Arrange le dépôt des remèdes divers
A ses infirmités incessamment offerts.
L'oisif, de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Loûra plus volontiers de sa voix parasite
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré;
Mais pour tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
Souvent à vos bienfaits joignez votre présence;
Votre aspect consolant doublera leur puissance.
Menez-y vos enfans; qu'ils viennent sans témoin
Offrir leur don timide au timide besoin;
Que surtout votre fille, amenant sur vos traces
La touchante pudeur, la première des grâces,
Comme un ange apparaisse à l'humble pauvreté,
Et fasse en rougissant l'essai de la bonté.
Ainsi comme vos traits leurs mœurs sont votre image;
Votre exemple est leur dot, leurs vertus votre ouvrage.
Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
Ah! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux.

L'homme le plus obscur quelquefois sous le chaume

Gouverne en son idée une ville, un royaume.
Moi, jamais, dans l'erreur de mes illusions,
Je n'aspire à régler le sort des nations :
Me formant du bonheur une plus humble image,
Quelquefois je m'amuse à régler un village;
Je m'établis le chef de ces petits états.
Mais à mes propres soins je ne me borne pas;
Au bon gouvernement de ce modeste empire
Je veux que du hameau chaque pouvoir conspire.
O vous pour qui j'écris le code des hameaux,
Souffrez que mes leçons se changent en tableaux.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;

Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphans,
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur, et le trépas ensemble,
Il paraît; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Honorez ses travaux. Que son logis antique,

Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors :
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte ;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu ! vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur et que console un sage ?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

Il est dans le village une autre autorité :
C'est des enfans craintifs le maître redouté.
Muse, baisse le ton, et, sans être grotesque,
Peins des fils du hameau le mentor pédantesque.
Bientôt j'enseignerai comment un soin prudent
Peut de ce grave emploi seconder l'ascendant.

Mais le voici : son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.

Il sait, le fait est sûr, lire, écrire, et compter;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes!
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences!
Paraît-il sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfans croit lire son destin.
Il veut, on se sépare; il fait signe, on s'assemble;
Il s'égaie, et l'on rit; il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint; il voit, il entend tout:
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante

Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblans encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armaient mes pédans inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.

Des enfans du hameau tel est le grave maître[8].
En secondant ses soins rendez-le plus soigneux.
Rien n'est vil pour le sage; un sot est dédaigneux.
Il faut dans les emplois, quoi que l'orgueil en pense,
Aux grands la modestie, aux petits l'importance.
Encouragez-le donc; songez que dans ses mains
De ce peuple naissant reposent les destins;
Et, rendant à ses yeux son office honorable,
Laissez-le s'estimer pour qu'il soit estimable.

Eh! quel tableau des mœurs ne vous offrira pas
Tout ce peuple d'enfans sujets de ses états!
C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchans la naïve franchise.

L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment;
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'irritait, un souris le désarme :
L'autre, ferme, inflexible, affecte un froid dédain,
Et garde obstinément un silence mutin.
Tel, décelant déjà son âme magnanime,
Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime [9].

Mais l'heure des jeux sonne : observez-les encor
Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.
L'un, apprenti Rubens, charbonne la muraille;
L'autre, Chevert futur, met sa troupe en bataille;
L'autre, Euclyde nouveau, confie au sol mouvant
Ses cercles, ses carrés, dont s'amuse le vent;
L'autre de ses châteaux fait, défait l'assemblage;
L'autre est l'historien, le conteur du village :
Là peut-être un rival des Regniers, des Boileaus,
Fouette un buis tournant, qui châtîrait les sots.
Peut-être un successeur des Molés, des Prévilles,
Peint les travers des champs, qui peindrait ceux des villes.
Aujourd'hui, sans songer à son dessein futur,
Son cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr,

Le caillou sur les eaux court, tombe et se relève,
Ou si par un bon vent son cerf-volant s'enlève.

Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos yeux,
Hâtez-vous, saisissez ce germe précieux.
Tels ces jeunes œillets n'attendent pour éclore
Qu'un des rayons du jour, qu'un des pleurs de l'Aurore.
Tel d'un lis s'élevant dans le fond des déserts
Les parfums négligés se perdent dans les airs.
Cultivés, protégés par vos secours propices,
Ces jeunes sauvageons croîtront sous vos auspices;
Hâtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus doux,
Et leur succès flatteur rejaillira sur vous.

Des préjugés aussi préservez le jeune âge.
Naguère des ESPRITS hantaient chaque village;
Chaque bourg en tremblant consultait son devin;
Tout château renfermait son spectre, son lutin,
Et dans de longs récits la vieillesse conteuse
En troublait le repos de l'enfance peureuse;
Surtout, lorsqu'aux lueurs d'un nocturne flambeau
L'heure de la veillée assemblait le hameau,
Toujours de revenans quelque effrayante histoire

Resserrait de frayeur le crédule auditoire.
Loin d'eux ces fictions qui sèment la terreur,
Filles des préjugés et mères de l'erreur !
Ah ! contons-leur plutôt la bonne moissonneuse
Soigneuse d'oublier l'épi de la glaneuse ;
Le bon fils, le bon père, et l'invisible main
Qui punit l'homicide et nourrit l'orphelin.

Ainsi vous assurez, bienfaiteur du village,
Des secours au vieillard, des leçons au jeune âge.
Ce n'est pas tout encor : que d'heureux passe-temps
De leurs jours désœuvrés amusent les instans !
Hélas ! qui l'eût pu croire ? une bonté barbare
De ces jours consolans est devenue avare.
Ce temps, leur dites-vous, de stériles loisirs,
Ce temps est au travail volé par les plaisirs.
Ainsi votre bonté du repos les dispense,
Et l'excès du travail en est la récompense.
Hélas ! au laboureur, à l'utile ouvrier,
Dans les jours solennels pouvons-nous envier
Le vin et les chansons, le fifre et la musette ;
A leur fille l'honneur de sa simple toilette ?
Non ; laissons-leur du moins, pour prix de leur labeur,

Une part à la vie, une part au bonheur.

Vous-même secondez leur naïve allegresse.
Déjà je crois en voir la scène enchanteresse.
Pour peindre leurs plaisirs et leurs groupes divers
Donnez, ah! donnez-moi le pinceau de Téniers.

Là des vieillards buvant content avec délices,
L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services,
Et son grade à la guerre, et dans quel grand combat
Lui seul avec de Saxe il a sauvé l'état:
Près d'eux, non sans frayeur dans les airs suspendue,
Églé monte et descend sur la corde tendue;
Zéphyr vient se jouer dans ses flottans habits,
Et la pudeur craintive en arrange les plis.
Ailleurs s'ouvre un long cirque où des boules rivales
Poursuivent vers le but leurs courses inégales;
Et, leur fil à la main, des experts à genoux
Mesurent la distance et décident des coups.
Ici, sans employer l'élastique raquette,
La main jette la balle et la main la rejette.
Là d'agiles rivaux sentent battre leur cœur;
Tout part, un cri lointain a nommé le vainqueur.



guide
de rapide
urs,
ujours;
ntervalle,

rapide;
ide
nœuds;
es cieux :
nglante,
hante.
grand ormeau,
hameau.
belle;
vec elle.
main,
ien.
oie;

Et même le repos bannit l'oisiveté.

Vous, charmé de ces jeux, riche de leur aisance,
Vous goûtez le bonheur qui suit la bienfaisance;
Heureux, vous unissez dans votre heureux hameau
Le riche à l'indigent, la cabane au château;
Vous créez des plaisirs, vous soulagez des peines,
Du lien social vous resserrez les chaînes;
Et, satisfait de tout et ne regrettant rien,
Vous dites comme Dieu : Ce que j'ai fait est bien.

FIN DU PREMIER CHANT.

L'HOMME DES CHAMPS.

SECOND CHANT.

ARGUMENT.

L'Agriculteur. — L'art de cultiver la campagne. — Virgile à Mantoue. — Bienfaits de la culture, importante dans le règne végétal. — Perfectionnement du sol, des engrais, des espèces même, défrichement. — Acclimatement de plantes étrangères. — Épisode du cultivateur accusé de sortilége. — Mêmes succès dans le règne animal. — Bonheur attaché à ces soins. — Le bonheur est le prix du travail et de l'industrie qui ont fertilisé Malte, qui créent les canaux, redressent les rivières, arrachent les métaux de la terre, multiplient les prodiges dans les fabriques. — Canal du Languedoc. — La fable d'Achéloüs est l'emblème ingénieux des triomphes variés du travail. — Exemples mémorables de l'industrie. — Épisode d'Égérie.



Le lac plus d'une fois sur ses flots complaisans
Du rivage opposé leur porta les présens,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergere.

Chant II.

L'HOMME DES CHAMPS.

SECOND CHANT.

Heureux qui dans le sein de ses dieux domestiques
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et dans de frais abris trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts!
Tel, quand des triumvirs la main ensanglantée
Déchirait les lambeaux de Rome épouvantée,
Virgile, des partis laissant rouler les flots,
Du nom d'Amaryllis enchantait les échos.
Nul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
Entourer son réduit du tumulte des armes;
Et lorsque Rome enfin, lasse de tant d'horreurs,
Sous un règne plus calme oubliait ses fureurs,
S'il vint redemander au maître de la terre
Le champ de ses aïeux que lui ravit la guerre,
Bientôt on le revit, loin du bruit des palais,
Favori du dieu Pan, courtisan de Palès,
Fouler, près du beau lac où le cygne se joue,
Les prés délicieux de sa chère Mantoue[1];

Là, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
Sa bouche harmonieuse errait sur ses pipeaux,
Et, ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantait aux fiers Romains ses douces Géorgiques.
Comme lui je n'eus point un champ de mes aïeux,
Et le peu que j'avais je l'abandonne aux dieux;
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,
J'échappe dans les bois au tumulte des villes,
Et, content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'état transformer un poëte,
Épargnez à ma muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant pour Virgile fut juste:
J'imitai le poëte, imitez donc Auguste,
Et laissez-moi, sans nom, sans fortune et sans fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.

Quand des agriculteurs j'enseigne l'art utile,
Je ne viens plus, marchant sur les pas de Virgile,
Répéter aux Français les leçons des Romains:
Sans guide m'élançant par de nouveaux chemins,

Je vais orner de fleurs le soc de Triptolème,
Et sur mon propre luth chanter un art que j'aime.

Je ne prends pas non plus pour sujet de mes chants
Les vulgaires moyens qui fécondent les champs :
Je ne vous dirai point dans quel lieu, sous quel signe
Il faut planter le cep et marier la vigne;
Quel sol veut l'olivier, dans quels heureux terrains
Réussissent les fruits et prospèrent les grains.
La culture offre ici de plus brillans spectacles :
Au lieu de ses travaux je chante ses miracles,
Ses plus nobles efforts, ses plus rares bienfaits..
Féconde en grands moyens, fertile en grands effets,
Ce n'est plus cette simple et rustique déesse
Qui suit ses vieilles lois; c'est une enchanteresse
Qui, la baguette en main, par de hardis travaux
Fait naître des aspects et des trésors nouveaux,
Compose un sol plus riche et des races plus belles,
Fertilise les monts, domte les rocs rebelles,
Dirige dans leurs cours les flots emprisonnés,
Fait commercer entre eux les fleuves étonnés,
Triomphe des climats, et sous ses mains fécondes
Confond les lieux, les temps, les saisons et les mondes.

Quand l'homme cultiva pour la première fois,
De ce premier des arts il ignorait les lois;
Sans distinguer le sol et les monts et les plaines,
Son imprudente main leur confia ses graines :
Mais bientôt, plus instruit, il connut les terrains;
Chaque arbre eut sa patrie, et chaque sol ses grains.
Vous, faites plus encore; osez par la culture
Corriger le terroir et domter la nature.
Rival de Duhamel, surprenez ses secrets[2];
Connaissez, employez l'art fécond des engrais :
Pour fournir à vos champs l'aliment qu'ils demandent,
La castine, la chaux, la marne vous attendent;
Que la cendre tantôt, tantôt les vils débris
Des grains dont sous leurs toits vos pigeons sont nourris,
Tantôt de vos troupeaux la litière féconde,
Changent en sucs heureux un aliment immonde :
Ici, pour réparer la maigreur de vos champs,
Mêlez la grasse argile à leurs sables tranchans :
Ailleurs, pour diviser les terres limoneuses,
Mariez à leur sol les terres sablonneuses.
Vous, dont le fol espoir couvant un vain trésor,
D'un stérile travail croit voir sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez là l'imposture :

L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture;
La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.
Les voilà les vrais biens et la vraie alchimie.

Jadis, heureux vainqueur d'une terre ennemie,
Un vieillard avait su de ses champs plus féconds
Vaincre l'ingratitude et doubler les moissons:
Il avait, devinant l'art heureux d'Angleterre,
Pétri, décomposé, recomposé la terre,
Créé des prés nouveaux; et les riches sainfoins[3],
Et l'herbe à triple feuille avaient payé ses soins;
Ici des jeunes fleurs il doublait la couronne,
Là de fruits inconnus enrichissait l'automne:
Nul repos pour ses champs, et la variété
Seule les délassait de leur fécondité.
Enviant à ses soins un si beau privilége,
Un voisin accusa son art de sortilège.
Cité devant le juge, il étale à ses yeux
Sa herse, ses râteaux, ses bras laborieux,
Raconte par quels soins son adresse féconde
A su changer la terre, a su diriger l'onde:
Voilà mon sortilége et mes enchantemens,

Leur dit-il. Tout éclate en applaudissemens :
On l'absout; et son art, doux charme de sa vie,
Comme d'un sol ingrat, triompha de l'envie[4].

Imitez son secret : que votre art souverain
Ose changer, domter ou créer le terrain.
Augmentez, propagez les richesses rustiques,
Et joignez votre exemple aux usages antiques.
Pourtant des nouveautés amant présomptueux,
N'allez pas vous bercer d'essais infructueux;
Gardez-vous d'imiter ces docteurs téméraires,
Hardis blasphémateurs des travaux de leurs pères;
Laissez là ces projets recueillis par Rozier[5],
Beaux dans le cabinet, féconds sur le papier,
Des semeurs citadins l'élégante méthode,
Leurs modernes semoirs, leur charrue à la mode,
Leur ferme en miniature, enfin tous les secrets
Qu'admire le MERCURE et que maudit Cérès :
De vos sages aieux respectant les pratiques,
Laissez à ces docteurs leurs tréteaux dogmatiques.

Cependant n'allez pas, trop superstitieux
Suivre servilement les pas de vos aïeux :

Créant à l'art des champs de nouvelles ressources,
Tentez d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres sources.
Ne vous rebutez pas; eh! quels brillans succès
Ne vous ont pas payés de vos premiers essais!
Dans nos champs étonnés que de métamorphoses!
Sur un simple buisson jadis naissaient les roses,
Et le pommier dans l'air déployait ses rameaux :
Le rosier maintenant, ô prodiges nouveaux!
Élève vers les cieux sa tête enorgueillie,
Et sur des arbres nains la pomme est recueillie.
Que de fleurs parmi nous, fières de leurs rayons,
Ont accru leurs honneurs et doublé leurs festons!
Osez plus : appelez les familles lointaines,
Et mariez leur race aux races indigènes.
Pourtant n'imitez pas cet amateur fougueux
Qui hait tous nos trésors; l'arbre le plus pompeux
Lui déplaît s'il n'est pas nourrisson de l'Afrique,
Ou naturel de l'Inde, ou colon d'Amérique.
Ainsi quand de Paris les inconstans dégoûts
De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus d'inventeurs copistes maladroits,

Nos arts dépaysés méconnurent leurs droits;
Sous de pesans jokeys nos chevaux haletèrent,
Nos clubs de politique et de punch s'enivrèrent,
Versailles s'occupa de popularité;
Chacun eut ses wiskys, ses vapeurs et son thé.
Moi-même, comparant le parc anglais au nôtre,
J'hésitai, je l'avoue, entre Kent et Le Nôtre;
Mais je permis l'usage et proscrivis l'excès.
Sensible à la beauté de nos arbres français,
Le bon cultivateur, malgré leurs vieilles formes,
N'exclut point nos tilleuls, nos chênes et nos ormes;
Il fuit des nouveautés les goûts extravagans:
Mais si par un beau tronc, des rameaux élégans,
L'arbre d'un sol lointain offre un hôte agréable,
Les nôtres font accueil à l'étranger aimable;
Plutôt pour ses appas que pour sa rareté,
Ils lui font les honneurs de l'hospitalité;
Et si l'utilité vient se joindre à la grâce,
Aux droits de citoyen ils admettent sa race.
Tel des Alpes nous vint le cythise riant [6];
Ainsi pleure incliné le saule d'Orient [7],
Consacré par l'amour à la mélancolie;
Le peuplier reçut ses frères d'Italie [8];

Et pour nous, fatigué d'obéir au turban,
Le cèdre impérial descendit du Liban[9].

Sachez aussi comment de leurs terres natales
S'éloignent sans péril les races végétales;
Préparez leur exil : vers un ciel étranger
Un passage trop brusque est souvent un danger;
Faites-leur par degrés oublier leur patrie.
De ces ménagemens tu connus l'industrie,
Ingénieux Nollin, qui d'arbres de ton choix
Si souvent enrichis les jardins de nos rois :
Du tropique brûlant sur ses roches poudreuses
Malte accueillait d'abord ces plantes voyageuses;
D'Hières à leur tour les champs moins embrasés
Présentaient un asile aux plants dépaysés;
Lyon les attendait, et son climat propice
A la plante adoptive offrait un doux auspice;
Et dans Paris enfin l'arbuste acclimaté
Prêtait à nos jardins son ombrage emprunté.
Ainsi de lieux en lieux et de races en races
De son sol primitif l'arbre perdait les traces,
Changeait son naturel, et pour de nouveaux cieux
Quittait sans s'appauvrir les champs de ses aïeux;

Tant les ans et les soins, et l'adroite culture,
Subjuguent l'habitude et domtent la nature!
Imitez ce grand art, et des plants délicats
Nuancez le passage à de nouveaux climats.

Vous dirai-je, à l'aspect de ces riches peuplades,
Quel charme embellira vos douces promenades?
Par elles votre esprit parcourt tous les climats:
Ces pins aux verts rameaux, amoureux des frimas,
Nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie[10],
Et des deux continens heureuse colonie,
En vous offrant les plants des deux mondes divers,
Vous portent aux deux bouts de l'immense univers.
Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine[11].
L'arbre heureux de Judée à la fleur purpurine[12]
Se montre-t-il à vous, vous vous peignez soudain
Les bords religieux qu'arrose le Jourdain.
Vous parcourez des champs policés ou sauvages;
Vos plants sont des pays, vos pensers des voyages,
Et vous changez cent fois de climats et de lieux.

Soit donc que par les soins d'un art industrieux
Il donne à son pays des familles nouvelles,

Soit que par ses secours nos races soient plus belles,
Heureux l'homme entouré de ses nombreux sujets!
Le vulgaire n'y voit que des arbres muets;
Vous, ce sont vos enfans : vous aidez leur faiblesse,
Vous formez leurs beaux ans, vous soignez leur vieillesse;
Vous en étudiez les diverses humeurs,
Vous leur donnez des lois, vous leur donnez des mœurs;
Et corrigeant leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage,
De la création vous achevez l'ouvrage.

Donnez les mêmes soins aux divers animaux :
Qu'ils soient par vous plus forts, mieux vêtus et plus beaux;
Soignez bien les enfans, choisissez bien les mères,
Changez ou maintenez les mœurs héréditaires;
A ceux dont nos cantons reçoivent les tributs
Ajoutez, s'il se peut, d'étrangères tribus :
Mais toujours sur les lieux réglez votre industrie;
Ne contraignez jamais à quitter leur patrie
Ceux qui, féconds ailleurs, semblent pour vous punir
Refuser de s'aimer, refuser de s'unir,
Ou qui, dégénérant de leur antique race,
De leurs traits primitifs perdent bientôt la trace.
A cet oiseau parleur que sa triste beauté

Ne dédommage pas de sa stérilité,
Je préfère celui qui, né dans nos campagnes,
A son nid, ses amours, ses chants et ses compagnes.
Et qui ne connaît point le pouvoir des climats?
Le tigre parmi nous ne se reproduit pas;
Le lion, dont le sang incessamment bouillonne,
Dédaigne sous nos toits l'amour de la lionne;
Les chiens de nos climats, sujets aux mêmes lois,
Perdent chez l'Africain et leur poil et leur voix:
Et, sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne[13].

Faites donc votre choix : ceux de qui les penchants
Se font à votre ciel, se plaisent à vos champs,
Adoptez-les. Ainsi des rochers de la Suisse
S'unit à nos taureaux la féconde génisse,
Et, pendue aux buissons de ce coteau riant,
La chèvre aventurière a quitté l'Orient.
Là le belier anglais paît la verte campagne;
Là la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne
De leur belle toison traînent le riche poids.
Ici le coursier barbe est errant dans vos bois;
Là bondit d'Albion la cavale superbe,

Tandis que ses enfants qui folâtrent sur l'herbe,
Se cherchant, se fuyant, se défiant entre eux,
De leur course rivale entrelacent les jeux [14].

Aspects délicieux! perspectives charmantes!
Quelle scène est égale à ces scènes mouvantes,
A ces rians tableaux? Oh! de mes derniers jours
Si le ciel à mon choix avoit laissé le cours,
Oui, je l'avoue, après l'aimable poésie
L'utile agriculture eût exercé ma vie.
Est-il un soin plus doux? Calme, mais occupé,
C'est là qu'en ses désirs le sage est peu trompé;
Autour de ses jardins, de ses flottantes gerbes,
De ses riches vergers, de ses troupeaux superbes,
L'espoir au front riant se promène avec lui:
Il voit ses jeunes ceps embrasser leur appui;
Sur le fruit qui mûrit, sur la fleur près d'éclore,
Il court interroger le lever de l'aurore,
Les vapeurs du midi, les nuages du soir.
L'inquiétude même assaisonne l'espoir;
Et, toujours entouré de dons ou de promesses,
Il sème, attend, recueille, ou compte ses richesses.
Et trop heureux encor lorsque des soins si doux

Par le même intérêt unissent deux époux,
Et resserrent les nœuds d'une sage famille!
Le père et son enfant, et la mère et sa fille,
Chacun a son emploi. Les travaux importans,
Les forêts à planter, la culture des champs,
L'art par qui la moisson et la vigne prospère,
Sont les amusemens et la gloire du père:
Son fils aux mêmes soins s'exerce sous ses lois;
Lui-même l'initie à ses heureux emplois,
Lui conte ses projets; il lui lègue d'avance
Ses desseins, ses succès, sa longue expérience:
Ces vergers, lui dit-il, ces prés créés par moi,
Ces travaux commencés seront finis par toi;
Entretiens ces canaux, ils furent mon ouvrage;
Soigne ces jeunes plants; ces bois sont de ton âge.

Trésor de son ménage, et chère à son époux,
La mère a des emplois moins graves et plus doux;
Les soins du colombier, ceux de la bergerie,
Occupent ses momens; la fraîche laiterie
Lui doit l'appétissante et simple propreté;
Le parterre, ses fleurs, la maison, sa gaîté;
Elle tient sous ses lois les oiseaux domestiques,

Prépare leur enceinte et leurs palais rustiques,
Leur perche pour dormir, leur abri pour couver :
Elle y court le matin; son œil aime à trouver
La mère sur son nid, l'enfant qui vient d'eclore,
Et la poule en travail, et son œuf tiède encore;
Joyeuse, elle saisit son innocent butin,
Et déjà le promet au banquet du matin.
Et pourrais-je oublier les soins de la volière?
Elle-même nourrit la troupe familière,
Console ces captifs de l'empire de l'air,
Leur porte le mouron, la chenille et le ver;
Elle-même préside à leurs doux mariages,
Elle assortit leur race, établit leurs ménages,
Des couples amoureux forme l'heureux lien,
Et voit dans leur bonheur une image du sien.
Les temps sont-ils venus d'une chaîne si douce?
C'est elle qui leur jette et la laine et la mousse,
Et le tendre coton qui, tapissant leurs nids,
Sur le plus fin duvet recevra leurs petits.
Sa fille l'accompagne, et, doucement rêveuse,
Prodigue aussi ses soins à la troupe amoureuse;
Tantôt les agaçant du geste et de la voix,
A leurs becs irrités abandonne ses doigts.

L'une et l'autre préside au luxe de la table;
Le café par leurs soins coule plus délectable,
Et le gâteau doré, délices du festin,
Paraît plus savoureux préparé par leur main.
Cependant la moisson, les fruits, et les vendanges,
Remplissent les pressoirs, les celliers et les granges.
Tels vivaient nos aïeux, tels on vit ces châteaux,
De nos vieux chevaliers vénérables berceaux;
Ainsi les champs, les bois, prodiguaient à leur maître
Leur richesse innocente et leur luxe champêtre.

Hélas! pour mes vieux jours j'attendais ces plaisirs;
Et déjà l'espérance, au gré de mes désirs,
De mon domaine heureux m'investissait d'avance.
Je ne possédais pas un héritage immense;
Mais j'avais mon verger, mon bosquet, mon berceau.
Dieux! dans quels frais sentiers serpentait mon ruisseau!
Combien je chérissais mes fleurs et mon ombrage!
Quels gras troupeaux erraient dans mon gras pâturage!
Tout riait à mes yeux; mon esprit ne rêvait
Que des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
Trop courte illusion! délices chimériques!
De mon triste pays les troubles politiques

M'ont laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
Adieu mes fleurs! adieu mes fruits et mes troupeaux!
Eh bien! forêts du Pinde, asiles frais et sombres,
Revenez, rendez-moi vos poétiques ombres.
Si le sort m'interdit les doux travaux des champs,
Du moins à leurs bienfaits je consacre mes chants :
Des vergers, des guérets tous les dieux me secondent,
La colline m'écoute, et les bois me répondent.

Vous donc qui, comme moi, de ce bel art épris,
Voulez à vos rivaux en disputer le prix,
Ne vous contentez pas d'une facile gloire :
Les champs ont leurs combats, les champs ont leur victoire.
Voyez-vous, au midi, de ce sol montueux
Le soleil échauffer les rocs infructueux?
Venez, que tardez-vous? par un triomphe utile
Changer ce sol ingrat en un terrain fertile;
Et, pour planter le cep sur ces coteaux vaincus,
Que Mars prête en riant ses foudres à Bacchus!
De ces apprêts guerriers la montagne s'étonne :
Le feu court dans ses flancs; ils s'ouvrent, le ciel tonne,
Et des rocs déchirés avec un long fracas
Les débris dispersés s'envolent en éclats.

Le pampre verdoyant aussitôt les remplace,
Et rit aux mêmes lieux que hérissait leur masse.
Bientôt un doux nectar, par vos travaux acquis,
Vous semble encor plus doux sur un terrain conquis;
Vos amis avec vous partagent la conquête,
Et leur brillante orgie en célèbre la fête.

Ailleurs c'est un coteau dont le terrain mouvant,
Entraîné par les eaux, emporté par le vent,
N'offre à l'œil attristé qu'une stérile arène :
Eh bien! ces lieux encor vous paîront votre peine,
Si, d'un sol indigent fécond réparateur,
De son terrain nouveau votre art est créateur.
Ainsi cette île altière, ouvrage d'une autre île,
Ce rocher héroïque en hauts faits si fertile,
Qui voit fumer de loin le sommet de l'Etna,
Malte, emprunta son sol aux campagnes d'Enna;
Ainsi loin d'elle encor la Sicile est féconde.
La terre de Cérès, en voyageant sur l'onde,
Vint couvrir ces rochers; et leur maigre terrain,
Qui suffisait à peine à l'humble romarin,
Vit naître à force d'art, sur sa côte brûlante,
Le melon savoureux, la figue succulente,

Et ces raisins ambrés qui parfument les airs,
Et l'arbre aux pommes d'or, aux rameaux toujours verts :
Les lauriers seuls semblaient y croître sans culture ;
Thétys avec plaisir réfléchit leur verdure ;
Et ce roc, par l'été dévoré si long-temps,
Eut enfin son automne et connut le printemps[15].

Imitez, s'il se peut, cette heureuse industrie.
Le terrain qu'a perdu cette côte appauvrie,
Reprenez-le aux vallons ; que la fécondité
Vienne couvrir des rocs la triste nudité.
Mais quand l'onde et les vents vont lui livrer la guerre,
Que partout d'humbles murs soutiennent cette terre
O riant Gemenos ! ô vallon fortuné[16] !
Tel j'ai vu ton coteau de pampres couronné,
Que la figue chérit, que l'olive idolâtre,
Étendre en verts gradins son riche amphithéâtre,
Et la terre, par l'homme apportée à grands frais,
D'un sol enfant de l'art étaler les bienfaits.
Lieu charmant ! trop heureux qui dans ta belle plaine,
Où l'hiver indulgent attiédit son haleine,
Au sein d'un doux abri peut, sous ton ciel vermeil,
Avec tes orangers partager ton soleil,

Respirer leurs parfums, et, comme leur verdure,
Même au sein des frimas défier la froidure!

Toutefois le bel art que célèbrent mes chants
Ne borne point sa gloire à féconder les champs;
Il sait, pour employer leurs richesses fécondes,
Mettre à profit les vents et les feux et les ondes,
Domter et façonner et le fer et l'airain,
Transformer en tissus et la laine et le lin.
Loin de ces verts coteaux, de ces humbles campagnes,
Venez donc, suivez-moi vers ces âpres montagnes,
Formidables déserts d'où tombent les torrens,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents.

Monts où j'ai tant rêvé, pour qui, dans mon ivresse,
Des plus rians vallons j'oubliais la mollesse,
Ne pourrai-je encor voir vos rocs majestueux,
Entendre de vos flots le cours tumultueux?
Oh! qui m'enfoncera sous vos portiques sombres,
Dans vos sentiers noircis d'impénétrables ombres?

Mais ce n'est plus le temps: autrefois des beaux-arts,
Sur ces monts, sur ces rocs, j'appelais les regards:

C'est au cultivateur qu'aujourd'hui je m'adresse;
J'invoque le besoin, le travail et l'adresse;
Je leur dis : Voyez-vous bondir ces flots errans ?
Courez, emparez-vous de ces fougueux torrens;
Guidez dans des canaux leur onde apprivoisée;
Que, tantôt réunie et tantôt divisée,
Elle tourne la roue, élève les marteaux,
Et dévide la soie, ou domte les métaux.
Là, docile ouvrier, le fier torrent façonne
Les toisons de Palès, les sabres de Bellone :
Là, plus prompt que l'éclair, le flot lance les mâts
Destinés à voguer vers de lointains climats;
Là pour l'art des Didot Annonay voit paraître
Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être [7].
Tout vit; j'entends partout retentir les échos
Du bruit des ateliers, des forges, et des flots;
Les rocs sont subjugués; l'homme est grand, l'art sublime;
La montagne s'égaie, et le désert s'anime.

Sachez aussi comment des fleuves, des ruisseaux,
On peut mettre à profit les salutaires eaux;
Et Pomone et Palès, et Flore et les Dryades,
Doivent leurs doux trésors à l'urne des Naïades,

Surtout dans les climats où l'ardente saison
Jusque dans sa racine attaque le gazon,
Et laisse à peine au sein de la terre embrasée
Tomber d'un ciel avare une faible rosée.

Non loin est un ruisseau; mais de ce mont jaloux
Le rempart ennemi le sépare de vous :
Eh bien! osez tenter une grande conquête :
Venez, de vos sapeurs déjà l'armée est prête;
Sous leurs coups redoublés le mont cède en croulant.
La brouette aux longs bras, qui gémit en roulant,
Qui, partout se frayant un facile passage,
Sur son unique roue agilement voyage,
S'emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
Des débris entassés transporte au loin le poids.
Enfin le mont succombe, il s'ouvre, et sous sa voûte
Ouvre au ruisseau joyeux une facile route.
La Naïade s'étonne, et, dans son lit nouveau,
A ses brillans destins abandonne son eau.
Il vient, il se partage en fertiles rigoles;
Ses limpides filets sont autant de Pactoles;
Sur son passage heureux tout renaît, tout verdit :
De ses états nouveaux son onde s'applaudit,

Et, source de fraîcheur, d'abondance, et de gloire,
Vous paie en peu de temps les frais de la victoire[18].

Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent tour à tour[19].
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes.
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,
Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet, l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.
Lieux charmans où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage!
Tant l'art a de pouvoir! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux!

Ne pouvez-vous encor de ses terres fangeuses

Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avait jamais vus ?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux :
Changez en long canal ces flots capricieux;
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles :
Aux cantons étrangers ils portent vos trésors;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent,
Et l'air, l'onde et la terre, en bénissent l'auteur.

Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique [20],
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux;
Non l'Égypte et son lac, le Nil et ses merveilles,
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles :
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts

Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux,
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant Élysée,
Des vergers pleins de fruits et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante;
Mais d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art aplanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots de chute en chute apprennent à descendre;
Puis, traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés:
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes!

Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs:
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art; et l'antiquité même

En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit[21].

Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînait les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Roulait l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportait les hameaux, dépeuplait les cités,
Et changeait en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive et veut domter sa rage :
Dans les flots écumans il se jette à la nage,
Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure :
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds,
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils dAlcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne,
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,
Se relève en fureur, et lui dit : Téméraire!
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère?
Et ne savais-tu pas qu'en son berceau fameux

Des serpens étouffés furent ses premiers jeux ?
Étonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire;
Il fond sur son vainqueur : ce n'est plus un serpent
En replis onduleux sur le sable rampant;
C'est un taureau superbe au front large et sauvage;
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule sans effroi voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards et s'en fait un trophée.
Aussitôt les Sylvains, les Nymphes de ces bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes,
Et dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.

Heureuse fiction, aimable allégorie,

Du peintre et du poëte également chérie!
Eh! qui dans ce serpent, dans ces plis sinueux,
Ne voit des flots errans les détours tortueux
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde;
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,
Marque la récompense, et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.

Ce travail vous étonne? Eh! voyez le Batave
Donner un frein puissant à l'Océan esclave.
Là le chêne, en son sein fixé profondément,
Présente une barrière au fougueux élément;
S'il n'a plus ces rameaux et ces pompeux feuillages
Qui paraient le printemps et bravaient les orages,
Sa tige dans les mers soutient d'autres assauts,
Et brise fièrement la colère des eaux.
Là d'un long mur de joncs l'ondoyante souplesse,
Puissante par leur art, forte par sa faiblesse,
Sur le bord qu'il menace attend le flot grondaut,

Trompe sa violence, et résiste en cédant.
De là, ce sol conquis et ces plaines fécondes
Que la terre étonnée a vus sortir des ondes,
Ces champs pleins de troupeaux, ces prés enfans de l'art.
Le long des flots bruyans qui battent ce rempart
Le voyageur, surpris, au-dessus de sa tête
Entend gronder la vague et mugir la tempête,
Et dans ce sol heureux, à force de tourment,
La nature est tout art, l'art tout enchantement.

Vous ne pouvez sans doute offrir ces grands spectacles;
Mais votre art plus borné peut avoir ses miracles:
Donnez-lui donc l'essor; sachez par vos travaux
Vaincre ou mettre à profit le cours puissant des eaux.
Tantôt à votre sol l'onde livrant la guerre
Mord en secret ses bords et dévore sa terre;
Tantôt par son penchant le courant entraîné
Vous livre, en s'éloignant, son lit abandonné;
Ailleurs d'un champ qu'il ronge emportant les ruines,
Ses flots officieux vous cèdent leurs rapines.
Recevez leurs présens, et, protégeant leurs bords,
De l'onde usurpatrice arrêtez les efforts;
Et gouvernant son cours rebelle ou volontaire,

Traitez-le comme esclave ou comme tributaire.

Souvent même, dit-on, tout un frêle terrain
De sa base d'argile est détaché soudain,
Glisse, vogue sur l'onde, et vers d'autres rivages
D'un voisin étonné va joindre l'héritage.
Le nouveau possesseur, qu'enrichissent ces eaux,
Contemple à son réveil ses domaines nouveaux,
Tandis qu'à l'autre bord ses déplorables maîtres
Ont vu s'enfuir loin d'eux les champs de leurs ancêtres.

Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Égérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Écosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles,
Son père possédait un modique terrain
Élevé sur les eaux et flottant sur leur sein :
Telle, comme une fleur jetée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asile de Latone et le berceau des dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, de racines sauvages,
De mousses, de rameaux enlacés par les âges,

Se forma lentement; des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris;
Et les caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avaient accru sa terre;
Autour d'elles flottaient des saules, des roseaux.
Là n'étaient point nourris de superbes troupeaux,
La génisse féconde et la brebis bêlante;
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,
Sous les lois d'Égérie erraient seuls en ce lieu:
C'était peu; mais le pauvre est riche de si peu!
Souvent en l'embrassant son respectable père
Lui disait: O ma fille, image de ta mère!
Mon cœur se l'est promis, cette île que tu voi,
C'est ta dot; ces chevreaux et ce pré sont à toi.

Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon depuis long-temps adorait Égérie:
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eût déjà fait choix d'un autre époux!
Toutefois de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager était ingénieuse;
Le lac plus d'une fois sur ses flots complaisans
Du rivage opposé leur porta les présens,

Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère;
Souvent l'heureux Dolon, sur sa barque légère,
Visitait l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout temps sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'était point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette;
Un charme encor plus doux y fixait ces amans:
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantemens;
Fallait-il se quitter? condamnés à l'absence,
En perdant le plaisir ils gardaient l'espérance.

Enfin le tendre Amour, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort comme il unit leur cœur.
Parmi les déités que révèrent ces ondes
Doris fut la plus belle; en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor;
Sous les flots azurés brillaient ses tresses d'or;
L'eau s'enorgueillissait d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuraient autour d'elle;
Les nymphes l'admiraient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissait le son,
Et jamais chez Thétys nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde caressante.

Éole l'adorait, et son fougueux amour
Vainement l'appelait dans sa bruyante cour;
La nymphe refusait les farouches hommages
D'un dieu dont les soupirs ressemblent aux orages:
L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.

L'Amour vole à ce dieu par lui-même enflammé:
Éole, écoute-moi, lui dit-il. Égérie
Du sensible Dolon dès long-temps est chérie;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant:
Seconde mes désirs pour ce couple charmant;
Que l'île d'Égérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, aborde, et s'arrête;
Qu'alors tous deux unis, ils se donnent leur foi:
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi;
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turbulente,
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charmante;
Écarte de ses bords l'aquilon furieux,
Et que les seuls zéphirs soupirent dans ces lieux:
L'Amour le veut ainsi. Le dieu parle et s'envole.

L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur d'Éole.
Pour hâter un bonheur de qui dépend le sien

Il veut de ces amans former l'heureux lien.
Un jour (l'île ce jour ne les vit point ensemble)
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble ;
Les flots tumultueux rugissent à l'entour :
Rien n'égale un orage excité par l'amour.
L'île cède : Égérie est en pleurs sur la rive ;
Elle rappelle en vain son île fugitive,
Hélas ! et son amour, injuste un seul moment,
Craint, en perdant sa dot, de perdre son amant.
Fille aimable, bannis une crainte importune !
L'aveugle amour est cher à l'aveugle fortune,
Et tous deux de ton île ils dirigent le cours.
Le terrain vagabond, après de longs détours,
Se rapproche des lieux où, seul sur le rivage,
Dolon, triste et pensif, entend gronder l'orage.
Il regarde, il s'étonne ; il observe long-temps
Cette île voyageuse et ces arbres flottans,
Quand soudain à ses yeux, quelle surprise extrême !
La terre, en approchant, montre l'île qu'il aime.
Il tremble : il craint pour elle une vague, un écueil ;
Il la suit sur les eaux, il la conduit de l'œil.
L'île long-temps encor flotte au gré de l'orage ;
La vague enfin la pousse et l'applique au rivage.

Dolon court, Dolon vole : il parcourt ces beaux lieux
Si chéris de son cœur, si connus à ses yeux ;
Il cherche le bosquet, il cherche la cabane
Où leurs discrets amours fuyaient un œil profane ;
Les flots impétueux auront-ils respecté
Les fleurs qu'elle arrosait, l'arbre qu'elle a planté ?
Trouvera-t-il encor sur l'écorce légère
De leurs chiffres unis le tendre caractère ?
Tout l'émeut, tout occupe et son âme et ses yeux ;
D'un cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,
Un tendre ami parcourt l'air, les traits, le visage
D'un ami que les flots jetèrent au rivage.

Le calme sur les eaux à peine a reparu,
Dolon retourne aux lieux d'où l'île a disparu,
Va trouver ses amis, les console, les mène
Au rivage où leur île est jointe à son domaine.
Le changement d'abord la déguise à leurs vœux ;
Mais d'Égérie à peine elle a frappé les yeux :
Ah ! la voilà, dit-elle. Oui, la voilà, s'écrie
Le sensible Dolon, ton île tant chérie !
Viens ; nous pourrons encore, à l'ombre de ces bois,
Entrelacer nos noms et marier nos voix :

N'accuse point le sort, n'accuse point l'orage;
Puisqu'il sert mon amour, je bénis son naufrage;
Un dieu, sans doute, un dieu propice aux tendres cœurs
Sur la vague orageuse a guidé ses erreurs,
Vers ce rivage ami les dieux l'ont amenée:
Qu'ainsi puisse nous joindre un heureux hyménée!
Il dit: la mère pleure et le père consent,
Et la belle Égérie accepte en rougissant.
Et cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première:
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
Le bonheur un asile, et l'amour sa Délos.

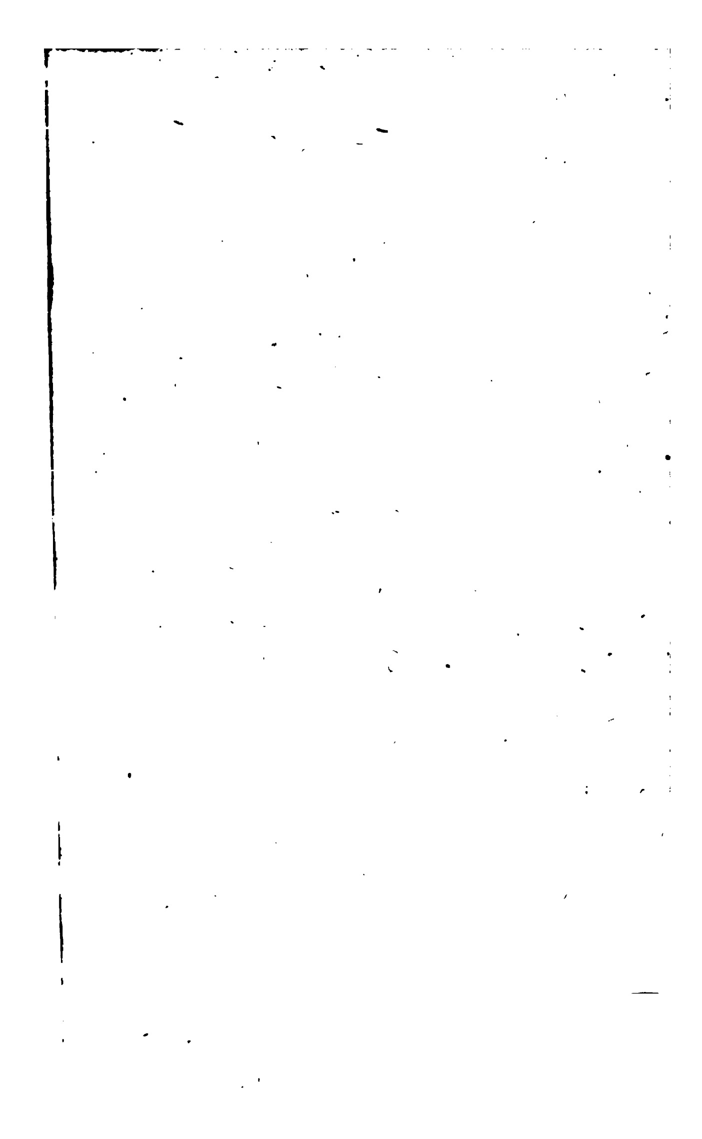
FIN DU SECOND CHANT.

L'HOMME DES CHAMPS.

TROISIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Le Naturaliste. — L'art de voir la campagne et les phénomènes de la nature avec des yeux observateurs. — L'importance de l'étude de la nature. — La grandeur de la nature, soit dans les révolutions du globe, soit dans l'action continue qu'elle exerce. — Divers phénomènes. — Récit de la destruction de Pleurs. — Désastre d'Herculanum. — Buffon. — Volcans de l'Auvergne. — Le grain de sable. — La mer. — Les eaux thermales, leur utilité, leurs plaisirs. — Charme attaché à la contemplation des diverses scènes de la nature et à la recherche de leurs causes. — Montagnes. — Avalanches. — Beaux sites. — Excursions botaniques. — Bernard Jussieu. — L'étude des animaux. — Ce charme se perpétue et s'augmente par la formation et la jouissance de cabinets d'histoire naturelle. — Description des principales divisions d'un cabinet. — Souvenir à Raton, chatte de l'auteur.





Pour tenter ſon ſavoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le ſage l'apperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plan ſon débris emprunté.

Chant III

L'HOMME DES CHAMPS.

TROISIÈME CHANT.

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchans,
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs!
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des desseins du grand Être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes :
Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage accourt la sève errante;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs :
Étranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille;
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,

Sait goûter dans les champs une volupté pure :
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.

Vous donc, quand des travaux ou des soins importans
Du bonheur domestique ont rempli les instans,
Cherchez autour de vous de riches connoissances
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connaître ses sujets :
Observez les trésors que la nature assemble.
Venez; marchons, voyons, et jouissons ensemble.

Dans ces aspects divers que de variété!
Là tout est élégance, harmonie, et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure,
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux,
Et des antres rians l'abri voluptueux;
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses;
Un sable infructueux aux vents abandonné;
Des rebelles torrens le cours désordonné;
La ronce, la bruyère, et la mousse sauvage,

Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux ; des fléaux, des bienfaits!
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie :
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.

Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer
Et les eaux de la terre et les torrens de l'air;
Où s'élevaient des monts étendit des campagnes;
Où furent des vallons éleva des montagnes;
Joignit deux continens dans les mêmes tombeaux;
Du globe déchiré dispersa les lambeaux;
Lança l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs alimens des volcans enflammés [1],
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.

Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,

Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesans, les autres plus légers;
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent,
Quelque temps suspendus les autres surnagèrent;
De là, précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour :
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux,
Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères [2]
Que des fleuves, des lacs, et des mers en courroux,
Le roulement affreux apporta parmi nous :
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes;
Souvent deux minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux [3];
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,

Le sage ne voit plus que des effets constans,
Le cours de la nature et la marche du temps.

Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village;
D'un désastre fameux tout annonce l'image :
Quels malheurs l'ont produit? avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposait les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement :
Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins; et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs, et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines;
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'ermite du lieu, sur un décombre assis,
En fait aux voyageurs d'effroyables récits[4].

Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux

Forma de nouveaux lacs et des courans nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre?
L'olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue:
L'œil s'afflige à l'aspect de ses rochers hideux.

Poursuivons, descendons de ces sauvages lieux;
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance
Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,
S'altère en descendant des montagnes aux plaines;
De nuance en nuance et de veines en veines
L'observateur le suit d'un regard curieux [5].

Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux;
Terrible il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête, et la foudre;
Balaye, en se jouant, et forêt et cité;
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté;

Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre, et l'onde :
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs, et sans verdure,
Pleure en habit de deuil sa riante parure.

Non moins impétueux et non moins dévorans
Les feux ont leur tempête et l'Etna ses torrens.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs vomit des flots bouillans :
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes
Dans le volcan de l'âme incessamment brûlantes,
Et qui, sortant soudain de l'abîme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs!
Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondait un volcan : ses feux sont assoupis;
Flore y donne des fleurs et Cérès des épis;
Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface,
Mais la pente opposée en garde encor la trace :

C'est ici que la lave en longs torrens coula;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se refroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari!
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri!
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques,
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces gymnases du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités;
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre:
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or;
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire;

L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin [6].

Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages [7],
Éleva sept fanaux sur l'océan des âges,
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changemens divers!
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde :
Des bosquets de Monbar Buffon jugeait le monde;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et, tel qu'un souverain,
De loin, et sur la foi d'une vaine peinture,
Par ses ambassadeurs courtisa la nature [8].

O ma chère patrie! ô champs délicieux,
Où les fastes du temps frappent partout les yeux!
Oh! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne
Trois âges de volcans que distinguent entre eux
Leurs aspects, leurs courans, leurs foyers sulfureux!
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes;

L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrens,
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errans
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre âme est repoussée,
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.

Mais, sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris :
Quel riche monument! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire!
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé;
Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans ses profonds abîmes
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,

Le reprit, le rendit : ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents, et les flots, et l'orage :
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fût un roc, ce roc n'est plus qu'un grain ;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre, et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde 9.

Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,
Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes !

O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect !
De quelle impression tu frappas mon enfance !
Mais alors je ne vis que ton espace immense :
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor !
Là le génie humain prit son plus noble essor ;
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle à son aspect vos pensers sont profonds :
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,

Leur or, leurs bataillons, et leurs flottes entières;
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux [10],
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux [11].
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil [12]:
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ses courans, ces reflux, ces grands événemens
Qui de l'axe incliné suivent les mouvemens;
Tous ces volcans éteints qui du sein de la terre
Jadis allaient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps sur les ondes pendans,
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondans,

Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Échanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissaient les troupeaux,
Ainsi roulent des chars où voguaient des vaisseaux;
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.

Après les vastes mers et leurs mouvans tableaux
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades
De qui les vers usés ont vieilli leurs Naïades,
Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares, ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errans en longs détours,
D'angles creux ou saillans chacun marque son cours.

Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines

Qui de nos corps souffrans adoucissent les peines?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle;
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards écloppés, un jeune essaim de fous;
Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre:
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs;
Le guerrier de sa plaie adoucir les douleurs;
Le gourmand de sa table expier les délices:
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices;
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais surtout être plaints,
Le matin voit errer l'essaim mélancolique;
Le soir le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers:
On croit voir l'Élysée au milieu des enfers.

Mais, laissant là la foule et ses bruyantes scènes,
Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux

Ensemble remontons au lieu de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects! quels tableaux romantiques!
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts :
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre;
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants;
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchans:
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel Créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde :
Vous distinguez ces monts, lents ouvrages de l'onde;
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs nés avec l'univers;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale,
Du hasard et du temps travail mystérieux :
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendans l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,

Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste, et le marbre veiné;
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure;
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme, et la nature :
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau;
Là s'élance en grondant la cascade écumante;
Là le zéphir caresse ou l'aquilon tourmente;
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers;
Ici de frais vallons, une terre féconde;
Là des rocs décharnés, vieux ossemens du monde;
A leur pied le printemps, sur leurs fronts les hivers.
Salut, pompeux Jura [13], terrible Montauverts [14],
De neiges, de glaçons entassemens énormes,
Du temple des frimas colonnades informes,
Prismes éblouissans, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,

Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour.
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.

Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimas
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas!
Souvent un grand effet naît d'une faible cause;
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige; à ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau;
La neige aut[illegible]idement s'amasse;
De moment en mom[illegible]augmente sa masse :
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abîme :
Les hameaux sont détruits et les bois emportés;

On cherche en vain la place où furent les ci[illegible]s,
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès suivis d'excès nouveaux
D'un état par degrés ont préparé les maux,
De malheur en malheur sa chute se consomme :
Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome!
O France, ô ma patrie! ô séjour de douleurs [15]!
Mes yeux à ces pensers se sont mouillés de pleurs.

Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages?
Eh bien! redescendez dans ces frais paysages;
Là le long des vallons, au bord des clairs ruisseaux,
De fertiles vergers, d'aimables arbrisseaux,
Et des arbres pompeux, et des fleurs odorantes,
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donne[illegible]ps!
Observez leurs couleurs, leurs formes, leurs penchans,
Leurs amours, leurs hymens, la greffe et ses prodiges;
Comment, des sauvageons civilisant les tiges,
L'art corrige leurs fruits, leur prête des rameaux,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux;
Comment, dans les canaux où sa course s'achève,

Dans ses balancemens monte et descend la sève[16];
Comment le suc enfin de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit, et la fleur.

Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connaissez les mystères[17],
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires[18]:
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté;
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,
Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.

Et voulez-vous encore embellir le voyage?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage;
La peine est plus légère et le plaisir plus doux:
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accens du cor et le bruit des fanfares

Épouvantent de loin les hôtes des forêts ;
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais ;
Oiseaux, ne craignez rien : ces chasses innocentes
Ont pour objets les fleurs, les arbres, et les plantes ;
Et des prés et des bois, et des champs et des monts,
Le porte-feuille avide attend déjà les dons.
On part : l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête ; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux :
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice ;
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plan son débris emprunté [19].
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale ;
Étamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux :
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance ;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,

Dont le sol, le climat, et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps désirée;
La pervenche, grand Dieu! la pervenche! Soudain
Il la couve des yeux, il y porte la main,
Saisit sa douce proie : avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse.

Mais le besoin commande : un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas :
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades :
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon;
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise [20],
Voilà leurs simples mets : grâce à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots [21].
On fête, on chante Flore et l'antique Cybèle,
Éternellement jeune, éternellement belle :
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,

Par la mode introduits, par la mode emportés;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle, et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève, on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes [22].

Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme, et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connaître :
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre;
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre;
Ceux dont l'essaim léger perche sur des rameaux,
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sous la terre;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre;
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés si fins, si délicats,
Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante

Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.

C'est peu; pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau :
Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble;
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde.

Mais plutôt réprimez de trop vastes projets;
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets
Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène :
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux
Les terres et les sels, le soufre, le bitume;
La pyrite, cachant le feu qui la consume;
Les métaux colorés et les brillans cristaux,
Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux :
L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre [23],
Et les bois que les eaux ont transformés en pierre [24],

Soit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leurs corps;
Enfin tous ces objets, combinaison féconde
De la flamme, de l'air, de la terre, et de l'onde.

D'un œil plus curieux et plus avide encor
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées;
Le lichen parasite, aux chênes attaché [25],
Le puissant agaric, qui du sang épanché [26]
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou pétillant recueille l'étincelle
Le nénuphar, ami de l'humide séjour [27],
Destructeur des plaisirs et poison de l'amour,
Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses [28],
De deux règnes rivaux races miraculeuses.

Dans le monde vivant même variété:
Le contraste surtout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe, et le léger chevreuil,

Et la lente tortue, et le vif écureuil;
L'animal recouvert de son épaisse croûte[29],
Celui dont la coquille est arrondie en voûte[30];
L'écaille du serpent, et celle du poisson,
Le poil uni du rat, les dards du hérisson;
Le nautile, sur l'eau dirigeant sa gondole[31];
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole;
Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme, et l'autre de sa voix;
Les peuples casaniers, les races vagabondes;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes[32];
Et les oiseaux rameurs[33], et les poissons ailés[34].

Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous, le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volans ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.

Là je place le ver, la nymphe, la chenille;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille;
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange et les hôtes des fleurs,

Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile [35],
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein [36].
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit [37], et la mouche qui file [38];
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau [39],
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau [40]
L'insecte dont un an borne la destinée [41];
Celui qui naît, jouit, et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'intans perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races, sans fin, sans fin se renouvellent,
Insectes, paraissez, vos cartons vous appellent;
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillans, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes [42],
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés [43],
Les uns semés sur vous en brillans microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes;
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,

Armes de vos combats, instrumens de vos arts [44],
Et les filets prudens de ces longues antennes
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours [45],
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidaient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnaient le danger, la charge, et la victoire;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux [46],
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde.

Tel est le triple empire à vos ordres soumis;
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout : une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme, et déjà votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active,

L'imagination n'y reste point oisive;
Et quand par les frimas vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.

Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien de souvenirs l'illusion secrète
Des campagnes pour vous embellit le tableau!
Là votre œil découvrit un insecte nouveau;
Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus, ou d'un beau coquillage:
Là sortit de la mine un riche échantillon;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon
Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide.
Vous marchez; vos trésors, vos plaisirs sont partout

Cependant arrangez ces trésors avec goût;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside;
Qu'à vos compartimens avec grâce préside

La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Surtout des animaux consultez l'habitude;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard : que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor;
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine alongée, à la taille fluette;
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard;
Que la nature enfin soit partout embellie,
Et même après la mort y ressemble à la vie 47.

Laissez aux cabinets des villes et des rois
Ces corps où la nature a violé ses lois,
Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête,
La momie à la mort disputant sa conquête,
Et ces os de géant, et l'avorton hideux
Que l'être et le néant réclamèrent tous deux 48.
Mais si quelque oiseau cher, un chien, ami fidèle,
A distrait vos chagrins, vous a marqué son zèle,
Au lieu de lui donner les honneurs du cercueil
Qui dégradent la tombe et profanent le deuil,

Faites-en dans ces lieux la simple apothéose,
Que dans votre Élysée avec grâce il repose;
C'est là qu'on peut le voir : c'est là que tu vivrais,
O toi, dont La Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton! qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat et du chien la tendresse;
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé :
Là je voudrais te voir telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Dubartas[49] ou Voltaire;
Ou telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment par mille bonds divers
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

L'HOMME DES CHAMPS.

QUATRIÈME CHANT.

ARGUMENT.

Le Paysagiste, ou l'art de chanter des plaisirs champêtres. — Bonheur de celui qui peint la vie champêtre. — Préceptes sur l'art de la peindre. — Exemple dans Horace. — Les préceptes réduits en exemples dans les principaux phénomènes de la nature, et ses richesses dépeintes dans une suite de tableaux. Le peintre de la nature doit animer son tableau en y plaçant l'homme, ou l'égayer par des animaux; mais les animaux doivent conserver leurs mœurs : dans Homère le chien d'Ulysse meurt à ses pieds en retrouvant son maître. — Autres exemples tirés de Virgile et de Lucrèce. — Il doit prêter une âme à tous les objets de la nature, ajouter au charme de la réalité celui des affections morales. (Le retour du poëte dans son lieu natal.) — Il doit l'animer par les contrastes. (J.-J. Rousseau à Paris, et regrets du poëte d'être éloigné des champs.) — Être vrai dans les portraits (exemples divers d'harmonie imitative); et entremêler les leçons de tableaux vrais. — Mais le précepte le plus fécond du beau et du grand est l'étude de Virgile. — Apostrophe à ce grand poëte.



.....Les fuivant fous le criftal de l'eau,
Un Faune du feuillage entr'ouvre le rideau.

Chant IV.

L'HOMME DES CHAMPS.

QUATRIÈME CHANT.

Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde [1]
D'intéressans tableaux sont la source féconde :
Oui, toujours je revois avec un plaisir pur
Dans l'azur de ces lacs briller ce ciel d'azur,
Ces fleuves s'épancher en nappes transparentes,
Ces gazons serpenter le long des eaux errantes,
Se noircir ces forêts et jaunir les moissons,
En de rians bassins s'enfoncer ces vallons,
Les monts porter les cieux sur leurs têtes hautaines,
Et s'étendre à leur pied l'immensité des plaines;
Tandis que, colorant tous ces tableaux divers,
Le soleil marche en pompe autour de l'univers.
Heureux qui, contemplant cette scène imposante,
Jouit de ses beautés! plus heureux qui les chante!
Pour lui tout s'embellit; il rassemble à son choix
Les agrémens épars et des champs et des bois,
Et dans ses vers brillans, rivaux de la nature,
Ainsi que des objets jouit de leur peinture.

Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux!
Insipides rimeurs, n'avez-vous pas encore
Épuisé, dites-moi, tous les parfums de Flore?
Entendrai-je toujours les bonds de vos troupeaux?
Faut-il toujours dormir au bruit de vos ruisseaux?
Zéphir n'est-il point las de caresser la rose,
De ses jeunes boutons depuis long-temps éclose?
Et l'écho de vos vers ne peut-il une fois
Laisser dormir en paix les échos de nos bois?
Peut-on être si pauvre en chantant la nature?
Oh! que plus varié, moins vague en sa peinture,
Horace nous décrit en vers délicieux
Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
Ensemble mariant leurs rameaux frais et sombres,
Et prêtant au buveur l'hospice de leurs ombres;
Tandis qu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
Fuit, roule, et de son lit abrége les détours [a]!
La nature en ses vers semble toujours nouvelle,
Et vos vers en naissant sont déjà vieux comme elle.

Ah! c'est que pour les peindre il faut aimer les champs;
Mais, hélas! insensible à leurs charmes touchans,

Des rimeurs citadins la muse peu champêtre
Les peint sans les aimer, souvent sans les connaître;
A peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau jour :
Aussi lisez leurs vers; on connaît à leur style
Dans ces peintres des champs les amis de la ville;
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots;
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale,
Ne peut point éclairer la rive orientale;
Le pourpre et le saphir forment ses vêtemens:
Répand-elle des fleurs? ce sont des diamans!
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose
Le teint de la jonquille et celui de la rose:
Ainsi, d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits;
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure.

Puisque la poésie est sœur de la peinture,
Écoutez de Zeuxis ces mots trop peu connus.
Un artiste novice osait peindre Vénus;
Ce n'étaient point ces traits et ces grâces touchantes,
D'un buste harmonieux les rondeurs élégantes,

Ces contours d'un beau sein, ces bras voluptueux;
Ce n'était point Vénus; son pinceau fastueux
Avait prodigué l'or, l'argent, les pierreries,
Et Cypris se perdait sous d'amples draperies.
Que fais-tu, malheureux? dit Zeuxis irrité;
Tu nous peins la richesse, et non pas la beauté!

Rimeur sans goût, ce mot vous regarde vous-même:
Je le répète, il faut peindre ce que l'on aime.
N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amans minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnæus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et la loupe à la main composent leurs tableaux:
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule,
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.

Vous, peignez plus en grand. Au retour du matin
Avez-vous quelquefois, du sommet des montagnes,
Embrassé d'un coup d'œil la scène des campagnes,
Les fleuves, les moissons, les vallons, les coteaux,

Les bois, les champs, les prés blanchis par les troupeaux,
Et, dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre,
De ces monts fugitifs le long amphithéâtre ?
Voilà votre modèle. Imitez dans vos vers
Ces masses de beautés et ces groupes divers.

Je sais qu'un peintre adroit du fond d'un paysage
De quelque objet saillant peut détacher l'image :
Mais ne choisissez point ces objets au hasard ;
Pour la belle nature épuisez tout votre art :
Cependant laissez croire à la foule grossière
Que la belle nature est toujours régulière ;
Ces arbres arrondis, droits, et majestueux,
Peignez-les, j'y consens ; mais ce tronc tortueux,
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Étend ses bras pendans sur des rochers déserts,
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers :
Jusque dans ses horreurs la nature intéresse.

Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers ! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.

Tantôt dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et, des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure, et les fleurs :
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire ;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire,
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accens divers de ta brillante voix :
Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrens écumeux battent tes flancs ; l'éclair
Sort de tes yeux ; ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

Oh ! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté ?
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes,
Depuis ces bois pompeux, dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés ?

Quelquefois, oubliant nos simples paysages,

Cherchez sous d'autres cieux de plus grandes images :
Passez les mers ; volez aux lieux où le soleil
Donne aux quatre saisons un plus riche appareil ;
Sous le ciel éclatant de cette ardente zone
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,
Qui, fiers enfans des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Épuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde,
Baignent d'oiseaux brillans un innombrable essaim,
De masses de verdure enrichissent leur sein ;
Tantôt, se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement, et marchent en silence ;
Tantôt avec fracas précipitent leurs flots,
De leurs mugissemens fatiguent les échos,
Et semblent, à leurs poids, à leur bruyant tonnerre,
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre :
Peignez de ces beaux lieux les oiseaux et les fleurs,
Où le ciel prodigua le luxe des couleurs ;
De ces vastes forêts l'immensité profonde,
Noires comme la nuit, vieilles comme le monde ;
Ces bois indépendans, ces champs abandonnés ;
Ces vergers, du hasard enfans désordonnés ;

Ces troupeaux sans pasteurs, ces moissons sans culture;
Enfin cette imposante et sublime nature
Près de qui l'Apennin n'est qu'un humble coteau,
Nos forêts des buissons, le Danube un ruisseau.

Tantôt de ces beaux lieux, de ces plaines fécondes,
Portez-nous dans les champs sans verdure, sans ondes,
D'où s'exile la vie et la fécondité :
Peignez-nous, dans leur triste et morne aridité,
Des sables africains l'espace solitaire,
Qu'un limpide ruisseau jamais ne désaltère :
Que l'ardeur du climat, la soif de ces déserts
Embrase vos tableaux et brûle dans vos vers;
Que l'hydre épouvantable à longs plis les sillonne;
Que, gonflé du poison dont tout son sang bouillonne,
L'affreux dragon s'y dresse, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil :
Livrez à l'ouragan cette arène mouvante;
Que le tigre et l'hyène y portent l'épouvante,
Et que du fier lion la rugissante voix
Proclame le courroux du monarque des bois.

Tantôt vous nous portez aux limites du monde,

Où l'hiver tient sa cour, où l'aquilon qui gronde
Sans cesse fait partir de son trône orageux
Et le givre piquant et les flocons neigeux,
Et des frimas durcis les balles bondissantes,
Sur la terre sonore au loin retentissantes.
Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux,
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté sauvage :
Du palais des frimas présentez-nous l'image;
Ces prismes colorés, ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,
Brise des traits du jour les flèches transparentes,
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux,
D'une écorce de glace entoure les roseaux,
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en bloc d'azur leurs immobiles ondes;
Éblouissant désert, brillante immensité,
Où, sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.

Ainsi vous parcourez mille sites divers :

Mais bientôt, revenu dans des climats plus chers,
Plus doux dans leur été, plus doux dans leur froidure,
Et d'un ciel sans rigueur molle température,
Vous nous rendez nos prés, nos bois, nos arbrisseaux,
Les nids de nos buissons, le bruit de nos ruisseaux,
Nos fruits qu'un teint moins vif plus doucement colore,
Notre simple Palès, notre modeste Flore;
Et, pauvre de couleurs, mais riche de sa voix,
Le rossignol encore enchantera nos bois.

Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire :
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.
Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs,
Sur la scène des champs amenez des acteurs;
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du monde:
Les lieux les plus rians sans lui nous touchent peu;
C'est un temple désert qui demande son dieu;
Avec lui, mouvement, plaisir, gaîté, culture,
Tout renaît, tout revit : ainsi qu'à la nature
La présence de l'homme est nécessaire aux arts;
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,

Ces vallons de bergers, et ces eaux de baigneuses,
Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un Faune du feuillage entr'ouvre le rideau.

Tantôt, de la pitié prenant le doux langage,
Peignez en vers touchans les malheurs du village:
Montrez-nous l'ouragan et ses noirs tourbillons
De leur naissant espoir dépouillant les sillons;
Les torrens destructeurs, la grêle impitoyable,
Et ce fléau cruel, cent fois plus effroyable,
Qui désole les champs, dépeuple les hameaux,
Et tourmente à la fois l'homme et les animaux,
La corvée! A ce nom les cabanes gémissent [3],
Les fruits sont desséchés, les moissons se flétrissent.
Mais pourquoi ce concours, ces urnes, ces billets?
Ah! Mars vient demander des soldats à Cérès.
Dans le cirque fatal le village s'assemble:
Les noms sont agités; tout attend et tout tremble:
Chaque père en secret déjà se sent frémir;

Quelles sœurs vont pleurer? quelles mères gémir?
Les noms sortent! soudain sur les fronts se déploie
D'un côté la douleur et de l'autre la joie;
Et tandis qu'un vieillard embrasse avec transport
Son fils, son tendre fils, favorisé du sort,
Le jeune infortuné que le destin condamne
A d'un dernier regard salué sa cabane:
Heureux si quelque jour il revient sous ses toits
Au foyer paternel raconter ses exploits!

Peignez-nous ces malheurs; mais des maux du village
Gardez de prolonger la déchirante image:
Et quand vous avez peint ces tableaux désolans,
Offrez vite, offrez-nous des tableaux consolans:
Présentez à nos yeux la douce bienfaisance
Dans son réduit secret surprenant l'indigence,
Prévenant ses besoins, corrigeant par ses dons
Et les rigueurs du ciel et l'oubli des saisons;
Ou des jeux villageois la scène variée,
Les noces du hameau, la jeune mariée,
Triste et gaie à la fois, et d'un air gracieux
Abandonnant sa main et détournant ses yeux.

Vous n'irez pas non plus, dans vos tableaux vulgaires,

Peindre toujours des champs les fêtes populaires,
Les noces de Colin, les danses sous l'ormeau :
Souvent le luxe même, au modeste hameau
Des champêtres plaisirs empruntant l'innocence,
Y donne un air riant à sa magnificence ;
Et souvent les ruisseaux, les bosquets, et les fleurs,
De la fête des grands ont fait tous les honneurs.
Ainsi quand, dérobant à l'ombre du mystère
Ses talens en secret cultivés par sa mère,
Pareille au doux rayon prélude d'un beau jour,
La belle Géorgine apparut à la cour,
Pour fêter son succès, d'une mère idolâtre
Le goût ne choisit pas la ville pour théâtre ;
Un jardin fut la scène, et des fleurs l'ornement ;
Le bosquet à des fleurs dut son luxe charmant ;
Les fleurs d'un temple agreste embrassaient les colonnes,
Serpentaient en festons, s'enlaçaient en couronnes :
Que dis-je ? tout prend part à ce triomphe heureux ;
Mars prête aux doux plaisirs ses fifres belliqueux ;
Le tambour retentit, les trompettes moins fières
Adoucissent le ton des fanfares guerrières :
Ici, la rame en main, de jeunes matelots
Du courant ombragé fendent gaîment les flots ;

Là, suspendue en l'air, la beauté se balance;
Là folâtrent les jeux, ailleurs s'ouvre la danse:
La belle Géorgine, à la tête des chœurs [4],
Est la rose liant une chaîne de fleurs;
Tout l'admire: sa mère elle-même s'étonne;
C'est Diane dansant sous les yeux de Latone.
Empressé de la joindre aux Nymphes de sa cour,
L'Hymen de loin la suit et la montre à l'Amour.
Mais enfin le soir vient, et sur son char d'ébène
La nuit de ce beau jour ferme à regret la scène;
Et des pas de la danse, et des tons du hautbois,
Déjà les derniers sons vont mourir dans les bois:
Tout part: mais d'un beau lieu, d'un beau jour, du bel âge,
Heureux, vous emportez l'attendrissante image;
Et l'homme, et ses plaisirs, ses fêtes, ses concerts,
De votre cœur ému vont passer dans vos vers.

Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patiens ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressans vient occuper la scène?

Ceux qui de Wouvermans exerçaient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animaient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette?
Ah! soyez peintre aussi : venez; à votre voix
Les hôtes de la plaine, et des monts, et des bois,
S'en vont donner la vie au plus froid paysage :
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil;
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté :
Plus loin, fier de sa race, et sûr de sa beauté,
S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux,
Tantôt, vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphir déploie,

Vole, et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie;
Ses pas dans vos accens retentissent encor [5].

Voulez-vous d'intérêt un plus riche trésor?
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines;
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs, et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi, dans sa prose divine
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leurs corps:
Buffon les peint; chacun de sa main immortelle
Du feu de Prométhée obtint une étincelle:
Le chien eut la tendresse et la fidélité;
Le bœuf la patience et la docilité;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère, et des mœurs, et des lois.
Mais que dis-je? Déjà l'auguste poésie
Avait donné l'exemple à la philosophie:
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,

Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poétiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques?
Ulysse est de retour; ô spectacle touchant!
Son chien le reconnaît, et meurt en le léchant.

Et toi, Virgile, et toi, trop éloquent Lucrèce,
Aux mœurs des animaux que votre art intéresse!
Avec le laboureur je détèle en pleurant
Le taureau qui gémit sur son frère expirant [6].
Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre;
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,
Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
Brûlant d'ambition, enflammés par la haine:
Tous deux, le front baissé, s'entrechoquent; tous deux,
De leur large fanon battant leur cou nerveux,
Mugissent de douleur, d'amour, et de vengeance:
Le vaste Olympe en gronde, et la foule en silence
Attend, intéressée à ces sanglans assauts,
A qui doit demeurer l'empire des troupeaux [7].

Voulez-vous un tableau d'un plus doux caractère?

Regardez la génisse, inconsolable mère :
Hélas! elle a perdu le fruit de ses amours!
De la noire forêt parcourant les détours,
Ses longs mugissemens en vain le redemandent;
A ses cris, que les monts, que les rochers lui rendent,
Lui seul ne répond point; l'ombre, les frais ruisseaux,
Roulant sur des cailloux leurs diligentes eaux,
La saussaie encor fraîche et de pluie arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée,
Rien ne la touche plus : elle va mille fois
Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois,
S'en éloigne plaintive, y revient éplorée,
Et s'en retourne enfin seule et désespérée [8] :
Quel cœur n'est point ému de ses tendres regrets!

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une âme imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,

Ces racines courir vers un sol plus ami :
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes ;
Donnez-leur donc l'essor : que le jeune bouton
Espère le zéphire et craigne l'aquilon ;
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore ;
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore ;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés,
Et si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie, à leurs biens, à leurs maux
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

Il est d'autres secrets : quelquefois à nos yeux
D'aimables souvenirs embellissent les lieux.
J'aime en vos vers ce riche et brillant paysage ;
Mais si vous ajoutez : « Là de mon premier âge
« Coulèrent les momens ; là je sentis s'ouvrir
« Mes yeux à la lumière et mon cœur au plaisir ; »
Alors vous réveillez un souvenir que j'aime ;

Alors mon cœur revole au moment où moi-même
J'ai revu les beaux lieux qui m'ont donné le jour.

O champs de la Limagne! ô fortuné séjour [9]!
Hélas! j'y revolais après vingt ans d'absence :
A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyaient rien; mon âme impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur :
Je le vis; je sentis une joie inconnue :
J'allais, j'errais; partout où je portais la vue
En foule s'élevaient des souvenirs charmans :
Voici l'arbre témoin de mes amusemens;
C'est ici que Zéphir de sa jalouse haleine
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait, et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblans,

La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
Souvent je m'écriais : Témoins de ma naissance,
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs?

Mais loin de mon sujet ce doux sujet m'entraîne.
Vous donc, peintres des champs, animez chaque scène;
Présentez-nous, au lieu d'un site inanimé,
Les lieux que l'on aima, ceux où l'on fut aimé;
D'autres fois, du contraste essayant la puissance,
Des asiles du vice à ceux de l'innocence
Opposez les tableaux terribles ou touchans,
Et des maux de la ville embellissez les champs.

Du haut de ces coteaux d'où Paris nous découvre
Ses temples, ses palais, ses dômes, et son Louvre,
Sur ces grands monumens arrêtant vos regards,
Là règnent, dites-vous, l'opulence et les arts;
Là le ciseau divin, la céleste harmonie,
Les écrits immortels où s'empreint le génie,
Amusent noblement la reine des cités.
Mais bientôt, oubliant ces trompeuses beautés,

Là règnent, direz-vous, l'orgueil et la bassesse,
Les maux de la misère et ceux de la richesse;
Là, sans cesse attirés des bouts de l'univers,
Fermentent à la fois tous les vices divers :
Là, sombre, et dédaignant les plaisirs légitimes,
Le dégoût mène au vice, et l'ennui veut des crimes;
Là le noir suicide, égarant la raison,
Aiguise le poignard et verse le poison :
Là règne des Laïs la cohorte effrénée,
Honte du celibat, fléau de l'hyménée;
Là, dans des murs infects, asiles dévorans,
La charité cruelle entasse les mourans:
Là des fripons gagés surveillent leurs complices [10],
Et le repos public est fondé sur des vices;
Là le pâle joueur, dans son antre infernal,
D'un bras désespéré lance le dé fatal.
Que d'enfans au berceau délaissés par leur mère!
Combien n'ont jamais vu le sourire d'un père!
Que de crimes cachés! que d'obscures douleurs!
Combien coule de sang! combien coulent de pleurs!
La nature en frémit. Mais bientôt vos images
Nous rendent les ruisseaux, les gazons, les ombrages:
Ce contraste puissant les embellit pour nous;

L'ombrage, les ruisseaux, les zéphirs sont plus doux;
Et le cœur, que flétrit ce séjour d'imposture,
Revient s'épanouir au sein de la nature.
Ainsi lorsque Rousseau, dans ses bosquets chéris,
Du bout de son allée apercevait Paris [11],
« De vices, de vertus effroyable mélange,
« Paris, ville de bruit, de fumée, et de fange;
« Trop heureux, disait-il, qui peut loin de tes murs
« Fuir tes brouillards infects et tes vices impurs! »
Et soudain, revenant dans ses routes chéries,
Il promenait en paix ses douces rêveries.

Hélas! pourquoi faut-il que celui dont les chants
Enseignent l'art d'orner et d'habiter les champs,
Ne puisse encor jouir des objets qu'il adore?
O champs! ô mes amis! quand vous verrai-je encore?
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil,
Et des bons vieux auteurs amusant mon réveil,
Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,
Tantôt laissant couler mes indolentes heures,
Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux [12]!

Vous, cependant, semez des figures sans nombre;

Mêlez le fort au doux et le riant au sombre :
Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton;
Ainsi que par les mots exprimez par le son :
Peignez en vers légers l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore :
Entend-on d'un torrent les ondes bouillonner?
Le vers tumultueux en roulant doit tonner;
Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine,
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne;
Mais si le daim léger bondit, vole, et fend l'air,
Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair [13] :
Ainsi de votre chant la marche cadencée
Imite l'action et note la pensée.

Mais, malgré ces travaux, trop heureux si toujours
Vous aviez à chanter les beaux lieux, les beaux jours!
Mais lorsque vous dictez des préceptes rustiques,
C'est là qu'il faut ouvrir vos trésors poétiques :
Un précepte est aride, il le faut embellir;
Ennuyeux, l'égayer; vulgaire, l'ennoblir.

Quelquefois, des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course; et, reprenant haleine,

Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère, en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image;
Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon
Le conducteur, lassé, touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labour champêtre :
Ainsi, par la douceur de vos digressions,
Faites boire l'oubli des austères leçons;
Puis suivez votre course un instant suspendue,
Et de votre sujet parcourez l'étendue.

Mais pourquoi ces conseils tracés si longuement?
Ah! pour toute leçon j'aurais dû seulement
Dire, Lisez Virgile : avec quelle harmonie
Aux rustiques travaux il instruit l'Ausonie!
De la scène des champs s'il m'offre le tableau,
Que ses pinceaux sont vrais! le limpide ruisseau
Où le berger pensif voit flotter son image,
Rend moins fidèlement les fleurs de son rivage;
S'il me peint les bergers, leurs amours, leurs concerts,
L'âge d'or tout entier respire dans ses vers.

Lisez Virgile : heureux qui sait goûter ses charmes !
Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes !
Lorsque sa voix si douce en des sons si touchans
S'écrie : Heureux vieillard, tu conserves tes champs !
Combien il m'intéresse à ce vieillard champêtre !
Ce verger qu'il planta, ce toit qui le vit naître,
J'y crois être avec lui ; le tendre tourtereau,
Et l'amoureux ramier roucoulant sous l'ormeau,
Sur la saussaie en fleur l'abeille qui bourdonne,
Les airs qu'au haut des monts le bûcheron fredonne,
Ces bois, ces frais ruisseaux ! Ah ! quel peintre eut jamais
De plus douces couleurs et des tableaux plus vrais ?
Mais qu'entends-je ? quels sons ! ah ! c'est Gallus qui chante ;
Il chante Lycoris, sa Lycoris absente :
Sa voix pour Lycoris conjure les frimas
D'émousser leurs glaçons sous ses pieds délicats.
Dieu du chant pastoral, ô Virgile, ô mon maître !
Quand je voulus chanter la nature champêtre,
Je l'observai ; j'errais avec des yeux ravis
Dans les bois, dans les prés : je te lus, et je vis
Que la nature et toi n'étaient qu'un. Ah ! pardonne
Si, fier de ramasser des fleurs de ta couronne,
J'essayai d'imiter tes tableaux ravissans !

Que ne puis-je les rendre ainsi que je les sens!
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et, s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices.

Mais, hélas! que nos temps, nos destins sont divers!
Sur l'autel de Cérès quand tu portas tes vers
La douce agriculture avait repris ses charmes,
Les beaux-arts renaissaient, Mars déposait ses armes,
Thémis rétablissait ses autels renversés,
Le pouvoir rassembloit ses faisceaux dispersés;
Et, réparant ses maux dans une paix profonde,
Rome enfin respirait sur le trône du monde :
Et nous, infortunés que proscrivent les dieux [14],
L'orageux avenir se noircit à nos yeux :
La France, malheureuse au milieu de sa gloire,
Mêle un cri de détresse à ses chants de victoire;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim;
Et quand le monde entier est ébranlé par elle,
Elle-même en ressent la secousse cruelle :
Auprès de son trophée on creuse son cercueil;
Ses succès sont un piége, et ses fêtes un deuil;
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,

De ma triste patrie achèvent la ruine.
Tel s'abîme un vaisseau battu des flots grondans,
Le vent siffle au dehors, le feu court au dedans.....
Où sont ses arts, ses ports, et ses îles fécondes?
Son sang a des deux mers décoloré les ondes;
Deux mondes à l'envi s'enivrent de fureurs.
Levant trop tard au ciel ses yeux mouillés de pleurs,
L'humanité tremblante à ses malheurs succombe;
L'enfance est sans berceau, la vieillesse sans tombe;
Le besoin frappe en vain au seuil de l'amitié,
Hélas! l'excès des maux a détruit la pitié!
Quel amas de complots, de vengeances, de crimes!
Que d'illustres proscrits! quelles grandes victimes!
Tu meurs, ô Lamoignon! toi dont l'austère voix
Plaida cent fois la cause et du peuple et des lois!
Tu meurs avec ta fille, et sa fille avec elle;
Chacune de ces morts rend ta mort plus cruelle :
Trois générations en un jour ont péri.
Et toi que j'aimais tant, toi dont je fus chéri,
Dont le cœur fut si bon, l'esprit si plein de charmes,
Pour qui mes tristes yeux ont épuisé leurs larmes,
O Thiars [15]! tu n'es plus! mais du moins avant toi
Ton amie avait fui de ce séjour d'effroi [16];

D'incroyables douleurs terminèrent sa vie;
Par la main des bourreaux la tienne fut ravie :
Mais l'amitié vous pleure, et doute de vous deux
Qui fut le plus aimable et le plus malheureux.

Vous qui leur survivez, déplorables familles,
Partez, n'attendez pas que vos fils, que vos filles,
Traînés sur l'échafaud, ou frappés dans vos bras,
De leur père, en mourant, avancent le trépas.
Attendez que le ciel ait apaisé l'orage;
Alors, rentrés au port et rendus au rivage,
Tranquilles, vous vivrez où vivaient vos aieux.

Mais, dieux! quel triste aspect s'en va frapper vos yeux?
Vos bois livrés au fer, vos fermes embrasées,
Sous leurs combles brûlans vos maisons écrasées!
Vos regards affligés redemandent en vain
Le verger, le bosquet que planta votre main;
Tout est détruit. Ainsi lorsque des mains barbares
De l'hirondelle absente ont ravagé les lares,
Malheureuse, elle pleure, et, poussant de longs cris,
Vient et revient sans cesse à ces tristes débris.
Consolez-vous pourtant et calmez vos alarmes;

Un jour ces souvenirs auront pour vous des charmes;
Un jour à vos enfans, dans des momens plus doux,
Vous conterez vos maux : Ici, leur direz-vous,
Des deux monstres d'Arras les barbares cohortes
De ces murs investis enfoncèrent les portes,
Et la horde nocturne, assiégeant mon sommeil,
Des torches de la mort éclaira mon réveil :
Là je luttai long-temps, et ma main paternelle
Arracha votre sœur à leur main criminelle :
Là, les cheveux épars, errant sous ces lambris,
Votre mère enlevait quelques tristes débris :
Par cette brèche heureuse on sauva mon vieux père,
Du haut de ce balcon votre malheureux frère
Vint tomber tout sanglant à mes yeux pleins d'effroi,
Et son sang, justes dieux! rejaillit jusqu'à moi :
Là-bas, dans ce vallon, et sous ce chêne sombre,
Nos parens, nos amis s'assemblèrent dans l'ombre :
Là, tremblante et craignant le retour du soleil,
Au milieu de la nuit la frayeur tint conseil,
Et n'eut, prête à chercher les terres étrangères,
Que le choix de l'exil et celui des misères :
Là, pressés l'un par l'autre, et les larmes aux yeux,
Un long embrassement attendrit nos adieux.

Que de fois en marchant mes douleurs m'arrêtèrent!
Que de fois vers ces murs mes yeux se détournèrent!
Et sur ces toits chéris, objets de mes regrets,
De la flamme en pleurant suivirent les progrès!
Et quand vous conterez votre longue infortune,
Les tourmens de l'espoir et l'attente importune,
Votre vie inquiète et vos destins errans;
Et dans un seul exil tant d'exils différens;
Cette patrie, objet de crainte et de tendresse,
Sans cesse se montrant et vous fuyant sans cesse;
Ces lambeaux, ce pain noir, et ces tristes secours
Qui prolongeaient vos maux en prolongeant vos jours;
Quand vous peindrez la faim dans ses accès funestes
D'un luxe évanoui vous arrachant les restes;
La beauté délicate aux plus rudes métiers
Dévouant sa faiblesse, ailleurs de vieux guerriers
Échangeant pour du pain, en les baignant de larmes,
Ces croix, prix de leur sang, et l'honneur de leurs armes:
Vous-mêmes d'un peu d'or, cher et dernier débris,
Dépouillant le portrait d'une fille, d'un fils;
Hélas! et pour nourrir leur mère infortunée,
Livrant jusqu'à l'anneau que bénit l'hyménée :
Vous verrez vos enfans, ressentant vos douleurs,

Se jeter dans vos bras pour y cacher leurs pleurs;
Mais bientôt vous rirez de leurs tendres alarmes,
Et par un doux baiser effacerez leurs larmes.

Cependant, revenus d'un exil rigoureux,
Oubliez, il est temps, ces tableaux douloureux;
De vos champs, de vos bois, réparez les ravages.
Et toi, qui m'appris l'art d'orner les paysages,
Muse, viens effacer ces vestiges de deuil!
Que des touffes de rose embrassent ce cercueil.
Le long de ces remparts, autour de ces murailles,
Qu'a noircis de ses feux le démon des batailles,
Courez, tendres lilas, courez, jasmins fleuris,
De vos jeunes rameaux égayez ces débris;
Que la vigne en rampant gagne ces colonnades,
Monte à ces chapiteaux, et pende à ces arcades,
Et qu'un voile de fruits, de verdure, et de fleurs,
Cache ces noirs témoins de nos longues fureurs.
Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire [17]!

Et vous, peuple des champs, vous de qui tant de fois
Nous portâmes la plainte aux oreilles des rois;

Parlez : qu'avez-vous fait de vos vertus antiques?
D'où vient que j'aperçois sous vos chaumes rustiques
Ce faste, ces débris de châteaux dépouillés?
Pourquoi ces ornemens dont vos murs sont souillés?
Quel fruit vous revient-il de ces pompes cruelles?
Ah! les remords chez vous sont entrés avec elles!
Et ce lit fastueux, dépouille des palais,
Ne vaut pas l'humble couche où vous dormiez en paix.

Ainsi je célébrais d'une voix libre et pure
L'innocence, les champs, les arts, et la nature.
Veuillent les dieux sourire à mes agrestes sons!
Et moi, puissé-je encor, pour prix de mes leçons,
Compter quelques printemps, et dans les champs que j'aime
Vivre pour mes amis, mes livres, et moi-même!

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

[1] . . . . Il part, vole, arrive ; l'ennui
Le reçoit à la grille, et se traîne avec lui.

Nous citons ici les vers d'Horace, dont ceux-ci sont l'imitation :

« Iidem eadem possunt horam durare probantes ?
« Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
« Si dixit dives, lacus et mare sentit amorem
« Festinantis heri. Cui si vitiosa libido
« Fecerit auspicium, cras ferramenta Theanum
« Tolletis, fabri. Lectus genialis in aulâ est ?
« Nil ait esse prius, melius nil cælibe vita.
« Si non est, jurat benè solis esse maritis.
« Quo teneam vultus mutantem Protea nodo ? »

HORAT. *Epistolarum*, lib. I, ep. I.

(Note de l'auteur.)

[2] Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux ?

Quelques-uns de ces vers sont imités de la *Forêt de Windsor*, par Pope, ainsi que quelques autres vers

15.

de la description de la chasse le sont du poëte Denham. (*Note de l'auteur.*)

[3] De ses assassins même attendrissent les cœurs.

On trouve des descriptions de la chasse dans le neuvième chant *des Mois*, de ROUCHER; dans le seizième livre du *Prædium rusticum*, de VANIÈRE; et dans *les Saisons*, de SAINT-LAMBERT et de THOMSON.

[4] Consolent leur exil, et chantent leur retour.

Ces vers furent récités à l'Académie le jour où M. de Malesherbes, reçu dans ce corps, et M. de Choiseul, qui assistait à cette réception, paraissaient après leur exil en public pour la première fois. Le public les nomma tous deux par ses applaudissemens. (*Note de l'auteur.*)

[5] Son meuble accoutumé, ses livres favoris.

On sait avec quelle grâce et quelle attention le roi de Pologne, Stanislas Poniatowsky, reçut la célèbre madame Geoffrin. Elle retrouva, en arrivant dans l'appartement qui lui était destiné, les mêmes meubles, les mêmes tableaux, les mêmes livres qu'elle avait laissés dans son appartement à Paris; et l'amitié attentive qui avait présidé à cet arrangement, et l'étonnement agréable qu'il lui causa, ne fut pas un des

moindres plaisirs qu'elle goûta dans ce voyage. *(Note de l'auteur.)*

6 **L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose.**

Cette idée est tirée d'un voyage de Suisse; et, quoiqu'elle ait été déjà employée plusieurs fois, elle est si intéressante et si doucement mélancolique, que l'auteur a cru devoir la reproduire. « Autour de l'église « (dit M. Robert, *Voyage dans les treize cantons « suisses,* tome II, page 231), des tombes couvertes « d'œillets cultivés par les mains d'une fille, d'un « frère, d'un fils, d'une épouse, ou par celles d'un « ami, me peignaient d'une manière attendrissante la « sensibilité des cœurs qui ne sont point émoussés « par des jouissances factices, ni dégradés par de « mauvaises institutions. Le temps des œillets est-il « passé, on y substitue d'autres fleurs, suivant la sai- « son, et tous les villages du canton montrent le « même attachement pour leurs proches. » *(Note de l'auteur.)*

7 **L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers.**

Pour l'intelligence de ce passage nous plaçons ici deux lettres déjà imprimées, il y a plusieurs années, dans différens journaux.

Lettre de madame la princesse Czartoriska à M. l'abbé Delille.

« Pardonnez, monsieur, si j'interromps vos loi-
« sirs : prenez-vous-en à votre réputation et à vos ou-
« vrages, si une société entière s'adresse à vous pour
« remplir son attente. Rassemblés dans un petit ha-
« meau, où nous faisons notre principal séjour, l'a-
« mitié, l'inclination, le sang, et les convenances
« nous lient; tout se rassemble pour nous faire espé-
« rer que nous ne serons jamais séparés.

« Il est tout simple que nous désirions d'embellir
« notre retraite : le poëme des Jardins nous a éclai-
« rés sur la manière; la sensibilité, le souvenir et la
« reconnaissance nous guident, et tout le hameau,
« dans ce moment, y est occupé à élever un monu-
« ment à tous les auteurs qui ont si souvent rempli
« nos jours d'instruction, d'attendrissement et d'a-
« grément. Ils seront marqués, selon leur rang, sur
« les quatre faces d'une pyramide de marbre : d'un
« côté, Pope, Milton, Young, Sterne, Shakespeare,
« Racine et Rousseau; de l'autre, Pétrarque, Ana-
« créon, Métastase, Le Tasse et La Fontaine; sur le
« troisième, madame de Sévigné, madame Ricco-
« boni, madame de La Fayette, madame Deshou-
« lières et Sapho; sur le quatrième enfin, Virgile,

« Gessner, Gresset et l'abbé Delille. Ces quatre faces se« ront accompagnées d'arbres, d'arbustes et de fleurs.

« Les roses, le jasmin, le lilas, des paquets de vio« lettes et de pensées seront du côté des femmes; Pé« trarque, Anacréon et Métastase auront le myrte; le « laurier sera pour Le Tasse; le saule pleureur, le « triste cyprès, les ifs accompagneront Shakespear, « Young et Racine; pour le quatrième côté le hameau « choisira ce que les vergers, les bois, les prairies « peuvent offrir de plus agréable, et chaque habitant « plantera un arbre ou un arbuste pour éterniser des « auteurs qui leur ont donné le goût de la vie cham« pêtre, et qui ont par-là même contribué à leur bon« heur.

« Il ne leur manque qu'une inscription pour ren« dre leur idée, et la faire passer à la postérité; elle « sera gravée au pied du monument; et tout le ha« meau d'un seul cri a décidé que vous en seriez l'au« teur. Nous la demandons autant à votre cœur qu'à « votre esprit. Cet hommage, simple et vrai, sera « bien rendu par l'auteur du poëme des Jardins, par « le traducteur de Virgile, et surtout par un homme « sensible.

« Nous vous prions de croire aux sentimens dis« tingués avec lesquels nous sommes, monsieur, les « plus grands admirateurs de vos ouvrages, etc. »

Réponse de l'abbé Delille.

MADAME,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é« crire est venue me trouver à Constantinople, où j'ai « accompagné M. le comte de Choiseul-Gouffier, am« bassadeur de France dans ces mêmes lieux qu'il a « parcourus autrefois comme voyageur. Vous con« naissez le beau monument qu'il a élevé à l'honneur « de la Grèce. Si les arts, rappelés dans leur pre« mière patrie, en consacrent un à ceux qui auront « préparé leur retour, mon ami aura des droits à une « des premières places. Je prévois qu'il laissera dans « ce pays un nom illustre dans plus d'un genre.

« Pour moi, madame, avide depuis long-temps « de connaître ce beau pays de la Grèce, j'y ai porté « des illusions trop tôt détruites : j'ai cherché les « Athéniens dans Athènes; je ne les y ai point trou« vés, et j'ai appris par votre lettre, pleine d'esprit « et de grâces, qu'ils étaient réfugiés parmi les Sar« mates. En la lisant, je l'ai crue écrite par des parti« culiers aimables et instruits, à qui un goût naturel « et la médiocrité de leur état rendaient agréable le « séjour de la campagne; je l'ai trouvée signée par « tout ce que l'Europe a de plus distingué par la nais-

« sance, la valeur, l'esprit et les grâces. J'en ai été « plus flatté que surpris : votre nom et votre rang, « madame, vous condamnent à n'avoir point de « goûts obscurs; je le connaissais depuis long-temps « pour tout ce qui est simple et beau. Ce Virgile, à « qui vous destinez dans votre hameau une place qui « ajoutera encore à sa gloire, semble avoir dit pour « vous :

« Les dieux ont quelquefois habité les forêts;
« *Habitârunt dî quoque silvas.*

« Je suis bien loin de prétendre à la place que vous « voulez bien me donner près de lui dans le charmant « projet de votre pyramide. C'est bien assez d'avoir « défiguré sa poésie dans mes faibles traductions, « sans gâter encore les honneurs que vous lui rendez. « Quelques personnes d'un rang distingué, qui veu- « lent bien aimer mes vers champêtres, ont fait plan- « ter dans leur jardin un arbre qu'elles ont nommé « de mon nom. Ce monument est le seul qui con- « vienne à la modestie d'une muse des champs : elle « se rend justice quand elle a peur des marbres et des « pyramides; ces honneurs ne sont dus qu'à ce même « Virgile, qui sut, en chantant les forêts, rendre les « forêts dignes des consuls : et si vous vous rappelez, « madame, que ces consuls étaient à la fois de grands

« guerriers et de grands hommes d'état, l'application « de ces vers d'un poëte latin ne vous sera pas diffi- « cile. Je travaille dans ce moment à un poëme sur « l'imagination : j'ai tâché d'y peindre le pouvoir « qu'elle exerce sur l'esprit par les monumens ; le « vôtre, madame, n'y sera pas oublié. Pour prix de « mes vers je ne demande à la divinité que je chante « que de me transporter dans votre hameau, de m'as- « socier à vos goûts et à vos entretiens. Si mon nom « est quelquefois prononcé dans vos scènes champê- « tres ; si mes vers, rappelés par les objets qu'ils dé- « crivent, sont quelquefois répétés dans vos bois, je « me croirai trop heureux.

« Votre société, unie par les liens du sang, par l'a- « mour des arts, surtout par l'amitié, est la plus ai- « mable confédération qu'ait vue la Pologne. Cette « liberté que les héros de votre patrie et de votre « maison ont cherchée si courageusement le sabre à la « main, vous l'avez trouvée sans frais et sans danger « dans la solitude et dans la paix des champs.

« Vous me parlez, madame, de vos souvenirs ; « d'autres à votre place se rappelleraient l'antiquité « d'une noblesse illustre et l'honneur d'appartenir au « sang des rois. Vos souvenirs, au lieu d'être ceux de « la vanité, sont ceux de l'amitié et de la reconnais- « sance ; celle que vous témoignez pour les auteurs fa-

« meux dont la lecture charme votre retraite est bien « juste et digne de vous. Permettez-moi seulement, « madame, quelques observations sur la place que « vous leur offrez. Ni Racine ni Gresset ne me parais- « sent faits pour être placés à côté des poëtes cham- « pêtres. Racine mérite une place bien supérieure. « Gresset, qui a traduit les *Églogues* de Virgile, pa- « raît n'en avoir pas rendu la belle simplicité : il a « peint avec finesse les ridicules de la ville; mais il « sentait peu les charmes de la campagne.

« Pour moi, madame, ma place ne m'appartient « pas assez pour avoir le droit de la céder, ni pour « désigner celui qui doit m'y remplacer; c'est à la so- « ciété d'y nommer : mais, en vous rendant votre bien- « fait, permettez que je conserve ma reconnaissance.

« A l'égard de l'inscription que vous me faites l'hon- « neur de me demander, j'oserai vous faire observer « encore qu'il serait difficile, pour ne pas dire impos- « sible, d'exprimer, aussi brièvement que le genre « l'exige, le caractère d'un aussi grand nombre d'au- « teurs tous différens de langue, de nations et de siè- « cles : j'ai tâché de la faire simple, précise, dans le « style lapidaire et antique; et, pour rendre dans le « moindre nombre de mots possible l'hommage que « des personnes illustres offrent dans une retraite « champêtre aux grands écrivains qui charment leurs

« loisirs, je crois qu'il suffira de graver sur la pyra-
« mide :

« LES DIEUX DES CHAMPS, AUX DIEUX DES ARTS.

« L'inscription, comme vous le voyez, est écrite dans « notre langue, ou plutôt dans la vôtre : elle vous « appartient par les grâces que vous lui prêtez ; et j'o- « serai vous dire avec Voltaire :

« Elle est à toi, puisque tu l'embellis.

« J'ai cru qu'une langue dans laquelle vous rendez « tous les jours vos sentimens et vos idées ne pourrait « être indigne d'aucun monument : je ne l'ai trouvée « insuffisante que pour exprimer toute la vénération, « la reconnaissance et le respect avec lesquels j'ai « l'honneur d'être, etc. » (*Note de l'auteur.*)

On peut voir dans les notes de la dernière édition des Jardins, la belle description de Pulawie, que la même dame envoya à l'auteur en 1799, et l'usage que Delille en a fait dans son poëme.

8 **Des enfans du hameau tel est le grave maître.**

Quelques vers du portrait du pasteur et de celui du maître d'école sont imités du charmant poëme de Goldsmith, *The deserted Village*. (*Note de l'auteur.*)

9 **Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime.**

« Caton, dès le commencement de son enfance,

« tant en sa parole qu'à son visage, et en tous ses jeux « et passe-temps, monstra tousjours un naturel con- « stant, ferme et inflexible en toutes choses; car il « vouloit venir à bout de tout ce qu'il entreprenoit « de faire, et s'y obstinoit plus que son aage ne por- « toit; et s'il se monstroit rebours à ceux qui le cui- « doient flatter, encore se roidissoit-il davantage « contre ceux qui le pensoient avoir par menaces. Il « estoit difficile à esmouvoir à rire, et luy voyoit-on « bien peu souvent la chere gaye..... Les peuples « d'Italie alliez des Romains pourchassoient d'avoir « droit de bourgeoisie dedans Rome; pour lequel « pourchas Pompædius Sillo, estant particulièrement « amy de Drusus, fut logé par plusieurs jours en sa « maison, durant lesquels ayant pris familiarité avec « ses jeunes enfants, il leur dit un jour : Or sus, mes « beaux enfants, intercederez-vous pas pour nous en- « vers vostre oncle qu'il nous veuille aider à obtenir « le droit de bourgeoisie que nous demandons? Cæ- « pion, en se souriant, luy fit signe de la teste qu'il « le feroit : mais Caton ne respondit rien, ains re- « garda seulement ces estrangers au visage d'un re- « gard fiché sans ciller. Adonc Pompædius s'adres- « sant à luy à part : Et toy, dit-il, beau fils, que dis- « tu? ne veux-tu pas prier ton oncle de favoriser à « ses hostes comme ton frère? Caton ne respondoit

« point encore pour cela, ains par son silence et par
« son regard monstra qu'il rejettoit leur priere. A l'oc-
« casion de quoy Pompædius l'empoignant le mit
« hors de la fenestre comme s'il l'eust voulu laisser
« aller, en lui disant d'une voix plus aspre et plus
« rude que de coustume, et le secouant par plusieurs
« secousses en l'air au dehors de la fenestre : Promets-
« nous donc, ou je te jetteray à bas. Ce que Caton en-
« dura, et longuement, sans monstrer de s'effroyer
« n'y s'estonner de rien.....

« Sarpedon menoit ordinairement Caton au logis
« de Sylla pour lui faire la cour : mais son logis en
« ce temps-là ressembloit proprement à voir un enfer
« ou une geole, pour le grand nombre de prisonniers
« qu'on y menoit, et qu'on y gehennoit ordinaire-
« ment. Caton estoit desia au quatorziesme an de son
« aage ; et voyant qu'on apportoit léans des testes
« qu'on disoit estre de personnages notables, de sorte
« que les assistants souspiroyent et gemissoyent de
« les voir, il demanda à son maistre comment il estoit
« possible qu'il ne se trouvast quelque homme qui
« tuast ce tyran-là : Pour ce, lui respondit Sarpedon,
« que tous le craignent encore plus qu'ils ne le hais-
« sent. Que ne m'as-tu doncques, répliqua-t-il, baillé
« une espée, afin que je le tuasse, pour délivrer
« nostre pays d'une si cruelle servitude ?.... »

(PLUTARQUE, *Vie de Caton*, trad. d'Amyot.)

NOTES

DU SECOND CHANT.

---

[1] Les prés, alors si beaux, de sa chère Mantoue.

« Et qualem infelix amisit Mantua campum,
« Pascentem niveos herboso flumine cycnos, etc. »

« . . . *Dans ces prés, ravis à ma chère Mantoue,*
« *Où le cygne argenté sur les ondes se joue*, etc.

VIRGILE, *Géorg.* l. II.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Rival de Duhamel, surprenez ses secrets.

Duhamel-Dumonceau, l'un des savans les plus distingués qui aient illustré la France pendant le dix-huitième siècle, par l'étendue, la variété et l'utilité de ses recherches sur l'agriculture, est principalement connu par ses *Élémens d'agriculture*, et son *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France.* (*Voy.* son article par M. Dupetit-Thouars dans la Biographie universelle.)

[3] Créé des prés nouveaux et les riches sainfoins.

Le nombre extrêmement varié des plantes que l'on trouve dans les prairies *naturelles*, la végétation vigoureuse des unes, la longue durée des autres, et l'avidité remarquable des animaux pour plusieurs d'entre elles, semblent avoir fait naître l'idée d'en cultiver quelques-unes séparément, et produit ce que l'on nomme prairies artificielles, qui mettent le cultivateur à portée de nourrir pendant toute l'année ses bestiaux à l'étable, où ils deviennent constamment plus beaux, et fournissent une plus grande quantité de lait.

Ces avantages étaient connus des anciens, et des Romains surtout, le premier de tous les peuples agriculteurs : ils cultivaient pour leurs troupeaux la luzerne, la vesce, les mélanges d'orge et d'avoine, le fenu-grec, l'ers, les pois, etc.

C'est par l'adoption d'une pratique aussi avantageuse que les Flamands, les Brabançons, les Suisses, les Alsaciens, les Anglais surtout, ont élevé leur agriculture à un degré de perfection inconnu au reste de l'Europe; qu'ils sont parvenus à faire succéder sur le même sol, et toujours avec succès, un grand nombre de végétaux d'espèces et de natures différentes, et

qu'ils ont établi comme la base la plus précieuse de l'économie rurale la méthode d'*alterner*.

De tous les végétaux propres à former des prairies artificielles, ceux qu'on estime le plus généralement et avec raison, sont la luzerne, le sainfoin, le trèfle, et leurs différentes espèces.

Les Romains mettaient la *luzerne* au premier rang des plantes fourrageuses; ils en avaient un soin extrême : Pline assure qu'on prolongeait sa durée jusqu'à trente ans. Olivier de Serres, dans son langage énergique, appelle la luzerne *la merveille du ménage.* On la coupe, dans nos contrées méridionales, jusqu'à cinq fois; et Duhamel affirme qu'un arpent de terre médiocre, employé en luzerne, après avoir été bien préparé, lui a donné jusqu'à vingt mille livres de fourrage sec. Ce produit est sans doute excessif et sort de la proportion ordinaire; mais on peut établir comme règle générale que la luzerne se coupe trois fois, que ces trois coupes réunies donnent environ cinq à six mille livres de fourrage, et que la durée moyenne de cette plante est de neuf à dix ans. La luzerne se plaît dans les terrains légers, substantiels, profonds; elle craint également et l'excès de sécheresse et l'excès d'humidité; elle redoute une petite chenille noire qui dévore ses feuilles, et le ver à hanneton qui attaque ses racines. Lorsqu'on la donne en

vert aux bestiaux, elle leur cause des tranchées dangereuses, surtout quand elle est chargée de rosée; mais cet inconvénient est racheté par tant d'avantages, qu'on peut juger assez sûrement de la culture d'un pays par la quantité de luzerne qu'on y voit.

C'est au seizième siècle que l'on a commencé à cultiver le *sainfoin*. Cette plante inconnue aux anciens, transportée du sommet des montagnes dans les plaines, y a conservé cette sorte de *rusticité* qui la fait résister aux intempéries capables de détruire beaucoup d'autres végétaux. Les sables qui gardent quelque fraîcheur, les graviers, les craies, les marnes, et surtout les terres rougies par la chaux de fer, lui conviennent très-bien; ses racines s'y enfoncent jusqu'à quinze ou vingt pieds. Le sainfoin est recherché avec avidité par toutes les espèces de bestiaux; il les échauffe, et peut jusqu'à un certain point suppléer l'avoine pour les chevaux. L'époque de la fleuraison du sainfoin est celle qu'il faut choisir pour le récolter: plus tôt, il fond au point de rendre la récolte presque nulle; plus tard, ses tiges deviennent dures et ligneuses, et les bestiaux les rejettent.

On cultive en prairies artificielles plusieurs espèces de *trèfle*; mais le grand trèfle rouge ou triolet est celui qui est le plus généralement connu et qui mérite le plus de l'être. Aucune plante fourrageuse ne

croît aussi rapidement. Quelques mois après qu'il est semé, il offre déjà au cultivateur une coupe qui le dédommage de ses peines et de ses avances. C'est la seconde année surtout que son produit est réellement prodigieux. Lorsqu'il se trouve dans un terrain convenable et qu'on le couvre de chaux ou de plâtre en poudre, celui de tous les engrais qui favorise le plus puissamment sa végétation, elle est telle qu'on le coupe jusqu'à quatre fois, et qu'il donne, dans ces coupes réunies, six à sept mille livres de fourrage sec par arpent. Tout est gain dans la culture du trèfle, parce que c'est sur les terres destinées à rester en jachères qu'on l'établit. Le trèfle se consomme surtout en vert : il procure à toutes les femelles un lait très-abondant et de bonne qualité ; il est recherché par toutes les espèces : il engraisse les cochons ; mais il a l'inconvénient de faire avorter les truies pleines. Si, lorsqu'on le donne en vert, on n'a pas le soin de le laisser *essorer*, il est sujet à produire des météorisations plus dangereuses encore que celles que cause la luzerne.

Les résultats de la culture du *mélilot* font désirer qu'elle s'étende : les animaux le mangent avec plaisir ; il vient plus facilement que la luzerne dans différens sols : semé dans celui qui lui convient le mieux, il produit extraordinairement. La variété connue sous

le nom de *mélilot de Sibérie* est celle qui mérite la préférence.

Les *vesces*, les *gesses*, les *pois*, les *lentilles*, les *ers*, les *lupins*, sont des plantes annuelles dont on forme des prairies momentanées : on en forme aussi avec le seigle, l'avoine, le maïs. On fauche ces plantes avant la formation de l'épi : elles donnent un fourrage très-abondant et très-nourrissant ; le maïs surtout engraisse très-promptement les bestiaux et la volaille.

La *spargule* est cultivée avec succès dans le Brabant : on estime beaucoup le lait des vaches qui en sont nourries, ainsi que le beurre qui en provient, auquel on donne même le nom de *beurre de spargule*. C'est une plante annuelle qui réussit assez bien sur les sables qui ne sont pas extrêmement dépourvus d'humidité. La spargule se donne en vert ; elle a l'avantage de n'occuper la terre que pendant la saison destinée à la jachère.

Le meilleur ouvrage qui existe sur les prairies artificielles est celui de Gilbert, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort.

On peut aussi consulter la nouvelle *Maison des champs* par M. Pslugues, où l'on a réuni tout ce que l'expérience et les nouvelles découvertes ont fournies de meilleur sur toutes les parties de l'agriculture.

4 Comme d'un sol ingrat triompha de l'envie.

« C. Furius Cresinus, e servitute liberatus, cum « in parvo admodum agello largiores multò fructus « perciperet quam ex amplissimis vicinitas; in invi- « dia magna erat ceu fruges alienas pelliceret venefi- « ciis. Quam ob rem a Sp. Albino curuli die dicta, « metuens damnationem, cum in suffragium tribus « oporteret ire, instrumentum rusticum omne in fo- « rum attulit, et adduxit familiam validam, atque « (ut ait Piso) bene curatum et vestitam, ferramenta « egregie facta, graves ligones, vomeres ponderosos, « boves saturos. Postea dixit : Veneficia mea, Quiri- « tes, hæc sunt : nec possum vobis ostendere aut in « forum adducere lucubrationes meas, vigiliasque et « sudores. Omnium sententiis absolutus itaque est. « Profecto opera, non impensa, cultura constat. Et « ideo majores *fertilissimum in agro oculum domini esse* « dixerunt. » PLINII Hist. nat., lib. XVIII, sect. VIII.

[5] Laissez là ces projets recueillis par Rozier.

L'abbé Rozier, célèbre par ses connaissances en agriculture, ne prétendait pas répondre de tous les mémoires qu'il insérait dans son estimable recueil : plusieurs renfermaient des vues utiles, d'autres proposaient des procédés inexécutables, et plus séduisans dans la théorie que faciles dans la pratique : l'auteur devait faire connaître les inventions bonnes ou mauvaises. (*Note de l'auteur.*)

6 Tel des Alpes nous vint le cytise riant.

Cet arbre de moyenne grandeur y croît naturellement : il porte au mois de mai de belles grappes de fleurs jaunes et longues ; son bois est dur et d'une couleur d'ébène, verte et jaunâtre, avec des veines brunes ; ce qui le fait ressembler au bois des îles : il est précieux pour les tabletiers et les tourneurs ; on en fait en Suisse des instrumens de musique. On ne connaît pas au juste le cytise des anciens, pour lequel les chèvres avaient un goût décidé, et qui avait la propriété de donner aux vaches du lait en abondance :

« Florentem cytisum sequitur lasciva capella. . . . .
« Sic cytiso pastæ distentent ubera vaccæ. » Virg. *in* Bucol.

Le cytise que l'on cultive en différens pays est un arbrisseau qui ne peut servir de fourrage qu'en été.

7 Ainsi pleure incliné le saule d'Orient.

Tournefort est le premier qui ait fait connaître ce saule à branches inclinées, surnommé le *pleureur*, et qui, placé dans un bosquet, près d'un monument sépulcral, est effectivement l'arbre le plus propre à inspirer la tristesse : il est même vraisemblable que l'Europe le doit à ce naturaliste. Un autre saule du Levant, décrit par Linnée, est un bel arbre à feuilles d'o-

livier argentées, dont les fleurs exhalent une odeur suave, mais qui dépérirait dans nos climats.

[8] Le peuplier reçut ses frères d'Italie,

C'est un grand arbre dont il y a trois espèces principales ; le *peuplier blanc*, le *peuplier noir*, et le *peuplier tremble*, désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble*.

Le *peuplier d'Italie* se fait distinguer des autres *peupliers* en ce que ses branches sortent droit de son tronc, qu'elles en sont plus rapprochées, et donnent à l'arbre la forme d'une pyramide : il se multiplie avec la plus grande facilité, et croît en très-peu de temps. A peine les arbres ordinaires commencent-ils à paraître que celui-ci n'existe plus. Après quinze ans de plantation il donne à son propriétaire un produit considérable. On assure que trente arpens de ce bois à couper valent en Italie de quatre-vingts à cent mille francs.

[9] Le cèdre impérial descendit du Liban.

Le premier cèdre qui ait réussi en France est celui du jardin du Roi. L'épithète *impérial* convient à cet arbre, qui semble commander à tous les autres. On sait au reste qu'il n'y a plus que très-peu de tiges de cèdre sur le Liban, mais par compensation

il commence à multiplier beaucoup dans les jardins anglais. Celui que Delille avait planté lui-même à Clamart-sous-Meudon, dans le jardin de M. Micoud, n'y a pas réussi. (Voy. les *Œuvres posthumes* au tom. XVIIe. de cette collection.)

10 Ces pins.....
Nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie.

Le *pin d'Écosse*, appelé aussi *pin de Genève*, a dans la gaîne deux feuilles courtes, et les strobiles petits et blanchâtres.

Le *pin de Virginie* a trois feuilles longues et grêles sortant de chaque gaîne, et les strobiles hérissés de pointes.

11 Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine.

On donne au thuya le nom d'*arbre de vie*, parce qu'il se conserve en pleine terre avec ses feuilles, été et hiver. Le premier qu'on ait vu en Europe fut apporté à François Ier. Il y en a de plusieurs espèces au jardin du Roi. Au commencement du printemps cet arbre porte des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied. Le thuya du Canada porte des fruits un mois plus tôt que celui de la Chine; ses rameaux se répandent en ailes, et ses feuilles ressemblent à

celles du cyprès. Placé dans un bosquet, par le vert obscur de son feuillage, il fait en quelque sorte valoir celui des arbres qui l'avoisinent.

[12] L'arbre de Judée.

La dénomination propre de cet arbre est celle d'*arbre de Judas* : la première, vulgairement adoptée en France, se trouve dans le *Dictionnaire du jardinier* de Miller. De l'Écluse a dit, il y a deux cents ans, *vulgus herbariorum arborem* Judæ, *vocant.*

[13] Et sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne.

Ce n'est pas faute de lait; mais sous la zone torride l'influence de la chaleur le rend si amer que son nourrisson le refuse. Ce fait, consigné dans l'Histoire de l'Académie des sciences de Paris, en 1707, a été adopté par Haller dans sa Physiologie. Quant à la reproduction des tigres et des lions, il est probable qu'elle ne serait pas aussi rare en Europe qu'on le suppose généralement : outre des lions nés dans la tour de Londres, et dont un individu vit encore, et un jeune tigre né dans la même tour, on a vu, à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, une lionne mettre au monde chaque année des petits à terme, lesquels à la vérité n'ont pu être élevés, mais

évidemment à cause des obstacles que la gêne dans laquelle on était obligé de les retenir mettait à leur développement ; enfin les journaux ont mentionné, à la fin de 1819, la naissance d'un lion à Londres. La plupart de ces lionceaux sont morts en faisant leurs secondes dents, à l'âge de douze à quinze mois. Au reste le poëte suit le précepte d'Horace, *famam sequere.*

14 De leur course rivale entrelacent les jeux.

On a essayé ici de rendre le *texuntque fugas* de Virgile, Æneid. liv. V. (*Note de l'auteur.*)

15 Eut enfin son automne et connut le printemps.

« Figurez-vous, » dit le baron de Riedesel, Voyage en Sicile et dans la grande Grèce, en parlant de Malte, « un rocher pelé et très-dur, dont la première croûte, « enlevée avec des instrumens de fer, pilée et délayée « avec de l'eau, a été convertie en terre, et a conti- « nué d'être mise en valeur par ses infatigables habi- « tans. » Pour former des jardins sur ce rocher aride, les Maltais aisés font venir du terreau de la Sicile ; et, selon Volney (*Voyage en Syrie*), la même industrie a été employée avec succès par les religieux du mont Sinaï.

16 O riant Gemenos ! ô vallon fortuné !

Gemenos est un des vallons les plus riches et les plus rians de la Provence : il est situé sur la route de Marseille à Toulon. Le malheureux M. d'Albertas, égorgé dans son jardin au milieu d'une fête qu'il donnait aux villages voisins dans les premières années de la révolution, avait créé auprès de son château un des plus magnifiques jardins anglais qui existent; une vieille église de templiers y présente une ruine plus naturelle et plus imposante que la plupart de celles dont on prétend embellir nos jardins modernes.

« Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
« Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
« Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
« Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
« Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,
« Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique;
« Artifice à la fois impuissant et grossier,
« Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
« Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
« Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge. »

Les Jardins, ch. IV.

J'ai cru devoir à ce lieu charmant, où j'ai échappé aux rigueurs du fameux hiver de 1769, cette marque de souvenir et ce témoignage de reconnaissance.

(Note de l'auteur.)

[17] Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.

C'est en effet de belles fabriques, que dirigent à Annonay, MM. Canson et Montgolfier, qu'est sorti le papier des plus belles éditions des ouvrages de Delille.

[18] Vous paye en peu de temps les frais de la victoire.

M. de Paynes, procureur-général des états de Provence, a augmenté le revenu d'une de ses terres de 12,000 livres, par le procédé utile et courageux que j'ai essayé de décrire dans ces vers. (*Note de l'auteur.*)

[19] Au sein de ses vallons Lima sent tour à tour, etc.

Voyez le sixième chant du *Prædium rusticum.*

[20] Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique.

L'on avait cru long-temps que l'aqueduc ancien que Riquet a fait entrer dans l'admirable construction de son canal, était l'ouvrage des Romains ; il était celui des moines. Cependant d'autres prétendent que cet ouvrage a été exécuté dans le dixième siècle ; que le dessèchement fut entrepris par plusieurs gentilshommes des environs, qui en obtinrent la permission de l'archevêque de Narbonne, à qui l'étang appartenait. L'auteur du poëme de l'Agriculture

dit avoir tenu en main l'acte de concession et d'autres pièces analogues à cet acte.

Quoi qu'il en soit, le fameux canal qui joint la Méditerranée à l'Océan a été construit par ordre de Louis XIV, en 1666, et fini en 1680. Paul Riquet est l'homme de génie auquel la France doit cet ouvrage aussi hardi qu'utile.

21 Du fabuleux Ovide écoutez le récit;

Dans son neuvième livre des Métamorphoses, Ovide place dans la bouche d'Acheloüs, lui-même, le récit de sa défaite. Nous nous servirons, pour le mettre sous les yeux du lecteur, de la traduction aussi fidèle qu'élégante de M. De Saintange.

Tandis que je parlais, Alcide furieux,
Maître à peine de lui, me mesure des yeux.
Il répond : Je sais vaincre, et voilà ma harangue.
Tu peux, si tu le veux, combattre de la langue,
Pourvu que cette main combatte contre toi.
Il dit, et me provoque; il fallut, malgré moi,
Il fallut soutenir mon audace insultante.
Je rejette à l'instant ma robe verdoyante;
Intrépide lutteur, mes muscles sont raidis;
Et j'apprête au combat mes deux poings arrondis.
Hercule à pleines mains me couvre de poussière.
Je l'en couvre à mon tour. Il recule en arrière;

Il s'élance, il m'attaque aux pieds, aux flancs, aux bras,
Et cherche à me surprendre où je ne l'attends pas.
Défendu par mon poids, le pied ferme, immobile.
Je résiste, et je rends son attaque inutile.
Je suis comme un rocher qui, battu par les flots,
Par sa masse affermi, repousse leurs assauts.
L'un de l'autre éloignés, nous reprenons haleine;
Puis avec plus d'ardeur revenus dans l'arène,
Tous deux à tenir ferme obstinés à la fois,
Mes pieds pressent ses pieds, mes doigts pressent ses doigts,
Mon front heurte son front. Tel au fond d'un bois sombre,
Amans d'une génisse, en paix couchée à l'ombre,
J'ai vu s'entre-choquer deux superbes taureaux;
Et pendant qu'incertain qui de ces deux rivaux
Doit vaincre et conquérir l'empire du bocage,
Tout le troupeau frémit de leur lutte sauvage.
Trois fois mon ennemi que j'enlace et retiens,
De mes bras vainement veut dégager les siens.
Mais d'un dernier effort la puissante secousse
L'écarte loin de moi, loin de lui me repousse.
Déjà son poing fermé me presse sans repos,
Me retourne, et soudain élancé sur mon dos
(Je ne cacherai rien; je le dis à ma honte),
Hercule me saisit, Hercule me surmonte.
Je n'exagère point : en ce moment, je crois
Qu'un mont sur moi tombé m'accable de son poids.
Dans ses pieds qu'il recourbe, entravé, hors d'haleine,

Mes bras d'entre ses bras s'arrachent avec peine.
Épuisé de fatigue, inondé de sueur,
Je perds en vains efforts un reste de vigueur.
Il me saisit la gorge, il m'étouffe, il me serre,
M'écrase, et sous son poids me fait mordre la terre.

Athlète malheureux, en forces inégal,
J'échappe par la ruse aux mains de mon rival;
D'un énorme serpent je prends la forme immense.
Mon corps en longs anneaux roule, glisse, s'élance;
Et ma langue, en sifflant, s'arme d'un triple dard.
Mon rival a souri des ruses de mon art :
Des serpens, me dit-il, les fureurs étouffées,
Des jeux de mon berceau sont les premiers trophées.
Tu les surpasse tous : mais te compares-tu
A ce dragon qu'à Lerne Hercule a combattu?
Pullulant sous le fer dans ses marais immondes,
Cet Hydre renaissait de ses pertes fécondes.
Une tête, en tombant sous mes coups meurtriers,
Enfantait deux vengeurs, de sa rage héritiers,
J'ai dompté ses fureurs sous le fer renaissantes,
J'ai foulé sous mes pieds ses cent têtes mourantes.
Que te promets-tu donc, quand tu prends contre moi
Les armes d'un serpent qui ne sont pas à toi?

Il dit, et de ses doigts la vivante tenaille
Étreint mon cou meurtri sous sa glissante écaille.
En vain d'ongles armé je déchire ses mains;
Il me serre, il m'étouffe et mes efforts sont vains.

Je cède et d'un taureau prends la forme nouvelle.
De deux dards menaçans j'arme mon front rebelle.
Hercule, sans effroi, saisit mon cou nerveux,
Lutte, cède, résiste à mes élans fougueux,
M'entraîne, me subjugue; et, d'une main puissante
Recourbant de mon front la corne menaçante,
Me renverse à ses pieds sur l'arène étendu.
Ce ne fut pas assez : son bras ferme et tendu,
Comme un levier terrible appuyé sur ma tête,
Rompt la corne qu'il tient, gage de sa conquête.
Son usage a depuis consolé mes malheurs :
Par les nymphes remplie et de fruits et de fleurs,
Cette corne devint l'urne de l'abondance.

NOTES
DU TROISIÈME CHANT.

[1] Ces bois, noirs alimens des volcans enflammés.

On a voulu renfermer dans l'expression la plus succincte les différentes matières que la nature emploie pour l'entretien des feux volcaniques. Il paraît néanmoins, par les expériences de plusieurs physiciens célèbres, que les bois et tous les végétaux fossiles ne sont pas les seules matières propres à entretenir les feux souterrains. Lemery, Homberg, Newton, Hoffman et Boerhaave ont obtenu, par le mélange du soufre, du fer et de l'eau, des effets à peu près semblables aux feux qui embrasent les volcans. Ces expériences, présentant en petit les mêmes résultats que la nature produit en grand, doivent au moins faire soupçonner que les bois noirs, les charbons de pierre, etc., ne sont pas les seules matières que la nature puisse employer pour alimenter le foyer des volcans, surtout si l'on fait attention que la terre renferme des amas considérables de pyrites sulfureuses

et ferrugineuses qui n'ont besoin que du concours de l'eau pour s'enflammer. Si l'on observe que l'acide vitriolique, se combinant avec le fer, produit une grande chaleur, et beaucoup d'air inflammable que mille circonstances peuvent allumer, il sera bien évident que ces feux produits sans l'entremise d'aucune substance végétale pourraient causer les plus terribles explosions, soit en vaporisant l'eau, soit en dilatant l'air atmosphérique, qui, selon M. Hales, se trouve concentré dans les pyrites vitrioliques ou sulfureuses, dans la proportion de 1 à 83. Si on ajoute à ces réflexions celles de Spallanzani sur le même sujet, on doutera au moins que le foyer des volcans soit alimenté par des végétaux fossiles.

[2] Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères.

Les empreintes que l'on trouve dans nos climats, les schistes, qui sont le toit des couches de charbon de pierre, appartiennent évidemment à des plantes qui nous sont étrangères aujourd'hui : il s'y trouve, par exemple, des calamites, des écorces de palmiers de la forme la plus variée et la plus curieuse : si l'on y rencontre quelquefois des empreintes qui ressemblent à nos fougères, c'est que dans cette classe extrêmement nombreuse il est un grand nombre d'espèces exotiques échappées aux recherches des Plumier, des

Rumph, de Petiver, et dont l'œil exercé du botaniste ne peut qu'à peine, après une comparaison longue et bien suivie, distinguer les empreintes de celles des plantes de nos climats. Dans les Mémoires de l'Académie de 1782, Daubenton cite des schistes dont les impressions lui ont paru provenir des plantes croissant dans le pays. Lemonnier, dans ses Observations d'histoire naturelle, croit avoir reconnu l'*osmunda regalis* sur un schiste d'une houillère d'Auvergne; mais ces observations ne sont pas convaincantes. Dans les mines de charbon de pierre du val de Villé, les empreintes de feuilles verticillées sont beaucoup plus fréquentes que celles de plantes dorsifères. Il y aurait cependant de la témérité à assurer qu'elles sont de l'espèce du caille-lait de nos contrées : il est plus probable que l'une des empreintes venant de Taninge en Faucigni, que M. Tingry a décrites dans le premier volume des Transactions de la société linnéenne de Londres, est l'*espleniven nodosum* de l'Amérique méridionale; et il existe un si grand nombre d'empreintes qui diffèrent entièrement de nos plantes, que l'on est forcé de les rapporter à une époque où le climat et les productions de notre pays différaient de ce qu'ils sont aujourd'hui. Les belles écorces de palmier, si variées, qui se trouvent surtout dans les schistes de Duttweiler près de Saarbrücken, fournissent un fait

de plus à l'appui de cette assertion. Pour fixer son opinion sur cette matière, on consultera avec fruit l'ouvrage de Morand sur les charbons de pierre, l'*Herbarium diluvianum* de Scheuchzer, la *Silesia subterranea* de Volckmann, et la belle suite d'empreintes que Mylius a publiées dans l'ouvrage intitulé : *Memorabilia Saxoniæ subterranea.*

[3] L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux.

Jussieu, dans les Mémoires de l'académie de 1718, donne l'explication suivante de la raison pour laquelle, dans deux couches de schiste à empreintes séparées l'une de l'autre, on ne voit pas sur l'une l'impression de la page supérieure de la feuille, et sur l'autre celle de l'inférieure.

« Nous supposons, dit-il, les feuilles flottantes sur « la superficie d'une eau qui, dans ses agitations, était « encore plus chargée d'un limon bitumineux qu'elle « avait détrempé, que du sel dont elle était naturel- « lement imprégnée. Ce limon a couvert la surface de « ces feuilles flottantes, y a été retenu par la quantité « de nervures dont elles sont traversées, s'y est uni « si intimement à elles, qu'elles en ont pris jusqu'aux « moindres vestiges, et y ont acquis d'autant plus de « consistance que ces feuilles, par la qualité de leur « tissu serré, ont résisté plus long-temps à la corrup-

« tion. Comme néanmoins elles se sont enfin pourries, « et que le limon qui les couvrait n'a pu manquer de « se précipiter soit par la soustraction du corps qui « les soutenait, soit parce que, devenu par cette sous- « traction plus pénétrable à l'eau, il s'est trouvé plus « pesant; c'est dans cette précipitation que ces lames « limoneuses, tombant sur les surfaces unies d'un li- « mon détrempé, y ont marqué la figure des feuilles « dont elles avaient conservé l'empreinte.

« L'explication de ce mécanisme rend sensible la « singularité de la représentation d'une seule et même « face de ces feuilles de plantes en relief sur une lame, « et en creux sur celle qui lui est opposée : ce qui ar- « rive de la même manière qu'un cachet, imprimé en « relief sur une lame de terre, se rend en creux sur « une autre lame molle sur laquelle celle-là est ap- « pliquée.

« L'on ne peut pas dire que l'une soit celle du re- « vers de la feuille, tandis que l'autre est celle du « dessus, puisque cette feuille ayant été pourrie, est « devenue incapable d'imprimer ce revers; sa pourri- « ture est si certaine, que sa substance, ayant changé, « a teint ses empreintes en noir, et ce qui a resté attaché « à cette lame n'a rendu tout au plus que quelques « empreintes moins parfaites, parce que ce superflu a « rempli la gravure de l'impression, et s'y trouve au-

« jourd'hui en poudre entre quelques-unes de ces « lames lorsqu'on les sépare. »

4 En fait aux voyageurs d'effroyables récits.

Ces accidens sont assez fréquens, mais ils sont peu considérables, ou, arrivant dans des endroits non habités, ils sont bientôt oubliés, et souvent même inconnus. On trouve de ces faits dans l'histoire ancienne : Pausanias en cite un au sujet de la ville Idée, au pied du mont Sipyle.

Un exemple des plus frappans dans ce genre est la destruction du magnifique bourg de Pleurs, riche par ses fonds de terre, par le commerce et l'industrie de ses habitans, environné de belles maisons de campagne, et situé dans la Valteline au pied du mont Conto. Le 6 septembre 1718, après des pluies abondantes, par une nuit calme et un temps serein, tout à coup la montagne s'entr'ouvrit, tomba sur ce bourg, l'abima, et ensevelit tout vifs ou écrasa sous ses ruïnes deux mille quatre cent trente habitans, qui formaient sa population; pas un seul n'échappa. La montagne enveloppa dans sa chute le village de Schilano, composé de soixante et dix-huit feux, et couvrit une lieue carrée de ses débris. Leurs voisins, les habitans de Chiavenne, furent surpris de voir à sec leur rivière, dont les eaux avaient été interceptées

par la montagne en débris. La description de ce funeste événement se trouve dans l'Histoire naturelle de la Suisse, par Scheuchzer, en deux planches gravées : le bourg, tel qu'il était, se trouve sur l'une; on voit sur l'autre la contrée telle qu'elle existe depuis l'écroulement. A la description de la catastrophe de Pleurs, que donne Robert dans son Voyage dans les treize cantons suisses, etc., il ajoute celle de la chute de la partie supérieure de la montagne du Diableret, arrivée dans le Valais en 1714; et il cite un pareil événement arrivé précédemment dans le Valais en 1534, et qui fit périr deux villages.

5 L'observateur le suit d'un regard curieux.

Personne n'a écrit sur cet objet d'une manière plus lumineuse que M. Rouenne, beau-père du célèbre Darcet, professeur au collége de France, l'un des plus fameux chimistes de l'Europe, et auteur de plusieurs mémoires excellens sur différens objets d'histoire naturelle, et particulièrement sur les montagnes. (*Note de l'auteur.*)

6 A vu sa dernière heure et son dernier festin.

Il serait inutile de rappeler au lecteur la découverte qui a été faite dans ces derniers temps des villes de Pompeia et d'Herculanum, englouties lors de la

fameuse éruption du Vésuve décrite par Pline le jeune.

3 Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages, etc.

Les Époques de la nature sont l'ouvrage le plus étonnant qui ait paru dans le dix-huitième siècle; aucun ne lui est comparable pour la grandeur des idées, l'étendue des connaissances, la majesté du style : nul écrivain n'a réuni autant de faits dans un aussi court espace, et n'a mieux montré la dépendance des phénomènes particuliers des lois générales. S'il n'a pas trouvé la vraie manière dont notre système planétaire a été formé, on doit au moins convenir qu'il est impossible de mieux lier tous les faits, toutes les observations, toutes les lois de la nature, avec une supposition, si toutefois on peut appeler *supposition* une idée qui dans cet immortel ouvrage ne paraît qu'une conséquence des faits; conséquence étonnante, à la vérité, mais arrachée par la force des analogies, et réclamée par toutes les lois qui maintiennent l'ordre admirable de l'univers.

En déroulant les archives du monde, Buffon a été frappé des grands et nombreux monumens qu'elles renferment. Il n'y a que l'éloquence du Pline français qui soit comparable à celle avec laquelle ces monumens déposent des changemens arrivés au globe : il

les a examinés ; et, aidé d'une connaissance profonde des lois de la nature, et de la manière dont avec le temps elles modifient les êtres, il a conclu de leur état actuel les différens états où ils ont été : il s'en est servi comme d'échelons pour remonter les siècles ; et, les suivant toujours sur la route éternelle du temps, il indique les divers changemens qu'ils ont éprouvés dans les différens âges du monde. Quoique la terre soit composée d'une immense quantité de substances différentes, aucune n'a échappé à ce vaste et puissant génie ; elles paraissent les unes après les autres, et semblent raconter toutes les révolutions qu'elles ont éprouvées depuis leur origine jusqu'à nos jours.

6 Par ses ambassadeurs courtisa la nature.

Plusieurs naturalistes ont reproché à Buffon d'avoir trop peu voyagé, trop peu vu par lui-même. Le nombre prodigieux des mémoires qu'il se procurait sur les différens objets de son travail, ne pouvait le dédommager des connaissances qu'il aurait acquises sur les lieux, et des impressions qu'il aurait reçues des objets mêmes. Il ne faut pas cependant trop étendre ce reproche ; car, si pour écrire l'histoire du monde il fallait avoir tout vu par ses yeux, les connaissances des générations passées seraient inutiles, les recherches, les voyages des savans seraient su-

perflus. Buffon a consulté tous les naturalistes anciens et modernes. Si, comme lui, tous n'ont pas été doués de cette étendue de génie qui embrasse l'univers, le plus grand nombre a été capable d'en décrire exactement quelque partie : chacun d'eux avait mis sur la place quelques matériaux, comme on amoncelle confusément les pierres, les bois et les marbres destinés à la construction d'un grand édifice. Buffon arrive; il s'en empare, il les met chacun à leur place; et, devenant l'architecte du monde, il déchire l voile qui cachait la nature, et la montre au genre humain telle qu'elle a été et telle qu elle est. Mieux vaut qu'il ait bâti l'édifice que d'être allé chercher au loin quelque pièce nouvelle, qui, si elle est trouvée, aura sûrement sa place dans le temple magnifique qu'il a élevé.

9 L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.

Si on examine avec un peu d'attention les marbres, les pierres, les craies, etc., on voit qu'elles contiennent encore des coquilles ou des détrimens de coquilles très-reconnaissables, et en si grande quantité qu'on ne peut douter qu'elles ne forment la base de toutes les substances calcaires. En y réfléchissant, on ne peut s'empêcher de croire que le plus puissant moyen que la nature ait employé pour la formation

de ces substances ne soit le *filtre* de ces animaux à coquilles, dont les facultés digestives ont la propriété de convertir l'eau en pierre; car toutes les coquilles formées par la sécrétion ou l'exsudation de ces animaux sont de véritables pierres, qui, soumises à l'analyse chimique, donnent les mêmes résultats que celles qu'on tire des carrières. L'esprit a de la peine à se familiariser avec la prodigieuse quantité de ces animaux à coquilles, nécessaire pour la formation de toutes les substances calcaires; aussi est-ce de tous les phénomènes que présente l'histoire du monde celui qui a le plus étonné les naturalistes : ils ont trouvé des couches et des amas immenses de coquillages dans toutes les parties de la terre; ils en ont vu sur les montagnes à quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer, et dans les plaines les plus éloignées du séjour naturel de ces animaux, à cent et deux cents pieds de profondeur. Tous les bancs de pierres calcaires, de marbres, de craie, de plâtre, etc., paraissaient composés des débris de ces animaux marins; c'est par lieues carrées, c'est par provinces qu'il faut estimer leur nombre. « Tout nous démontre, « dit Buffon, que la pierre calcaire, produite par « l'intermède de l'eau, est un des plus étonnans ou« vrages de la nature, et en même temps un des plus « universels : il tient à la génération la plus immense

« peut-être qu'elle ait enfantée dans sa première fé-
« condité ; cette génération est celle des coquillages,
« des madrépores, des coraux, et de toutes les es-
« pèces qui filtrent le suc pierreux et produisent la
« matière calcaire, sans que nul autre agent, nulle
« autre puissance particulière de la nature puisse ou
« ait pu former cette substance. La multiplication de
« ces animaux à coquilles est si prodigieuse, qu'en
« s'amoncelant ils élèvent encore aujourd'hui en
« mille endroits des récifs, des bancs, des hauts-
« fonds, qui sont les sommets des collines souma-
« rines, dont la base et la masse sont également for-
« mées de l'entassement de leurs dépouilles. Toutes
« les îles basses du tropique austral semblent, dit
« M. Forster, avoir été produites par des polypes de
« mer; une des îles basses découverte par M. Bougain-
« ville, quoiqu'à moitié submergée, parut à M. Forster
« n'être qu'un grand banc de corail de vingt lieues
« de tour; les bords de l'île Sauvage, l'une des Amies,
« ne sont que des rochers de productions de polypes.

« Qu'on se représente pour un instant, dit encore
« Buffon, le nombre des espèces de ces animaux à co-
« quilles, ou, pour les tous comprendre, de ces ani-
« maux à transsudation pierreuse; elles sont peut-être
« en plus grand nombre dans la mer que ne l'est sur la
« terre le nombre des espèces d'insectes : qu'on se re-

« présente ensuite leur prompt accroissement, leur « prodigieuse multiplication, le peu de durée de « leur vie, dont nous supposerons néanmoins le « terme moyen à dix ans; qu'ensuite on considère « qu'il faut multiplier par cinquante ou soixante le « nombre presque immense de tous individus de ce « genre, pour se faire une idée de toute la matière « pierreuse produite en dix ans; qu'enfin on consi- « dère que ce bloc, déjà si gros, de matière pierreuse « doit être augmenté d'autant de pareils blocs qu'il « y a de fois dix ans dans tous les siècles qui se sont « écoulés depuis le commencement du monde, et « l'on se familiarisera avec cette idée, ou plutôt cette « vérité, d'abord repoussante, que toutes nos col- « lines, tous les rochers de pierres calcaires, de « marbres, de craies, etc., ne viennent originairement « que de la dépouille de ces animaux. »

Mais comment des animaux qui ne peuvent vivre et se multiplier qu'au sein des ondes ont-ils formé par leurs dépouilles la majeure partie des matières qui recouvrent le continent? Ce fait incontestable ne peut être expliqué qu'en adoptant l'opinion des naturalistes qui pensent que ces mêmes continens ont été couverts par les eaux dans les premiers âges du monde, et que, pendant une longue suite de siè- cles, les animaux marins y ont vécu et multiplié

comme ils vivent et multiplient aujourd'hui dans les mers; peut-être même y étaient-ils en plus grande abondance : probablement les espèces étaient plus nombreuses; car, parmi les dépouilles de ces animaux, il en est un grand nombre dont on ne retrouve plus les analogues vivans. Sans doute que, dans sa première jeunesse, la nature travaillait la matière vivante avec plus d'énergie, puisque parmi ces mêmes dépouilles on trouve des espèces gigantesques qui n'existent plus.

En examinant avec un peu d'attention la manière dont les chaînes de montagues sont sillonnées, on ne peut s'empêcher de croire qu'elles doivent leurs formes et leurs contours aux courans des eaux; les angles saillans qui correspondent exactement aux angles rentrans dans les montagnes opposées en sont une probabilité. Cette probabilité devient une certitude si on considère que les montagnes séparées par un vallon sont de la même hauteur; qu'elles sont composées de couches de matières placées horizontalement, ou également inclinées les unes sur les autres, et de la même épaisseur; que dans les montagnes ou collines opposées les substances de même nature se trouvent à la même hauteur, c'est-à-dire que, si à droite on trouve à cinquante toises un banc de marbre ou d'ardoise, ce banc de marbre ou d'ardoise se

retrouve à la même hauteur et dans les mêmes dimensions dans la montagne à gauche. Si l'on remarque que toutes les couches de terres, de sables, de pierres calcaires, d'argiles, de marbres, de graviers, de craies, de plâtres, etc., sont ou composées des dépouilles d'animaux à coquilles, ou renferment des plantes marines, des squelettes de poissons marins, etc.; que les coquilles sont dans les marbres et les pierres les plus dures aussi-bien que dans les craies, les plâtres et les terres; qu'elles sont incorporées dans ces matières, et remplies des substances qui les environnent, on ne pourra guère douter du séjour des eaux sur nos continens, où elles ont produit les mêmes effets qui se passent aujourd'hui au sein des mers. Régulièrement soulevées et abaissées deux fois le jour par les forces attractives de la lune et du soleil; agitées par les vents alizés, les eaux ont formé des courans qui ont sillonné les montagnes en creusant les vallées, de manière que, partout où il y aura un angle rentrant, il s'en trouve vis-à-vis un saillant dans la montagne opposée. A chaque mouvement de flux et de reflux, les eaux, chargées des matières qu'elles détachent et qu'elles transportent quelquefois à de grandes distances, les ont déposées en forme de sédimens; ces sédimens multipliés ont formé des couches, qui, parce que l'eau tend toujours à se mettre de niveau, sont

horizontales ou également inclinées, selon la disposition de la base qui les a reçues. Ces couches ont été mélangées de différentes substances marines que les eaux ont apportées avec les autres matières. Les coquillages, étant les plus abondans, ont dominé dans la composition de ces couches; ils se sont remplis des matières environnantes, et se sont pétrifiés dans ces matières, lorsque, par quelqu'une de ces révolutions physiques dont parle l'histoire du monde, les eaux se sont retirées, et ont laissé les continens à découvert. Alors ces matières se sont peu à peu déchargées des eaux dont elles étaient saturées; en se desséchant, leur volume a diminué; elles se sont fendues, et ces fentes ont dû se faire dans la direction de la force de pesanteur, c'est-à-dire, perpendiculaire à l'horizon : c'est ce qu'on voit aujourd'hui dans les bancs de pierre, de marbre, etc., qui sont tous divisés par des fentes perpendiculaires qui les traversent dans toute leur épaisseur.

10 Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux.

On désigne ici sous les noms de *fucus* et de *roseaux* toutes les plantes qui croissent sous les eaux sans le contact immédiat de l'air, ou celles qui ne participent aux influences de l'atmosphère que par leurs sommités, et dont les racines sont constamment submer-

gées : elles sont connues sous les noms d'*algue*, de *varec*, de *goëmon*, de *sargazo*, d'*herbes flottantes*, de *roseaux*, de *joncs*, de *bambous*, etc.

L'histoire naturelle de ces plantes est devenue singulièrement intéressante par les recherches et les découvertes de plusieurs naturalistes célèbres, qui ont fait connaître la manière dont elles croissent et se reproduisent, qui ont exactement décrit leurs formes variées, et dépeint les nuances de leurs couleurs, comme on peut le voir dans les ouvrages de Linnée, Adanson, Klein, Donati, et dans les Mémoires de Réaumur, lus à l'académie des sciences en 1711 et 1712.

On sait que ces plantes ne croissent que sur les plages basses de la mer, comme sur les côtes, sur les collines et les montagnes soumarines; qu'elles ne se trouvent point dans les hautes mers : serait-ce parce que les rayons du soleil ne pénètrent pas jusqu'à ces profondeurs? Quoi qu'il en soit, c'est un fait que cette espèce de végétation s'établit sur les côtes et dans les mers basses, comme la mer Pacifique, la mer Atlantique, à la Guyane, au cap de Bonne-Espérance, dans l'archipel Indien, dans la mer de Corée, etc. Ces plantes se trouvent quelquefois en si grande abondance, qu'elles gênent et même arrêtent les vaisseaux dans leur marche. La navigation de plusieurs fleuves est impraticable à cause des forêts de joncs et de bambous qui les obstruent.

L'homme, qui met à contribution toute la nature pour augmenter ses jouissances, a su tirer parti de tous ces végétaux : dans quelques-uns, qui renferment des parties sucrées, il a trouvé un aliment agréable ; d'autres ont été employés à la nourriture des bestiaux : il s'en est servi pour couvrir sa maison, pour former des clôtures, etc. Ceux dont la fibre s'est trouvée forte, souple et élastique, ont été apprêtés et filés en cordages. La médecine a recherché les propriétés salutaires de ces végétaux, et plusieurs expériences ont réussi. Il en est, comme les *algues*, qui résistent long-temps à la corruption, et qui par cette raison entrent avec avantage dans la composition des digues. En brûlant les *algues*, elles donnent un sel abondant, qu'on emploie utilement pour accélérer la fusion du sel vitrifiable. Par la combustion de toutes ces plantes on obtient un sel connu dans le commerce sous le nom de *soude*, qui s'emploie le plus ordinairement au blanchissage des toiles.

Cette végétation marine favorise la multiplication des poissons, qui y déposent leur frai ; elle nourrit une grande quantité d'insectes, qui deviennent la pâture des jeunes habitans des eaux ; ceux-ci, en filtrant dans les détours de ces forêts soumarines, échappent à la voracité des tyrans des mers. Peut-être même que cette végétation aquatique purifie l'élément liquide, comme la végétation terrestre purifie

l'atmosphère. Après avoir rempli ces différentes destinations dans l'économie de la nature, ces végétaux se détachent du sol qui les a vus naître; ils sont emportés par les vagues, et, inutiles aux habitans des eaux, l'Océan, par ses oscillations constantes, les porte sur les côtes, en forme des amas, dont l'homme tire le plus grand avantage en les employant comme engrais. Par une suite des lois admirables de la nature, ces plantes ne sont pas plutôt livrées aux influences de l'air et de la chaleur, qu'elles entrent en fermentation; elles se décomposent et deviennent un terreau, qui, répandu sur les champs, les fertilise en rendant la végétation plus active et plus vigoureuse. C'est ainsi que la nature fournit à l'homme des moyens de rajeunir son domaine épuisé par les dons fréquens qu'il en a reçus; c'est ainsi que la fécondité de la terre ne vieillit pas, et qu'elle promet aux générations suivantes des subsistances toujours assurées.

Des naturalistes pensent que la plupart des bancs de houille, de tourbe, et même de charbons de terre, ne sont autre chose que des amas de ces végétaux pourris et entassés. Les substances marines, les coquillages, les empreintes des poissons, etc., qu'on y remarque, paraissent justifier ces conjectures. On voit que le père du genre humain, dans la formation

de l'univers, a prévu que les végétaux du continent ne suffiraient pas aux différens besoins des hommes, et qu'il leur a ménagé pendant des milliers de siècles ces amas de matières combustibles propres à entretenir le feu actuel, si nécessaire à la vie et au bonheur de ses enfans.

[11] Des insectes des mers miraculeux travaux

C'est de nos jours seulement que les naturalistes ont enfin découvert l'origine de ces substances marines. De très-bons observateurs, comme M. de Marsigli, avaient rangé les matières pierreuses qui composent l'habitation des polypes de mer dans le règne végétal, et parmi les plantes soumarines. Mais, d'après les observations de MM. Peyssonnel, Réaumur et Jussieu, on ne peut douter aujourd'hui que les coraux, les corallines, les litophytes, les eschares, les alcyons, les éponges, et toutes les variétés nombreuses des madrépores, ne soient des cellules de diverses espèces de vers-insectes qui se multiplient avec une abondance incalculable, de manière que chacune des cellules loge un insecte, comme chacune des alvéoles de la ruche loge une abeille, et que toute la masse des polypiers divers est pour les républiques de ces différens insectes ce que la ruche est pour la république des abeilles, avec cette différence cepen-

dant que l'alvéole n'est pas absolument nécessaire à l'existence de l'abeille, au lieu que les vers-insectes, générateurs des polypiers, ne peuvent vivre sans leur cellule; elle est aussi nécessaire à leur existence que la coquille l'est à la vie de l'huître.

Les formes variées de ces ruches calcaires, les rameaux dont elles se composent, qui souvent, à la manière des plantes, sont postés sur un seul tronc, avaient séduit les naturalistes, qui ont pris les bras du polype pour des étamines, ses œufs pour des graines, et les polypiers pour des plantes. Cependant ces prétendues plantes sont sans racines; elles sont fixées sur des corps durs par une substance glutino-pierreuse, et elles font effervescence avec les acides, comme toutes les matières calcaires. La composition de ces prétendues plantes décèle qu'elles ont pris leur accroissement par juxta-position, et non pas par intus-susception, comme les végétaux; et les animaux vivans qu'elles renferment déposent assez énergiquement contre l'erreur des premières observations.

On peut d'ailleurs se rendre raison de la manière dont les différentes branches des polypiers ont pu se former. Que quelques-uns de ces insectes innombrables qui suent la pierre, de l'espèce qui forme le corail, par exemple, aient établi leur demeure sur le

coin d'un rocher, ils auront d'abord élevé un bloc de corail nécessaire à leur existence, et qui se sera durci à mesure qu'avec le temps ces animaux auront transpiré la matière qui le compose; ils se seront multipliés, et leur demeure sera devenue insuffisante : les générations nouvelles auront été obligées de se construire de nouvelles habitations; et, prenant pour base le premier bloc construit par les fondateurs de la colonie, ils se seront écartés à droite, à gauche, dans tous les sens, selon qu'ils auront été plus ou moins nombreux; ce qui a pu produire ces différens rameaux qui partent du même tronc : les premiers habitans eux-mêmes auront été obligés de quitter leur première demeure, dont la capacité diminue à chaque instant, en se solidifiant par l'exsudation constante de ces animaux, qui disparaît à la fin totalement, comme on peut s'en convaincre en rompant les parties du polypier naturellement abandonnées.

12 Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil.

Ces monstrueuses baleines, ces cachalots, qui abondent non-seulement dans les mers du nord où l'on va à leur pêche, mais encore dans d'autres mers, et dont la majeure partie est encore si peu connue. Parmi ces grandes espèces marines il en est une, ré-

putée fabuleuse à la vérité par plusieurs écrivains, mais dont l'existence a cependant été rendue probable d'après les différentes relations de plusieurs auteurs modernes dignes de foi ; c'est le fameux *kraken*, dont néanmoins les dimensions ont pu être grossies par la peur. Le grand poulpe de mer, *sepia octopedia*, parvient aussi à une grosseur monstrueuse. Pourquoi dans les mers peu fréquentées ne pourrait-il pas parvenir à un accroissement extraordinaire, comme dans certains pays des serpens parviennent à une taille gigantesque ?

13 Salut, pompeux Jura !

Le Jura est un des rameaux principaux des Alpes, qui de la Cluse au voisinage du lac de Genève prend sa direction vers le nord, et s'étend entre la France et la Suisse : il produit la chaîne des Vosges ; celles-ci, en s'abaissant, se perdent dans les montagnes des Ardennes, qui expirent aux plaines des Pays-Bas. Peut-être les montagnes de la Forêt-Noire sont-elles encore une prolongation du Jura.

14 Terrible Montanvert !

« Entre la France et la belle Italie je vois réunies
« les horreurs des deux pôles et l'image de la nature
« telle qu'elle a dû être au sortir du chaos ; des monts

« sourcilleux, décharnés, déchirés du haut en bas, « crevassés, fracturés dans toute leur étendue, me- « naçant les cieux de leurs cimes chenues, paraissent « défier la fureur des élémens réunis et la marche des- « tructive du temps..... Au bas de ces monts, que « vois-je encore? l'image d'une mer en courroux « qu'un gel subit aurait saisie, une vaste étendue « d'une glace solide épaisse de plusieurs centaines de « pieds! Mes regards étonnés en suivent les ondes, « les couches, les crevasses, et je vois ces glaces énor- « mes se prolonger au loin, et se joindre à d'autres « masses de glaces qui couvrent les sommets. Nous « voilà transportés dans la nouvelle *Zemble*, dans un « autre *Spitzberg*, pays perdus pour les hommes : « comment se peut-il que, si loin des pôles, sous un « ciel tempéré, nous retrouvions les mêmes phéno- « mènes? » Description du Montanvert, par M. Bourrit, dans sa *Nouvelle description générale et particulière des glacières, vallées de glaces et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Suisse, d'Italie et de Savoie*; tome III.

[15] O France, ô ma patrie! ô séjour de douleur!

Ce morceau a été composé dans les premières années de la révolution; et l'on se rappelle que la première édition de ce poëme parut en 1801, sous le

gouvernement consulaire. L'auteur était alors en Angleterre; mais les éditeurs avaient des ménagemens à garder envers le chef du nouveau gouvernement. Ils y supprimèrent plusieurs passages qui ont été rétablis dans cette édition.

16 Dans ses balancemens monte et descend la séve.

Le mouvement de la séve se fait-il dans les plantes comme celui du sang dans les animaux? C'est ce dont tous les physiciens naturalistes ne conviennent pas. Tous reconnaissent le mouvement de la séve, tous s'accordent à la regarder comme le moyen employé par la nature pour l'entretien de la vie végétale; tous disent que la séve monte des racines aux dernières extrémités des rameaux, et qu'elle descend de ces extrémités aux racines; mais ils ne s'accordent pas à regarder ce mouvement comme une véritable circulation semblable à celle du sang, qui part du cœur et est poussé jusqu'aux extrémités des membres, puis de là ramené par d'autres canaux jusqu'au cœur. Les sages attendent que de nouvelles expériences les aident à prononcer. Ils ont appris, par les découvertes faites dans l'économie végétale, que les plantes prennent la majeure partie de leur nourriture par les feuilles et les rameaux, et l'autre partie par les racines; ils savent que la séve qui descend est plus

abondante que celle qui monte, qu'elle a aussi des qualités différentes : ils ne voient pas encore dans la structure des plantes les organes capables de pousser la séve d'une extrémité à l'autre, comme l'anatomie le leur montre par rapport au mouvement du sang dans les animaux. On a bien distingué les vaisseaux qui portent la séve des racines aux feuilles, de ceux qui la conduisent des feuilles aux racines; on a reconnu ceux par le moyen desquels l'air exerce son influence sur la végétation : on est parvenu à estimer les effets de la chaleur sur l'économie végétale; mais on n'a pas découvert dans les plantes les organes qui opèrent l'étonnant phénomène de la circulation du sang : c'est pourquoi on n'ose encore qualifier de circulation le mouvement de la séve; on se contente de la nommer un balancement, une espèce de mouvement oscillatoire ascendant et descendant, regardé jusqu'à ce jour comme inexplicable.

Mais, s'il n'est pas encore possible de pénétrer ce mystère, on est bien dédommagé par les découvertes surprenantes déjà faites. Quoi de plus admirable que la structure ou l'organisation des plantes! quel mécanisme étonnant! On y découvre des vases ou des moules différens dont la nature se sert pour préparer la séve, et la rendre propre à former les différentes parties dont elles sont composées : il y en a pour for-

mer l'écorce, le bois, les épines, les poils ou le duvet, la moelle, le coton, les fleurs et les graines. L'esprit le plus actif et le plus curieux trouvera toujours de quoi se satisfaire dans l'étude des végétaux. S'il ne peut pas connaître tout le mécanisme de la circulation de la séve, il peut savoir comment s'opère l'élaboration de ce suc. En pénétrant dans le laboratoire de la nature, il reconnaîtra l'usage et les effets des utricules, des trachées, des vaisseaux propres; il verra l'emploi qu'elle fait des racines, du chevelu, des fibres, du bois, des feuilles, des fleurs : s'il suit la nature dans ses procédés pour la reproduction, il étudiera les graines; il recherchera l'usage qu'elle fait de la pulpe ou des lobes, de la plantule, des feuilles séminales, des nœuds, des boutons, des provins, etc. Qu'il joigne à toutes ces connaissances des observations botanico-météorologiques, il pourra seconder la nature dans la reproduction et l'entretien des végétaux, rendre les plus importans services à l'agriculture, et par conséquent à l'humanité.

17 De leurs secrets pouvoirs connaissez les mystères.

Aux yeux des hommes qui ne se sont pas occupés des moyens que la nature emploie pour la reproduction des êtres, et pour revêtir la surface de la terre de cette quantité prodigieuse de végétaux qui sont la

base de la nature vivante, les mousses, par leurs tailles et leurs formes, ne paraissent que des plantes méprisables, qui, parmi les végétaux, sont au cédre et au chêne ce que le puceron est à l'éléphant dans le règne animal; ce n'est même que de nos jours qu'elles ont fixé d'une manière particulière l'attention des philosophes. Cependant, si l'on suit la marche de la nature, on s'aperçoit que les mousses ont joué et jouent encore un rôle important dans l'économie végétale, et que probablement c'est par elles que la surface de la terre s'est couverte de verdure. Cette espèce de végétation s'établit sur les rochers les plus durs et les plus unis; elle s'attache aux marbres les plus polis, et les dégrade s'ils sont négligés; on en voit sur les tuiles et les ardoises des anciennes maisons. Les graines des mousses n'ont besoin, pour germer et pousser, que de toucher la couche imperceptible des matières huileuses, savonneuses, etc., qui, volatilisées, nagent dans l'atmosphère, et sont déposées sur tous les corps frappés par l'air. La destruction de ces végétaux forme d'abord une couche de terreau qui contient des embryons capables de donner bientôt une mousse plus abondante; et, par succession de temps et de destructions, le rocher se couvre peu à peu d'une plus grande quantité de terre, où des herbes peuvent croître, puis des plantes plus éle-

vées, ensuite des broussailles, des arbrisseaux, et enfin des arbres. C'est par ce moyen que les rochers se couvrent de verdure, et que la terre se pare de toute la pompe de sa richesse. On voit qu'au physique, comme au moral, le grand ne doit son existence qu'à la destruction du petit.

Ces plantes si dédaignées ont pourtant des propriétés : la médecine a su en tirer parti pour soulager nos maux; l'art du teinturier en emploie utilement quelques espèces pour nuancer les couleurs; quelques-unes sont purgatives, sudorifiques ou vermifuges; aux Indes on regarde le *lycopodium* comme un excellent aphrodisiaque, et cette plante est célébrée dans toutes les fêtes où l'amour préside.

[1] Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires

Le médecin habile ne connait guère de poison qui soit tel absolument. Employées prudemment et à propos, les plantes réputées les plus venimeuses, la ciguë, la colchique, l'aconit, la pulsatille, la clématite, la jusquiame, la belladonna, la stramonée, etc., deviennent des remèdes.

[19] Et rend à chaque plan son débris emprunté.

Ces vers expriment un fait arrivé au célèbre Jussieu, que ses disciples cherchaient en vain à trom-

per, et qui du premier coup d'œil aperçut dans l'assemblage factice de plusieurs débris de plantes les différentes parties dont il était composé. (*Note de l'auteur.*)

[20] Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise.

On sait que la fraise est nommée par les botanistes *solatiolum herborisantium.* (*Note de l'auteur.*)

[21] Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.

On connaissait à Paris, lorsque ce poëme fut publié, le célèbre restaurateur Méot. L'auteur est bien loin de prétendre donner à son nom la même célébrité que Boileau a donnée à Bergerat, connu dans son temps comme Méot dans le sien :

Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Tout le monde a retenu ce vers de l'une des épîtres de Boileau. (*Note de l'auteur.*)

[22] Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

Il n'y a que l'homme animé d'un désir vif de connaître les végétaux, un botaniste passionné, qui puisse estimer tout le plaisir qu'on éprouve, au retour d'une herborisation, à nombrer et contempler toutes les plantes qu'on rapporte, et qu'on regarde

alors comme une véritable conquête faite sur le domaine immense de la nature : il semble que ce sont des amis auxquels on donne l'hospitalité ; on les ménage comme des parens de familles nombreuses dont on désire faire la connaissance ; on étudie leurs traits, leur physionomie, leurs caractères, afin que par l'idée claire de l'individu on reconnaisse toute l'espèce. On redoute moins les mauvais temps et la saison des frimas, qui, en arrêtant la végétation, empêchent d'aller l'étudier ; on arrange, on conserve chez soi les sujets qu'on désire connaître ; et, pour que leurs traits et leurs physionomies s'altèrent le moins possible, on les fait d'abord essuyer entre deux feuilles de papier gris, et à un degré de chaleur toujours proportionné à la quantité de parties aqueuses ou grasses dont ils sont chargés : la dessiccation faite, on les revoit encore pour les placer sur des feuilles de papier blanc, et dans l'ordre qu'exige le système de botanique qu'on a adopté ; quelquefois on se contente de les fixer dans l'herbier avec des épingles, afin de pouvoir les observer dans tous les sens avec plus de facilité, ou bien on les colle avec la gomme, mais toujours dans l'attitude élégante de la nature. Si on se défie de sa mémoire, on a soin d'écrire à côté de chaque plante son nom, et toutes les qualités qu'on lui a reconnues dans ses beaux jours, lorsqu'on fit sa connaissance. A

l'aide de l'étude on les garantit de la moisissure, et on en écarte les mites avec la poudre de coloquinte. Souvent le botaniste ne conserve que les images des plantes; soit par les arts du dessin, de la gravure ou de la peinture, ou simplement par l'empreinte; il les enduit de gomme ou d'huile, selon leur nature; il répand dessus quelque poudre colorante; il les dispose sur le papier blanc dans l'attitude qu'il juge convenable; il les place ensuite sous la presse, et l'empreinte reste sur le papier.

23 L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre.

L'argile dont il est ici question est une espèce de terre très-blanche, qu'on mêle, dans une proportion reconnue par l'expérience, avec du quartz et du feld-spath, broyés au moulin, qui sont les matières premières qui entrent dans la composition des belles porcelaines de Sèvres. La nature a pris soin de mélanger elle-même toutes ces matières : on trouve ces mélanges dans plusieurs endroits ; mais nulle part ces matières ne sont réunies naturellement dans une proportion aussi favorable pour la composition de la porcelaine qu'à la Chine, où elles sont connues sous le nom de *kaolin*. C'est en analysant cette substance que l'art est parvenu à faire pour la France ce que la nature a prodigué aux heureux Chinois : c'est ainsi

qu'en étudiant la nature nous obtenons d'elle ce qu'elle paraît avoir voulu nous refuser, et que, si tout n'a pas été fait pour l'homme, au moins l'homme par son art sait profiter de tout.

24 Et les bois que les eaux ont transformés en pierre.

Les pétrifications sont des corps organisés, qui, sortis du sein des mers ou de la surface de la terre, ont été ensevelis par divers accidens à différentes profondeurs, et qu'on retrouve aujourd'hui sous leurs formes et leurs contextures primitives, mais ayant changé de nature; ce qui était bois ou os est devenu pierre par une opération de la nature dont on peut se rendre raison.

Toute pétrification strictement telle n'est plus que le squelette ou l'image d'un corps qui a eu vie ou qui a végété; c'est ainsi que le bois pétrifié n'est plus le bois même. On sait que les bois ordinaires sont des corps dans lesquels le volume des pores excède de beaucoup le volume des parties solides. Lorsqu'ils sont déposés, enterrés dans certains lieux, il s'introduit dans leurs pores des sucs lapidifiques que les eaux entraînent avec elles, qui, extrêmement divisés et quelquefois colorés, en remplissent les capacités; ces sucs se condensent avec le temps et s'y moulent; ensuite les parties ligneuses et solides du bois en-

trent en fermentation, se décomposent, et sont chassées de leur place par les filtrations de l'eau; et par ce moyen elles laissent vide en forme de pores l'espace qu'elles occupaient. Dans le moment de la métamorphose du bois en pierre on n'aperçoit aucune différence ni sur le volume, ni sur la forme; mais il y a, tant à la surface qu'à l'intérieur, un changement de substance : ce qui était pore dans le bois naturel est devenu solide dans le bois pétrifié; ce qui était plein dans le premier état est devenu vide ou poreux dans le second; les sucs lapidifiques continuant à circuler et à se fixer dans ces nouveaux pores, ceux-ci se remplissent comme les premiers : cette seconde opération faite, il ne reste plus rien de la substance du bois, tout est changé en pierre, et cette pierre a les mêmes formes, la même contexture que le bois primitif, parce qu'il a servi de moule à la matière pierreuse, et que la nature dans cette opération s'est imitée et copiée elle-même.

Il y a donc, dit Mongez, quatre époques bien distinctes dans la marche que suit la nature pour convertir un morceau de bois en pierre, ou, en s'exprimant avec plus de justesse, afin de lui substituer un dépôt pierreux : 1°. le bois végétal parfait, composé de parties solides et vides, de fibres ligneuses et de vaisseaux; 2°. le bois ayant ses vaisseaux remplis par

un dépôt pierreux, et ses parties solides restant dans le même état; 3°. les parties solides, attaquées et décomposées, formant de nouvelles cavités entre les cylindres pierreux qui restent dans le même état et qui soutiennent toute la masse; 4°. enfin ces nouvelles cavités, remplies de nouveaux dépôts, faisant corps avec les cylindres, et ne composant plus qu'une masse totalement pierreuse, représentant exactement le morceau de bois. La nature suit la même marche pour opérer toutes les autres pétrifications.

[25] Le lichen parasite aux chênes attaché.

Les lichens sont des espèces de mousses qui ont une sorte d'analogie avec les fucus. En teinture et même en médecine on sait tirer parti de plusieurs espèces de lichens. Dans les climats du nord les animaux sauvages en mangent durant l'hiver. (Voyez la note 18 de ce chant.)

[26] Le puissant agaric.

C'est le même champignon, le bolet amadouvier, dont, en le battant et l'imbibant de salpêtre, on fait l'amadou, et qui, préparé à la manière de Brossard, sert à arrêter les hémorragies.

[27] Le nénuphar.

Il y en a deux espèces; l'une à fleurs jaunes, et

l'autre, beaucoup plus belle, à fleurs blanches : la couleur ne fait pas leur principale différence. On fait usage des racines des deux espèces, mais des fleurs de la dernière seulement : on les regarde comme propres à éteindre les feux de l'amour physique.

28 Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses.

Il est ici question des polypes de mer et d'eau douce. On peut voir ce qui a déjà été dit des premiers à la note 11 de ce chant. Les découvertes faites sur la nature des seconds ont singulièrement dérangé les idées qu'on s'était faites sur le règne animal. Qui croirait en effet qu'il existe des animaux qu'on peut multiplier en les hachant en pièces; qu'en divisant un polype d'eau douce en dix, vingt ou trente morceaux, chacun de ces morceaux devient en peu de temps un polype semblable à celui dont il faisait partie; qu'à chacun de ces tronçons il pousse une tête et des bras avec lesquels il saisit sa proie? Que l'on coupe un polype en sa longueur en autant de lanières que l'adresse pourra le permettre, on verra autant de polypes; que l'on partage la tête en deux, ces deux demi-têtes deviendront deux têtes parfaites; que l'on réitère la même opération sur ces deux têtes, on en aura quatre; qu'on traite de même ces quatre-ci, on en aura huit sur un seul corps; que

l'on fasse une semblable opération sur le corps, on aura huit corps nourris et conduits par une seule tête. L'hydre de la fable n'allait pas jusque-là. Il y a plus : qu'on retourne comme un bas de soie un polype, qui n'est qu'une espèce de ver creux et transparent, il digère et vit comme auparavant.

Rien ne ressemble plus à une végétation que la manière naturelle dont les polypes se reproduisent. On remarque sur leur corps une légère excroissance de la forme d'un bouton; c'est la tête d'un polype, de laquelle sortent les bras. On a compté jusqu'à dix-huit polypes sur le même sujet. Les jeunes polypes, même avant que d'avoir pris tout leur accroissement, donnent l'existence à d'autres polypes qui sortent de leur corps par les mêmes voies. Un père est souvent grand-père plus tôt qu'il n'a enfanté tout-à-fait son premier né. Cette espèce d'arbre vivant présente à l'observateur le plus curieux spectacle. Lorsqu'un des polypes saisit quelque proie et qu'il l'avale, la nourriture se distribue à tous les autres polypes, qui sont comme autant de branches, et de même il est nourri de tout ce que les autres attrapent; ici ce que le père mange profite aux enfans, et ce qu'un des enfans mange profite de même à toute la famille : le changement de couleur qui arrive alors à tous les polypes, suivant la couleur de l'aliment qui y est distribué, en est une preuve incontestable.

Un pareil assemblage de polypes est en quelque sorte un arbre mangeant, marchant, végétant, et poussant des branches. Il semble que la nature se soit plu à rassembler dans un seul sujet ce qu'on avait cru jusqu'à présent faire un caractère distinctif entre les plantes et les animaux : aussi les naturalistes regardent-ils ce polype comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

29 L'animal recouvert de son épaisse croûte.

C'est le rhinocéros, dont la peau est excessivement dure, et plus épaisse que le cuir d'aucun animal connu.

30 Celui dont la coquille est arrondie en voûte.

C'est la tortue ou le tatou.

31 Le nautile sur l'eau dirigeant sa gondole.

Le nautile est un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. On a donné le nom de *nautile* à cette coquille, parce qu'on a prétendu que c'est de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris l'art de la navigation. La forme de cette coquille approche à la vérité de celle d'un vaisseau, et l'animal semble se conduire sur la mer comme un pilote conduirait un navire, Quand le

nautile, qui n'est qu'un polype à plusieurs bras, veut nager, il élève deux de ses bras en haut, et étend en forme de voile la membrane mince et légère qui se trouve entre eux; il alonge deux autres bras, qu'il plonge dans la mer comme des avirons; un autre bras lui tient lieu de gouvernail : il ne prend d'eau dans sa coquille que ce qu'il lui en faut pour lester son petit navire, et afin de marcher avec autant de vitesse que de sûreté; mais, à l'approche d'un ennemi, ou dans les tempêtes, il replie sa voile, retire ses avirons, et remplit sa coquille d'eau pour s'enfoncer ou se précipiter plus aisément au fond de la mer. Il retourne sa barque sens dessus dessous lorsqu'il veut s'élever du fond de la mer, et, à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverser la masse des eaux; mais, dès qu'il a atteint la surface, il retourne adroitement son petit vaisseau, dont il vide l'eau; et, épanouissant ses barbes palmées, il vogue et s'abandonne au gré des vents : c'est un navigateur qui est tout à la fois pilote et vaisseau.

32 L'équivoque habitant de la terre et des ondes.

Les phoques, les morses, les lions et ours marins, les lamentins, sont, à proprement parler, les seuls animaux auxquels on puisse donner le nom d'amphi-

bie dans toute l'acception du terme : ils paraissent les seuls qui puissent vivre également dans l'air et dans l'eau, parce qu'ils sont les seuls dans lesquels le trou de la cloison du cœur reste toujours ouvert; ils sont par conséquent les seuls qui puissent se passer de respirer, et vivre également dans l'un et l'autre élément. Dans l'homme et les animaux terrestres, le trou de la cloison du cœur (qui, en laissant au sang le passage ouvert de la veine-cave à l'aorte, permet au fœtus de vivre sans respirer) se ferme au moment de la naissance, et demeure fermé toute la vie : dans les animaux véritablement amphibies c'est le contraire, le trou de la cloison du cœur reste toujours ouvert, la communication du sang de la veine-cave à l'aorte subsiste toujours; de manière que ces animaux ont l'avantage de respirer quand il leur plaît, et de s'en passer quand il le faut; ils sont, dans le système de la nature vivante, le passage et la nuance des quadrupèdes aux cétacés; appartenant encore à la terre et déjà habitans des eaux, ils forment le passage de la vie animale de l'un à l'autre élément.

33 Les oiseaux rameurs.

Les oiseaux aquatiques et les manchots, ou, comme Forster les a nommés, les aptenodytes, dont on connaît aujourd'hui une dizaine d'espèces. Ces

oiseaux, excellens plongeurs, rament effectivement sous l'eau au moyen de leurs ailes très-raccourcies, et garnies de pennes extrêmement petites, raides et comme écailleuses. Ces ailes sont très-improprement appelées nageoires par ceux qui font plus attention à leur usage qu'à leur structure.

34 **Poissons ailés.**

On connaît aujourd'hui plusieurs espèces de poissons volans, c'est-à-dire qui s'élancent hors de la mer, et se soutiennent et avancent en l'air aussi longtemps que leurs grandes nageoires ne se sont pas desséchées, ou jusqu'à ce que les albatrosses, les frégates et les paille-en-queue les forcent à se réfugier de nouveau dans l'eau, où ils trouvent de nouveaux ennemis dans les dorades, les bonites, les pelamides, et d'autres poissons voraces. Ces poissons sont de huit espèces, connues sous le nom de *trigle*, dont le pirapède et le poisson volant par excellence.

35 **Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile.**

La nature, qui veille à la reproduction des êtres, a donné à un grand nombre d'insectes l'instinct de déposer leurs œufs dans des substances propres à nourrir leurs enfans aussitôt qu'ils sont éclos. On observe que les mouches connues sous le nom de

cynips sont armées sous le ventre d'un aiguillon, dont le jeu admirable s'exécute par une espèce de ressort caché dans l'intérieur de l'animal; le cynips s'en sert pour percer l'épiderme de la feuille, ou pour pénétrer dans le corps des chenilles, à dessein d'y déposer ses œufs. Ce dépôt fait dans l'entamure de la feuille cause une extravasation des sucs végétaux, ce qui donne naissance à ces fausses petites pommes, à ces galles et autres excroissances de différentes formes, dans lesquelles le ver éclos trouve la nourriture et le logement. Roulé en forme de boule dans son appartement étroit, obscur, mais propre, commode, il y est à l'abri des intempéries de l'air et de tous les dangers. Parvenu à son dernier accroissement, il se change en chrysalide, s'ouvre une porte, déploie ses ailes, prend son essor, et devient habitant d'un autre élément.

36 Rubans animés.

Les ténias, qui sont si variés dans les différens animaux, et dont l'homme nourrit aussi plus d'une espèce. On en connaît aujourd'hui un grand nombre. Le nom de *solitaire* est fort impropre; car celui qu'on avait cru exister seul dans les intestins de l'homme, y a aussi été trouvé avec plusieurs autres. Les cucurbitains ne sont que des articulations détachées de ce ver.

37 Mouche qui bâtit.

Il y a plusieurs espèces de mouches qui bâtissent. Rien de plus curieux que leur architecture, et de plus intéressant que les matériaux qu'elles emploient. Les arts pourraient peut-être profiter de l'instinct de ces industrieux animaux : la mouche-maçonne construit plusieurs cellules avec des grains de sable dont elle sait composer un mortier, qui dans peu de temps acquiert la durée des pierres les plus solides. N'est-ce pas là le fameux mortier des anciens Romains, que nos savans n'ont encore pu imiter ? Plusieurs insectes bâtissent avec une substance qui est un vrai papier, ou du carton, etc.

38 Mouche qui file.

Plusieurs naturalistes ont compris sous la dénomination de mouches les demoiselles dont les larves filent pour tapisser le logement où elles se métamorphosent. La larve du *formica leo*, dont l'histoire est si curieuse et si intéressante, devient une mouche demoiselle.

39 Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau.

Ce sont les vers à soie.

40 Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau.

Il n'est aucun insecte dont les amours soient aussi

cachées que celles des mouches à miel ; il en est de même des thermès des zones torrides. Au reste, il y a plusieurs autres insectes dont l'accouplement se fait ordinairement à couvert ; tels sont les carabes, les ténébrions, les blattes.

41 L'insecte dont un an borne la destinée.

Beaucoup d'insectes vivent depuis le moment où ils sont éclos jusqu'à la même époque de l'année suivante, en passant l'hiver dans l'état de nymphes : d'autres vivent dans l'état de larve pendant quelques années ; il en est qui voient plusieurs générations dans le cours d'un été. Les insectes qui dans l'espace d'un jour et même de quelques heures terminent leur carrière (du moins celle de leur état parfait), sont les éphémères, appelés communément *mouches de Saint-Laurent*.

42 Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, etc. . . . .
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes.

La nature semble avoir voulu dédommager les insectes de leur faiblesse, en parant leur robe des plus vives couleurs : sur leurs ailes et leurs ornemens de tête on voit briller l'azur, l'or, l'argent, le vert, le rouge, le jaune, etc. ; les franges, les aigrettes, les

houppes sont prodiguées, et les reflets de ces couleurs différentes sont au moins aussi vifs que ceux des pierres précieuses. Il ne faut qu'examiner une mouche luisante, un papillon, une chenille même, pour être étonné de leur magnificence et de la variété de leur livrée. Est-il dans la nature que la parure soit l'apanage de la faiblesse?

43 **Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés.**

De toutes les parties des insectes, les yeux à réseau sont peut-être les plus propres à nous faire connaître avec quel prodigieux appareil la nature les a formés, et à nous apprendre en général combien elle produit de merveilles qui nous échappent. Les plus grands observateurs microscopiques n'ont pas manqué d'étudier la structure singulière de ces yeux. Ceux des mouches, des scarabées, des papillons et de divers autres insectes, ne diffèrent en rien d'essentiel. Ces yeux sont tous à peu près des portions de sphère : leur enveloppe extérieure peut être regardée comme la cornée. On appelle *cornée* l'enveloppe extérieure de tout œil, celle à laquelle le doigt toucherait si, les paupières restant ouvertes, on voulait toucher un œil. Celle des insectes dont nous parlons a une sorte de luisant qui fait voir souvent des couleurs aussi variées que celles de l'arc-en-ciel. Elle paraît, à la vue

simple, unie comme une glace; mais, lorsqu'on la regarde à la loupe, elle paraît taillée à facettes comme des diamans : ces facettes sont disposées avec une régularité admirable et dans un nombre prodigieux. Leuwenhocck a calculé qu'il y en avait 3,181 sur une seule cornée d'un scarabée, et qu'il y en avait 8,000 sur chacune des cornées d'une mouche ordinaire. Hook en a trouvé 14,000 dans les deux yeux d'un bourdon, et Leuwenhoeck en a compté 6,226 dans les deux yeux d'un ver à soie ailé Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que toutes ces facettes sont vraisemblablement autant d'yeux ; de sorte qu'au lieu de deux yeux ou cristallins que quelques naturalistes ont peine à accorder aux papillons, nous devons leur en reconnaître sur les deux cornées 34,650; aux mouches, 16,000, et aux autres plus ou moins, mais toujours dans un nombre aussi surprenant.

Voici deux expériences de savans observateurs, qui prouvent incontestablement que chaque facette est un cristallin, et que chaque cristallin est accompagné de ce qui forme un œil complet : ils ont détaché les cornées de divers insectes; ils en ont tiré avec adresse toute la matière qui y était renfermée; et, après avoir bien nettoyé toute la surface intérieure, ils les ont mises à la place d'une lentille de microscope. Cette cornée, ainsi ajustée et pointée vis-à-vis

d'une bougie, produisait une des plus riches illuminations. M. Puget avait imaginé de tenir au foyer d'un microscope l'œil d'un papillon ainsi préparé : un soldat vu à ce microscope d'un genre particulier aurait paru une armée de 17,325 soldats; un pont aurait paru l'assemblage d'un nombre infini d'arches. Leuwenhoeck a poussé la dissection jusqu'à découvrir que chaque cristallin a son nerf optique. Comment, dira-t-on, un insecte, avec des milliers d'yeux, peut-il voir l'objet simple? Lorsque nous saurons au juste comment nous-mêmes, avec deux yeux, nous voyons les objets simples, il nous sera aisé de concevoir que les objets peuvent paraître simples à des insectes avec des milliers d'yeux. La nature, qui a voulu que leurs yeux ne fussent point mobiles, y a suppléé par le nombre et par la position. Malgré ces milliers d'yeux dont sont composées les orbites, la plupart des mouches ont encore trois autres yeux placés en triangle sur la tête, entre le crâne et le cou : ces trois yeux, qui sont aussi des cristallins, ne sont point à facettes; ils sont lisses et paraissent comme des points. Ces différentes grosseurs des yeux dans le même insecte, jointes à la considération des différentes places accordées à chaque œil, conduisent à présumer avec quelque vraisemblance que la nature a favorisé les insectes d'yeux propres à voir les objets qui sont près

d'eux, et d'autres pour voir les objets éloignés ; qu'elle les a, pour ainsi dire, pourvus de microscopes et de télescopes. Il faut observer que la plupart de ces yeux à facettes sont couverts de poils, que l'on peut soupçonner de produire l'effet des cils de nos yeux, c'est-à-dire, de détourner une trop grande quantité de rayons de lumière qui ne serviraient qu'à embarrasser la vue.

44 Armes de vos combats, instrumens de vos arts.

Les insectes sont armés de pied en cap ; ils attaquent, ils se défendent : des dents en scie, des dards, des aiguillons, des pinces, des cuirasses, des ailes, des cornes, des ressorts prodigieux dans les pattes, des cordages ou filets, rien ne manque à l'appareil des organes nécessaires pour une guerre offensive et défensive. La nature n'a rien ménagé pour favoriser leur agilité ; elle leur a prodigué tous les instrumens nécessaires à leur conservation, et il n'en est aucun qui ne tire parti de ses organes avec une adresse qui surprend le philosophe même. Voyez la note 45 ci-après.

45 Que j'observe de près ces clairons, ces tambours.

La nature a donné à plusieurs insectes, comme aux cigales, aux cousins, aux bourdons, aux grillons,

aux sauterelles, et à plusieurs scarabées, la faculté de former certains sons. Mais, malgré toutes les recherches, on n'a pas encore pu découvrir les organes de l'ouïe. L'usage de tous les organes des insectes n'est pas connu; peut-être que, parmi ceux dont on ignore la destination, il en est qui remplissent les fonctions de l'oreille. Il y a sans doute dans le chant de ces animaux des modulations, des différences, que nous ne saisissons pas; car il n'est pas dans l'ordre que le chant du combat, de la victoire, de la douleur et du plaisir, soit sur le même ton. Pourquoi les insectes n'auraient-ils pas, comme les autres animaux, des moyens d'exprimer leurs passions?

46 **Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,**

Il semble que chaque espèce d'insecte soit destinée à une profession particulière, et qu'elle en ait les outils; il y en a, pour ainsi dire, de tous les arts, de tous les métiers. Leurs premiers travaux sont toujours des chefs-d'œuvre; leur industrie paraît aussi variée que la diversité des instrumens appropriés au travail qui leur est particulier. On voit parmi eux des architectes qui forment le plan d'un édifice capable de contenir plusieurs centaines d'habitans: les appartemens en sont si bien distribués qu'il n'est pas un coin de perdu; chaque individu y est logé séparément

dans un espace suffisant. D'autres, plus solitaires, se construisent des cellules séparées, où règnent la propreté et la commodité. Les uns savent filer et ont des quenouilles; d'autres font de la toile, des filets, et ont pour cela une navette et des pelotons. Il y en a qui bâtissent en bois, et qui ont des serpes pour faire les abatis, des scies pour les débiter : d'autres bâtissent en pierre; ils ont la truelle et les instrumens nécessaires pour les appareiller. Ceux qui travaillent en cire ont des cuillers, des ratissoires : plusieurs, outre la langue pour goûter et lécher, ont la trompe qui fait l'office de chalumeau, ou la tête munie d'une paire de tenailles, et ont encore à l'extrémité de la queue une tarière mobile propre à percer et creuser, etc. Les mouvemens de ces petits animaux ne sont ni de caprice, ni fortuits; ils sont pleins d'ordre et de dessein, et tendent tous au but pour lequel la nature a formé chacun d'eux. Il en est plusieurs dont le gouvernement, l'économie, les mœurs et l'industrie pourraient servir d'exemple aux hommes : il semble qu'ils aient résolu le grand problème de la vie; ils ont trouvé l'art d'être heureux, ils le paraissent au moins. Pourrait-on en dire autant des hommes, qui se croient bien supérieurs?

47 Et même après la mort y ressemble à la vie.

Voyez ce qu'a écrit l'abbé Manesse sur l'art d'empailler.

48 Que l'être et le néant réclamèrent tous deux.

Les jeux, les caprices ou les écarts de la nature ne sont pas indignes de l'attention d'un philosophe, quand on ne les observerait que sous le rapport des avantages qui en peuvent résulter, abstraction faite de ce qu'ils présentent de curieux. On sait que, par l'art émané de l'observation, on est parvenu à changer la direction de la nature; qu'on a obtenu d'elle, dans les deux règnes des êtres vivans, des individus qu'elle aurait toujours refusés; que les mulets et les plus beaux fruits sont des monstres qu'elle refuse de reproduire si l'art ne l'y force pas. Qui sait ce qu'on obtiendrait d'elle si tous ses écarts étaient bien connus? Quant aux restes des êtres gigantesques qui ont existé, leur examen, celui des lieux où on les retrouve, peuvent jeter un grand jour sur ce que fut la nature dans des temps antérieurs.

49 Ronge indifféremment Dubartas.

Guillaume de Salluste Dubartas, auteur, inconnu aujourd'hui, de beaucoup de poésies et d'un grand poëme sur la création, intitulé *la Semaine*. Il a été non seulement poëte, mais négociateur et vaillant capitaine; et aucun de ces titres ne l'a sauvé de l'oubli.

Le passage suivant de *la Semaine*, dans lequel il

dépeint le vol et le chant de l'alouette, lui paraissait de l'harmonie imitative :

« La gentille alouette crie son tire lire,
« Tire lire a liré, et tire tiran lire
« Vers la voûte du ciel ; puis son vol vers ce lieu
« Vire, et désire dire, adieu Dieu, adieu Dieu. »

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

[1] Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde.

M. de La Harpe, long-temps après que ce morceau eut été lu à l'académie, a fait imprimer un poëme plein d'intérêt sur un sujet à peu près semblable. J'espère que, la lecture publique de mon ouvrage ayant précédé de plusieurs années la publication de celui de M. de La Harpe, on ne m'accusera pas de plagiat, pour quelques ressemblances qui se trouvent dans quelques passages de ces deux poëmes. (*Note de l'auteur.*)

[2] Fuit, roule, et de son lit abrége les détours.

« Qua pinus ingens, albaque populus
« Umbram hospitalem consociare amant
« Ramis, et obliquo laborat
« Lympha fugax trepidare rivo. »

HORAT. Carm. lib. II, od. III.

(*Note de l'auteur.*)

[3] La corvée ! A ce nom les cabanes gémissent.

. . . .

Ah ! Mars vient demander des soldats à Cérès.

Ces vers ont été faits avant la révolution. L'auteur ne connaissait pas alors des malheurs beaucoup plus grands pour les habitans des campagnes, que ceux de la milice et de la corvée.

[4] La belle Géorgine à la tête des cœurs.

Madame la duchesse Géorgine de Devonshire, l'une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles qu'ait eues l'Angleterre, parut devant la cour pour la première fois, dans une fête magnifique, telle que la représente le poëte. C'est cette même dame qui a composé, sur son passage du Saint-Gothard, un poëme que Delille a traduit, et qui fait partie du premier volume de cette collection.

[5] Ses pas dans tous vos sens retentissent encor.

On trouve des descriptions du cheval dans la Bible, au chapitre XXXIX du *Livre de Job*, dans le troisième livre des *Géorgiques* de Virgile et dans plusieurs passages de l'*Énéide*.

[6] Le taureau qui gémit sur son frère expirant.

. . . . It tristis arator

Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum.

GEORG. lib. III.

œuvres les sensations vives et douces avec lesquelles il se plaisait à opposer au spectacle de Paris les images fraîches et riantes de la nature.

[12] Ignorer les humains et vivre ignoré d'eux.

Ces vers sont imités d'Horace ; et peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici l'imitation qu'en a faite le célèbre Despréaux :

« O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit,
« Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
« Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?
« Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis ! »

« *O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !*
« *Que pour jamais foulant vos prés délicieux,*
« *Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,*
« *Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde ?* »

Ces vers, comparés à ceux d'Horace, suffisent pour montrer au lecteur la différence du génie de ces deux poëtes : elle est d'autant plus sensible qu'elle se montre dans l'expression très-différente de la même idée et du même sentiment. Boileau, en traduisant Horace, est encore Boileau. Ce poëte, si supérieur à son modèle dans la satire, n'a jamais eu dans la poésie philosophique ni sa douceur, ni sa grâce, ni son aimable abandon.

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !

ne vaut pas la simplicité touchante de ces mots, *O champs, quand pourrai-je vous voir ?* Horace ne demande pas de fortuné séjour, des champs aimés des cieux : il *demande la campagne;* la campagne, quelle qu'elle soit, suffit à ses désirs : « *O rus, quando ego te aspiciam !* » On est fâché de ne pas retrouver dans les vers de Boileau cette voluptueuse distribution du temps entre le sommeil, la lecture des anciens et la paresse. Quelle douceur à la fois et quelle hardiesse dans l'*inertibus horis*, les heures paresseuses ! Combien on doit regretter aussi ce vers charmant :

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ !
Boire l'heureux oubli d'une vie inquiète.

Enfin quelle différence, pour l'harmonie, la grâce et l'expression de l'amour de la solitude, entre

Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis ;

et ce vers,

Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Enfin Horace a trouvé ces vers dans son âme, et Boileau a pris les siens dans Horace, mais avec la différence qu'ont dû mettre entre le poëte et l'imita-

[7] A qui doit demeurer l'empire des troupeaux.

On reconnaîtra facilement dans ce morceau une imitation de la belle description que Virgile a faite du combat de deux taureaux pour une génisse, dans le troisième livre des Géorgiques; description pleine d'âme et de mouvement, et l'une de celles où la poésie a prêté avec le plus de succès les passions de l'homme aux animaux

[8] Et s'en retourne enfin seule et désespérée.

Je n'ai pas prétendu m'approprier ce vers de Racine; mais j'ai cru pouvoir l'employer dans un morceau où je conseille au peintre des champs, pour rendre les animaux plus intéressans, de leur prêter nos penchans et nos passions. Tout le monde sait que ce vers a été mis par Racine dans la bouche de Clytemnestre disputant sa fille à l'ambition de son époux.

(Note de l'auteur.)

[9] O champs de la Limagne! ô fortuné séjour!

Sidonius Apollinaris, lib. IV, epist. 21, fait de la Limagne la belle description que l'on a cru devoir donner ici : *Taceo territorium viatoribus molle, fructuosum aratoribus, venatoribus voluptuosum; quod montium cingant dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis,*

saxosa castellis, opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus; quod denique hujusmodi est, ut semel visum, advenis multis, patriæ oblivionem sæpe persuadent. Le roi Childebert avait coutume de dire, « qu'il ne désirait qu'une chose avant que de « mourir, qui était de voir cette belle Limagne, qu'on « dit être le chef-d'œuvre de la nature et une espèce « d'enchantement. »

La Limagne, qui est la patrie de l'auteur, a aussi été celle de Pascal, de Domat, de Savaron, Guébriard, Sirmond, l'Hôpital, de Marmontel, Thomas, etc. *(Note de l'auteur.)*

10 Là des fripons gagés surveillent leurs complices.

On sait que, dans toutes les grandes villes, la police emploie des fripons pour découvrir des friponneries. *(Note de l'auteur.)*

11 Du bout de son allée apercevait Paris.

« Adieu donc, Paris ! ville célèbre, ville de bruit, « de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus « à l'honneur, ni les hommes à la vertu ! Adieu, « Paris ! nous cherchons l'amour, le bonheur, l'in- « nocence; nous ne serons jamais assez loin de toi. » Émile, liv. iv.

Rousseau décrit dans plusieurs passages de ses

teur la sensibilité exquise de l'un et l'élégance un peu laborieuse de l'autre. C'est à cette correction, fruit du goût et du travail, que Chapelle fait allusion dans ces vers si plaisans et si vrais :

« Tout bon habitant du Marais
« Fait des vers qui ne coûtent guères
« Pour moi c'est ainsi que j'en fais :
« Je les ferais bien plus mauvais
« Si je tâchais de les mieux faire.
« Quant à monsieur Despréaux,
« Il en compose de fort beaux. »

La Fontaine seul nous offre des exemples de cette douce sensibilité et de cet abandon plein de grâce que j'admirais dans ces vers d'Horace, lorsqu'au sujet de l'amour il s'écrie :

« Hélas! quand reviendront de semblables momens!
« Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
« Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète?
« Ah! si mon cœur encore osait se renflammer!
« Ne trouverai-je plus le charme qui m'arrête?
« Ai-je passé le temps d'aimer? »

Le sujet est différent, mais le caractère du style est le même. (*Note de l'auteur.*)

13 Le vers vole et le suit aussi prompt que l'éclair.

Dans une société où se trouvait M. le chevalier de Boufflers, on avait parlé d'harmonie imitative dans les vers; des personnes de beaucoup d'esprit niaient l'existence de cette harmonic. L'auteur de ce poëme, invité à lire quelques vers, choisit le morceau qui avait pour objet l'harmonie imitative. Alors M. le chevalier de Boufflers dit, avec l'esprit et la finesse qui lui sont si familiers : « Il a fait comme le philo- « sophe à qui l'on niait le mouvement, il a marché. » (*Note de l'auteur.*)

14 Et nous, infortunés que proscrivent les dieux.

Ce morceau a été composé pendant l'émigration de l'auteur; et il fut supprimé dans la première édition qui parut en 1801, parce que les éditeurs avaient beaucoup de raisons de craindre que le chef du gouvernement de ce temps-là ne se trouvât offensé des attaques qui y sont dirigées contre la guerre et les conquérans.

15 O Thiars! tu n'es plus!

M. de Thiars, lieutenant-général des armées du roi, commandant en Provence, puis en Bretagne, arraché des bras de son digne ami, M. de Clermont-

Gallerande, pour aller à l'échafaud. Un de ses amis les plus estimés conserve de lui une lettre écrite au moment où il marchait à la mort, pleine de la fermeté la plus héroïque et de l'amitié la plus tendre pour l'amie dont j'ai fait mention dans ces vers, et dont il ignorait la mort. (*Note de l'auteur.*)

16 Ton amie avait fui de ce séjour d'effroi.

Madame de Serrant.

17 Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire!

J'ai déjà remarqué dans le discours préliminaire, que le poëme de Virgile, publié dans un temps de calme et de bonheur, fut composé dans des circonstances trop malheureusement semblables à celles où ce morceau des Géorgiques françaises fut écrit. On en sera convaincu par la lecture de ces vers qui terminent le premier livre des Géorgiques latines :

« Quippe ubi fas versum atque nefas : tot bella per orbem :
« Tam multæ scelerum facies : non ullus aratro
« Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
« Et curvæ rigidum falces conduntur in ensem :
« Hinc movet Euphrates, illinc Germania, bellum :
« Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
« Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe,

« Ut, cum cerceribus sese effudere, quadrigæ
« Addunt in spatia, et frustra retinacula tandem
« Fertur equis auriga, neque audit currus habenas. »

Traduction par Delille.

« Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
« Les villes sont sans lois, la terre sans culture,
« En des champs de carnage on change les guérets,
« Et Mars forge ses dards des armes de Cérès;
« Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
« Partout la guerre tonne, et la discorde éclate;
« Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
« Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
« Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
« D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
« Leur guide les rappelle et se raidit en vain;
« Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein. »

J'ai à me reprocher, dans cette traduction, d'avoir infidèlement rendu ces mots, *fas versum atque nefas* : ils rendent avec une précision et une énergie extrêmes le plus grand malheur des grandes crises des empires; c'est la confusion des idées morales et politiques, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Les bornes une fois arrachées, on ne sait plus où les replacer. De cette incertitude naît le combat des opinions, qui

l'augmente encore. Si l'incertitude est un grand tourment pour les particuliers, elle est un plus grand tourment pour les empires : de là résulte pour les âmes communes une attente inquiète, pour les âmes pusillanimes le découragement, pour les âmes ambitieuses l'audace des entreprises téméraires et désorganisatrices. Et comment jouir de quelque bonheur dans un état de choses où la constitution, la religion, l'éducation, les institutions civiles et militaires marchent, ou plutôt se traînent, au milieu de craintes et de projets, de contradictions et de réclamations sans nombre, qui résultent nécessairement des souvenirs du passé, du sentiment douloureux du présent, et de la perspective incertaine de l'avenir ? Les nouveaux riches ne jouissent qu'en tremblant du fruit de leurs rapines; les hommes dépouillés, du fond de leur misère, voient avec indignation l'apparition scandaleuse des fortunes nouvelles élevées sur leurs débris : tout est inquiétude, inimitié, fureur; tous attendent, souffrent ou conspirent : *quippe ubi fas versum atque nefas.*

(*Note de l'auteur.*)

FIN DES NOTES.